515901A
v2

OBSERVATIONS
ET
DISSERTATIONS
DE MÉDECINE PRATIQUE.

TOME II.

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE,

PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES.

PAR MR. TISSOT,

Professeur en Médecine à LAUSANNE, de la Société Royale de LONDRES, de l'Académie Méd. Phys. de BASLE, de la Société Economique de BERNE, de la Société Phys. expérim. de ROTTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR MR. VICAT,

Membre correspondant de la Soc. Roy. de Gœttingue, Médecin pensionné de la ville de Payerne, &c.

TOME II.

A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp. Lib. Imp.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXIV.

WELLCOME

SUITE DE LA LETTRE

A

Mr. DE HALLER,

QUI TRAITE

DE L'APOPLÉXIE

ET

DE L'HYDROPISIE.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de soumettre encore à votre jugement quelques observations sur l'apoplexie & l'hydropisie. Je serai court, parce que j'y suis obligé par d'autres occupations, & dans la crainte de nuire aux intérêts du public, en vous faisant perdre du tems par un long discours (*).

Il est une infinité d'auteurs & même de bons auteurs qui ont écrit sur l'apo-

(*) . . . . *In publica commoda peccem,*
Si longo sermone morer tua tempora.

plexie : cependant, qu'il me ſoit permis, ſauf les égards que je dois à de ſi grands hommes, d'ajouter certaines choſes qui ſortent du plan qu'ils s'étoient propoſé, ſurtout au ſujet de la formation de cette maladie, & de la méthode à ſuivre pour la prévenir.

Il eſt pluſieurs cauſes qui font que le cerveau ſe remplit plus de ſang que les autres parties; je rapporterai les principales.

1°. Il n'eſt aucune partie dans laquelle, à volume égal, il aborde une auſſi grande quantité de ſang; car le cerveau reçoit pour le moins la ſixieme partie de tout le ſang; il en reçoit même le tiers s'il en faut croire MALPIGHI.

2°. Il n'en eſt point dans laquelle il ſe porte avec autant d'impétuoſité en ſortant du ventricule du cœur qui le pouſſe avec la plus grande vigueur; & ſans que cette impétuoſité ſoit arrêtée par la courbure de l'aorte qui la ralentit plus que les courbures de l'artere carotide & de la vertébrale.

3°. Les parties les plus peſantes & les plus volatiles du ſang ſe portent néceſſairement au cerveau, par un effet des loix méchaniques; delà vient qu'il arrive facilement que le ſang ſe raréfie, & que les vaiſſeaux en ſouffrent.

4°. Les obſtacles extérieurs ne retardent en rien l'impétuoſité du ſang ; car les vaiſſeaux qui vont au cerveau ſont bien à couvert & très-forts. La boëte oſſeuſe qui les contient fait qu'ils ne ſont point ou du moins que peu à portée de profiter du rafraichiſſement qui appaiſe ſi bien la fougue des humeurs.

5°. Il y a tant d'anaſtomoſes que l'obſtruction de quelqu'un des vaiſſeaux qui apportent du ſang au cerveau ne diminue en rien la quantité de ce fluide.

6°. Les vaiſſeaux après être entrés dans le crâne y font tant de circuits que la circulation étant fort ralentie, il en réſulte très-facilement la ſtagnation.

7°. Les muſcles ne favoriſent en aucune maniere le retour de ce ſang.

8°. Il eſt au contraire une infinité d'indiſpoſitions de la gorge & des poumons qui le retardent ; car ce qui eſt bien remarquable, autant de fois que la quantité du ſang augmente dans le poumon, & elle peut être augmentée par des cauſes ſans nombre, tout autant de fois le retour du ſang du cerveau devient plus difficile.

On voit donc pourquoi la tête ſe remplit de beaucoup de ſang auſſi ſouvent que la circulation eſt accélérée, & on

comprend qu'il n'eſt aucune maladie qui mette plus ſouvent la vie de l'homme en danger : on conçoit pourquoi j'ai vu pluſieurs perſonnes, dont la charpente oſſeuſe ayant été autrefois déformée, tomboient dans le délire au milieu de leurs occupations ou des aſſemblées où elles ſe trouvoient, à l'occaſion d'une circulation un peu trop accélérée, & ſans être atteintes d'aucune maladie ; état auquel il falloit remédier par une parfaite tranquillité.

Des expériences ſûres ont appris que le cerveau étant comprimé, dans quel endroit que ce ſoit, il en réſulte la privation du mouvement & du ſentiment dans quelque partie ; ſavoir dans celle dont les nerfs viennent de l'endroit où ſe fait la compreſſion.

Cela poſé, il eſt très-facile de ſe mettre au fait de toutes les eſpeces d'apoplexie ; car l'apoplexie n'étant autre choſe qu'une privation de tous les ſens & de tous les mouvemens ſoumis à la volonté, elle aura lieu toutes les fois que tout le cerveau éprouvera cette compreſſion qui ſuſpend les fonctions de cet organe.

Je ne dirai rien des apoplexies ſymptomatiques qui tirent leur origine d'une autre maladie, quoiqu'elles n'arrivent

jamais qu'après que le cerveau a été comprimé : je ne dirai rien de celles qui ſurviennent en pleine ſanté par quelqeu cauſe ſubite, ſoit externe, telle qu'un coup de ſoleil, comme j'en ai vu des exemples ches des enfans ; ou telle que la vapeur des charbons, genre d'accident que j'ai encore vu ce mois-ci, & que j'ai guéri par l'air frais, par des bains de pieds, des lavemens & du jus de citron : ſoit par une cauſe interne, telle que l'opium & le vin. Mais il en eſt d'autres qui paroiſſent attaquer ſubitement ſans aucune cauſe apparente : cependant, je ne crains pas d'aſſurer que celles-ci ſe ſont formées inſenſiblement, mais elles ont augmenté tout d'un coup ; & c'eſt ici le lieu de reconnoître qu'HIPPOCRATE a dit très-vrai, quand il a dit, *que les maladies n'attaquent point l'homme tout d'un coup, mais qu'après s'être accrues peu à peu, elles ſe montrent enfin dans toute leur force* : & aſſurément, ſi quelqu'un examinoit attentivement toute l'hiſtoire d'un malade relativement à ſa ſanté, il y découvriroit pluſieurs ſymptômes qui ont annoncé ſa maladie longtems avant qu'il en fût attaqué.

HIPPOCRATE avoit déja recueilli les principaux ſymptômes qui précedent l'a-

poplexie ; plusieurs médecins en ont ajouté de nouveaux dans les siecles suivans. BOERHAAVE & son illustre commentateur rendent compte de la plupart de ces symptômes : cependant, cette partie de la médecine est tellement laissée à l'abandon qu'on seroit tenté de croire que la plupart des médecins n'en ont presque jamais entendu parler, ce dont se plaint vivement & avec raison l'auteur de l'expérience en médecine, qui cite à ce propos une brochure d'un médecin de Vérone lequel traite expressément de cette matiere, & dont il rapporte un fragment où les symptômes avant-coureurs de l'apoplexie sont très-bien décrits. Il seroit inutile d'en faire l'énumération, car ce sont tous des symptômes qui prouvent qu'il y a une trop grande quantité d'humeurs dans le cerveau, & que les nerfs sont offensés. J'ai le plus souvent observé une paresse d'esprit, un défaut de mémoire, un vice indéfinissable dans les yeux, un assoupissement fréquent, un sommeil inquiet, de fréquens accès de mal de tête, un engourdissement général, des attaques de paralysie très-légeres, particulieres, fréquentes & passageres, & un froid de glace subit dans des parties qui ont été

enſuite paralyſées. J'ai auſſi connu une femme qui a pu prévoir, par ce ſymptôme, une ſeconde & une troiſieme attaque de paralyſie au bras & à la cuiſſe.

Il eſt à la vérité des apoplexies qui ſurviennent tout à coup, ſans avoir été précédées d'aucun ſymptôme ou ſans cauſe apparente : mais il faut faire attention qu'une colere réprimée & qu'un chagrin étouffé, état qui n'eſt inconnu à perſonne, occaſionnent tous les jours des apoplexies.

On a vu tomber un homme de qualité, tandis qu'avec un viſage qui exprimoit la joie, il félicitoit un compétiteur qui avoit été préféré pour remplir le poſte qu'ils avoient ſollicité, & au moment même où il embraſſoit celui-ci, dans l'eſpace d'une heure ce ne fut plus qu'un cadavre. On ne l'ouvrit point ; quelqu'un niera peut-être que ce fût une apoplexie, & attribuera plutôt cette mort à la rupture d'un vaiſſeau de la poitrine, mais ce ſera mal à propos comme pluſieurs choſes l'indiquent. Cependant un violent chagrin peut affecter la poitrine d'une maniere très-fâcheuſe ; qu'il me ſoit permis d'en citer un exemple bien remarquable. Un homme perd ſon épouſe qu'il chériſſoit & qui étoit une mere néceſſaire à ſa famille ; qui étoit

nombreuſe : il eſt attaqué d'une difficulté de reſpirer, & d'une angoiſſe très-grave. Un médecin âgé & de réputation, qui attribuoit cet état à des hémorrhoïdes déroutées, chercha à les exciter par des remedes âcres; le malade meurt au bout de deux jours. On vit à l'ouverture du cadavre qu'il y avoit une terrible inflammation des poumons, & que le cœur même s'étoit rompu par la violence du ſang, dont le paſſage par les poumons avoit été fermé. L'un & l'autre de ces cas, monſieur, vous eſt très-bien connu, mais je reviens à mon ſujet.

Toute apoplexie primitive ſuppoſe donc que les vaiſſeaux du cerveau ſe ſont obſtrués inſenſiblement : mais, dit-on, l'apoplexie attaque d'un ſeul coup, & cela eſt vrai. Le mal, après avoir été à peine ſenſible pendant des ſemaines, des mois & même des années, ſe change ſubitement en une maladie mortelle. Mais qu'y a t-il d'étonnant ? Il ſuffit d'être tant ſoit peu au fait de l'hiſtoire des maladies pour avoir vu des cas ſemblables. Lorſque dans les maladies aiguës, je m'informe exactement des circonſtances qui ont précédé, j'apprends très-ſouvent que la ſanté a déja eſſuyé depuis long-tems de légeres attaques. Ce-

lui qui par quelque violent exercice [a] acquis une disposition à la péripneumonie la conservera sans s'en appercevoir, jusqu'à ce que la disposition inflammatoire du sang ayant augmenté insensiblement, ce terrible appareil éclate par une maladie mortelle. Je traite à présent un péripneumonique chez qui le germe de cette maladie existoit depuis quatre mois & au delà, après l'avoir contracté dans un long voyage : depuis ce tems-là il a craché une fois le sang d'autres fois il a eu de la fievre, de la difficulté de respirer, des points, & après avoir eu le bonheur d'en être délivré pour un tems par diverses crises procurées par la nature, il a enfin été attaqué d'une inflammation de poumons assez grave. Je vois tous les jours avec chagrin que des malades ont négligé de légeres indispositions, qui décéloient un vice naissant du foie ou du poumon ; & qui attendent pour demander du secours jusqu'à ce qu'ils soient abattus par la violence d'une maladie, laquelle n'en admet aucun: *le mal s'entretient & s'accroit sourdement, tandis que le berger néglige de panser la plaie* (*).

(*) *Alitur vitium, vivitque tegendo*
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat.

Il n'eſt pas moins dangereux de mépriſer ces légeres maladies qui précedent une apoplexie dont on eſt menacé, & qui la précedent ſouvent fort long tems avant qu'elle arrive; car il n'eſt point de maladie, comme l'a très-bien dit Mr. THIERRY, qu'on puiſſe plus facilement prévoir long-tems à l'avance; mais il n'en eſt point non plus qu'il ſoit plus difficile de dompter, lorſqu'elle eſt complettement formée. Les médecins devroient donc avertir ſans ceſſe du danger que l'on court en enviſageant avec indolence ces légeres attaques, qui ſont les avantcoureurs de l'apoplexie. Il eſt aiſé de la prévenir, mais il eſt rare qu'on la guériſſe complettement; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'on ſe repoſe mal-à-propos ſur la nature du ſoin de la guériſon; car ſi on ne lui aide pas, il arrive ſouvent que les efforts même qu'elle fait pour ſurmonter la maladie rendent celle-ci incurable. Les maladies du poumon & du foie, deſquelles il a déja été fait mention, en fourniſſent tous les jours des exemples; car auſſi long-tems que la fievre n'eſt pas de la partie, nous ne déſeſpérons pas encore de l'état du malade; mais ſi la fievre ſurvient, elle diminue beaucoup de nos eſpérances, quoiqu'on

en faſſe un ſi grand cas à titre d'agent de la nature. C'eſt par cette raiſon que nous voyons les vieillards ſupporter pendant long-tems des maladies de la poitrine, parce qu'il arrive difficilement qu'ils ayent de la fievre; tandis que ces mêmes maladies étant ſecondées par la fievre tuent bientôt les jeunes gens.

La pathologie de l'apoplexie montre quel doit en être le traitement. La principale indication eſt de diminuer l'affluence du ſang vers la tête; car en la débarraſſant d'une partie du fardeau, les forces du malade ſe trouvent ſuffiſantes pour venir à bout du reſte, pourvu qu'elles ne ſoient pas encore entiérement abattues. Lorſque la rupture des vaiſſeaux donne lieu à l'effuſion du ſang, il ne reſte point ou que très-peu d'eſpérance de ſauver le malade par l'inanition des vaiſſeaux, & il en réſulte ces apoplexies qui tuent dans la minute, & qu'on a appellées *foudroyantes*.

Dans le cas d'un engorgement ou d'une obſtruction très forte, le mal n'eſt pas tout à-fait ſans eſpérance, ſi les vaiſſeaux ſont encore entiers; mais le tempérament du malade, & ſur tout le concours des ſymptômes, indiquent qu'il faut faire choix des remedes revulſifs & évacuans.

Toutes les fois que j'ai vu de la pléthore ou de l'inflammation, j'ai commencé le traitement par une saignée copieuse dans la vue qu'en évacuant les vaisseaux, elle fit cesser la compression. Si la premiere saignée ne se trouve pas suffisante vû la gravité du cas, je la fais suivre d'une seconde ; car l'expérience m'a appris qu'il ne faut point espérer de sauver le malade, tant que le pouls reste dur ou tendu.

2°. J'emploie des lavemens propres à amollir & préparés avec une décoction émolliente, du miel & du sel.

3°. Je prescris des tamarins, de la manne & du nitre, dissous dans de l'eau, & à une dose qui puisse avec le secours des lavemens exciter une diarrhée.

4°. J'ai vu un bon effet d'une boisson abondante de jus de citron, délayé dans de l'eau. Cette méthode étoit fort du goût des anciens, qui vouloient qu'on bût abondamment de l'oxymel étendu dans de l'eau.

5°. Il faut faire tenir le malade le tronc élevé, les jambes pendantes, la tête nue & le reste du corps peu couvert ; car dans cette position l'effort du sang vers la tête diminue. Ces attentions paroissent minutieuses, mais l'expérience apprendra qu'on doit en fa[illegible]

6°. Il eſt bon de faire des ligatures au-deſſus du genou ; car tandis qu'elles compriment davantage les veines, une partie du ſang eſt retenue dans les jambes, & c'eſt tout autant qu'on ôte au reſte du corps, il s'enſuit que la quantité du ſang diminue dans la tête. Chacun ſait que cette pratique eſt fort utile dans les hémorrhagies ; & il y a longtems que des médecins de poids ont averti que l'apoplexie eſt une hémorrhagie du cerveau.

Tandis que le malade eſt étendu ſans mouvement, les aſſiſtans & ſouvent le médecin cherchent à rétablir le mouvement, ce qui eſt une erreur très-dangereuſe, & ne ceſſent de tourmenter le malade en faiſant uſage de divers ſtimulans ; mais cette méthode eſt tout-à-fait nuiſible ; car ce n'eſt pas le mouvement du cœur qui eſt en défaut, & c'eſt le ſeul que nous puiſſions ranimer : mais c'eſt la faculté de ſentir & de remuer les membres, laquelle on ne peut rétablir que par un ſeul moyen, ſavoir en diminuant la compreſſion du cerveau : il n'y a qu'une méthode propre à produire cet effet. c'eſt de diminuer les mouvemens vitaux & la pléthore.

Il faut donc ſe garder avec ſoin de ſecouer, de rouler ou de frotter en au-

cune maniere le malade, de toute boiſſon ou fomentation échauffante, aromatique, ſpiritueuſe, de tout ſecours enfin qui pourroit augmenter la force de la circulation qu'on doit plutôt reprimer. Il faut interdire ſoigneuſement tous les remedes qui ont quelque choſe de ſtimulant, tous les alimens qui ont de l'âcreté ou qui nourriſſent trop.

Le préjugé fondé ſur l'opinion qu'on a de l'utilité de la fievre fait que l'on eſt porté pour les remedes chauds; il eſt vrai qu'on a été induit dans cette erreur d'après un aphoriſme du pere de la médecine, lequel on a mal compris. La fievre eſt utile, lorſque les vaiſſeaux ſont déja délivrés du poids qui les opprimoit, & que la pléthore eſt enlevée; car lorſqu'il ſurvient une légere fievre, elle peut dégager les obſtructions au cas qu'il en reſte quelque part. Mais auſſi long-tems que les vaiſſeaux ſont très-pleins, un nouveau degré de fievre de plus dans la circulation du ſang ſeroit funeſte. Il a donc pu arriver que la cauſe d'une apoplexie ſanguine ayant été ſurmontée, la fievre ait été utile, mais jamais auparavant, puiſqu'alors elle lui eſt contraire. Elle ébranle davantage les forces dans l'apoplexie qui vient d'épuiſement.

J'ai vu les frictions des jambes augmenter la rougeur du visage, la force & la fréquence du pouls & le ronflement, ce qui n'est pas étonnant; car c'est-là l'effet de ce remede. J'ai vu une purgation faite avec du séné, du sel de sedliz & quelques amers, qu'on avoit donnée trois jours après une attaque d'apoplexie, être suivie au bout de quelques heures d'une seconde attaque, qui fut mortelle. Je sais qu'un apoplectique est mort dans le tems qu'on espéroit son rétablissement, & cela pour avoir mangé une soupe trop nourrissante, deux œufs mollets & deux onces de vin d'Espagne. Pour échapper au danger dans cette maladie, il faut s'abstenir pendant quelques jours de toute nourriture, & ne vivre que d'une boisson très-légere, délayante & rafraîchissante, & il est assurément nécessaire de défendre pour long-tems aux malades tout aliment tiré du regne animal.

Je n'ignore pas que je choquerai plusieurs praticiens, en attaquant aussi hardiment une méthode que l'abus a confirmée, & en enseignant avec un petit nombre d'autres médecins à guérir l'apoplexie par les rafraîchissans; mais la raison & l'expérience demandent ce traitement à grands cris, & il n'est aucun guide

qu'un médecin de probité doive préférer à ceux-là. Cette maladie eſt du genre des inflammatoires, & j'ai vu chez des vieillards une premiere attaque de fievre continue inflammatoire, ſe manifeſter avec des ſymptômes qui menaçoient d'une apoplexie prochaine, & qui auroient très-promptement dégénéré en une vraie apoplexie, ſi je n'y avois pas paré par une méthode extrêmement rafraîchiſſante.

Vous aurez lu, monſieur, par-ci par-là dans les ouvrages de très-célebres auteurs, qu'ils recommandent les cantharides, & vous aurez vu des médecins d'une grande réputation faire appliquer ces mouches. Il eſt vrai que BOERHAAVE & le célebre praticien qui l'a commenté, ont averti qu'on devoit en faire uſage avec précaution, & ſeulement après d'abondantes évacuations. Je n'ai point voulu les employer dans cette eſpece d'apoplexie, & je ne m'en ſuis pas repenti; car ces inſectes paroiſſent plutôt propres à occaſionner l'apoplexie qu'à y remédier. Lorſque les femmes, ſont ſi ſouvent ſujettes aux maux de dents, cherchent à s'en délivrer par le conſeil des femmelettes, en s'appliquant des cantharides derriere les oreilles ou à la nuque; combien de fois n'arrive-t-il

pas que la maladie, de supportable qu'elle étoit, dégénere en une terrible inflammation accompagnée d'un grand mal de tête, & qu'il faut traiter par la saignée & les rafraîchissans. J'ai vu un homme, qui pour s'être fait appliquer un emplâtre vésicatoire derriere le cou, dans la vue de dissiper une fluxion catarrhale qui s'étoit jettée sur ses dents, tomba dans un assoupissement dont on put à peine le réveiller au bout de vingt-quatre heures. On diminue le danger en enlevant la pléthore; mais le dissipe-t-on en entier? Il est certain que de quelque façon que la pléthore soit diminuée, les pléthoriques ne laissent pas que de conserver cette disposition particuliere, qui rend très-facilement au sang sa premiere impétuosité & son état inflammatoire.

Les péripneumonies & les pleurésies reprennent tout d'un coup leur violence à l'occasion du plus léger stimulant, & deviennent encore plus dangereuses dans le tems qu'on croyoit le malade sauve. L'an 1757, j'ai vu dans une autre ville une femme sexagenaire, sanguine, replette, qui avoit eu une attaque d'apoplexie, & à qui on avoit administré par le conseil d'un apothicaire la saignée, des lavemens, des purgatifs & d'autres se-

cours, qui ne ſentoient pas abſolument l'impéritie : on lui appliqua des cantharides derriere le cou, toujours ſous la direction du même apothicaire. Je n'aurois jamais cru, ſi je ne l'euſſe vu, que cette application fût ſuivie d'une inflammation de tout le dos, d'eſquinancie, d'une fievre aiguë & d'un ſurcroit d'aſſoupiſſement qui ſe diſſipoit déja, de terribles douleurs, d'une angoiſſe terrible, d'une agitation continuelle & d'une mort affreuſe. Il eſt donc plus ſûr de s'abſtenir de l'uſage des cantharides, dans l'apoplexie qu'on appelle *ſanguine ;* & lorſque j'ai voulu uſer de revulſifs, j'ai ordonné d'appliquer aux gras de jambes de la ſemence de moutarde ſaupoudrée ſur du levain, après avoir fait précéder des fomentations émollientes ; & j'ai ſouvent eu le plaiſir de voir que la tête ſe débarraſſoit à meſure que les jambes s'enfloient.

Quant à la cure prophylactique qu'on a trop négligée & de laquelle je veux ſurtout parler, la meilleure conſiſte 1°. à empêcher la formation de la pléthore, 2°. à éloigner tous les ſtimulans capables d'exciter des mouvemens ſi dangereux, 3°. à empêcher le tranſport du ſang à la tête, qu'on appelle en latin *anarrhopia.*

Nous rempliſſons la premiere indica-

tion par une diete légere & par les évacuans. Il me paroît ſuperflu d'expoſer en détail la diete que d'autres ont indiquée au long. La premiere & la principale regle eſt, que les alimens ſoient ſur-tout tirés du regne végétal, & que la boiſſon ſoit atténuante, aqueuſe & aceſcente; qu'on s'abſtienne des vins généreux ou ſpiritueux, & qu'on n'uſe que des vins légers, & qui mêlés avec l'eau font une boiſſon agréable & diurétique; tels que ſont quelques-uns de nos vins de la *Côte*, ceux qui croiſſent dans le village d'*Yvorne*, voiſin de l'heureux ſéjour où vous vous êtes retiré, monſieur; les vins du *Rhin*, ceux de *Moſelle*; ceux que produit en abondance le vignoble de *Graves* près de *Bordeaux;* ceux de l'*Orléanois*, qui font de ſi bon vinaigre & quelques autres.

Il importe auſſi beaucoup de ſouper peu & d'exclure de ce repas toutes les nourritures animales & le vin; car le ſommeil occaſionne la pléthore, laquelle nous cherchons à éloigner: on fait donc très-mal de prendre des alimens, qui puiſſent donner lieu à la pléthore déja avant le ſommeil, & il n'eſt pas étonnant ſi les vaiſſeaux étant engorgés par cette double cauſe, les attaques d'apoplexie arrivent ſi ſouvent pendant la nuit. Il faut par une

ſemblable raiſon s'abſtenir de faire la méridienne, parce que ce ſommeil augmente trop la pléthore ; les perſonnes même qui ſont en ſanté font mal de s'y livrer, ſoit par la raiſon que je viens de dire, ſoit parce que ce ſommeil ſe fait aux dépens de celui de la nuit, ou parce qu'il eſt de trop, ce qui eſt également nuiſible. En général donc on nuit à ſa ſanté, en dormant après le diner, ce que prouvent abondamment la peſanteur, l'engourdiſſement, la rougeur du viſage, le mal de tête, la puanteur de la bouche & la peſanteur d'eſtomac, qu'éprouvent ceux qui ne ſont pas accoutumés à ce ſommeil. L'habitude fait qu'on s'y accoutume, on ne ſent plus le danger dont on eſt menacé ; mais quoique les mauvais effets de cet abus ne s'apperçoivent pas, ils n'en ſont pas moins nuiſibles, ſur-tout toutes les fois qu'on a à craindre des tranſports de ſang à la tête. On peut cependant permettre ce ſommeil dans certaines circonſtances.

On comprend le mal que l'on ſe fait en buvant le ſoir, & à quels dangers s'expoſent ceux qui ne pouvant dormir pour avoir trop mangé à ſouper, & n'avoir rien voulu retrancher à ce repas, cherchent à ſe délivrer de l'inſomnie, tandis que la cauſe en ſubſiſte encore, en prenant de

l'opium. J'ai vu cette imprudence donner lieu à des accidens fâcheux, & j'ai guéri plusieurs fois le même homme, qui restoit plongé pendant deux ou trois jours dans un assoupissement comateux, pour avoir avalé de la thériaque, ayant l'estomac & les vaisseaux pleins. Puisque le sommeil produit la pléthore, ceux qui sont en danger de devenir pléthoriques doivent éviter de dormir trop long-tems. Mais cette digression m'écarte de mon plan.

Assurément j'ai vu que, lorsque les malades vouloient suivre mes conseils en s'astreignant à la diete légere dont j'ai parlé, elle empêchoit les retours d'apoplexie & dissipoit ces indispositions de la tête qui depuis plusieurs années avoient menacé de dégénérer en une maladie plus grave. Et qu'on ne craigne pas que cette diete abatte les forces animales; les malades s'en portent mieux, comme je l'ai dit, & sont mieux en état de s'acquitter de toutes les fonctions animales. Toutes les fois au contraire que la quantité du sang est augmentée, que les forces vitales prennent trop le dessus, & que les vaisseaux de la tête sont fort pleins, il arrive tout autant de fois que la pression du cerveau nuit aux fonctions des nerfs, & que les forces animales & naturelles se détruisent. Je con-

nois un homme qui a eſſuyé une attaque d'apoplexie aſſez grave, dont le viſage devenoit rouge, & qui perdoit l'ouie & les forces toutes les fois qu'il buvoit au-delà d'un verre de vin pur. J'ai vu une femme qui avoit été pareillement atteinte de cette maladie, & à qui les forces manquerent, tandis qu'elle étoit ſur la chaiſe percée, pour avoir pris un bouillon aux écreviſſes trop ſucculent. Oh! combien le genre-humain ne prolongeroit-il pas ſa vie, s'il étoit fermement perſuadé que la diete la plus propre à donner des forces eſt celle qui eſt la plus oppoſée à la maladie!

La diete peut tenir lieu de tous les autres ſecours, pourvu que le cas ne ſoit pas preſſant; mais lorſque la maladie eſt déja formée & que le danger eſt preſſant, ce ſeroit vainement qu'on ſe confieroit à la diete ſeule: la ſaignée eſt alors la ſeule reſſource aſſurée qui reſte. Je n'ignore pas ce que des gens de poids alleguent contre ce remede, en avertiſſant avec raiſon que la pléthore ſe reproduit bientôt après avoir été diſſipée par la ſaignée; mais cela ne prouve rien contre une néceſſité urgente. Il faut ſauver la vie au malade par la ſaignée, puis prendre garde que la diete ſoit telle que la pléthore ne ſe reproduiſe pas; & il faut prendre ce parti ſans héſi-

ter ; car s'il eſt des cas où le retard ſoit dangereux, c'eſt ſur-tout dans celui-ci. En voici un exemple choiſi ſur pluſieurs autres.

Une femme âgée de ſoixante ans, ſanguine & robuſte, éprouvoit depuis plus d'une année des vertiges violens. Je lui avois conſeillé de ſe faire ſaigner au moins quatre fois par an, & de ſe lâcher le ventre en buvant ſur des tamarins. Elle avoit ſuivi quelquefois ces conſeils aſſez exactement ; mais ayant un peu trop tardé de ſe faire ſaigner, les vertiges l'avoient obligée de faire avertir le chirurgien de venir la ſaigner au bout de trois jours. Mais après s'être couchée bien portante, on la trouva le matin roide morte dans ſon lit, & dans une attitude ſemblable à celle que les médecins regardent comme une marque de la meilleure ſanté. Le ſommeil ayant rendu la pléthore plus conſidérable avoit occaſionné l'apoplexie. Toute la peau, & ſur-tout celle du viſage, étoit défigurée par une horrible ecchymoſe noire, qui venoit de ce que le ſang avoit rompu tous les vaiſſeaux, & même ceux des narines par leſquelles il s'étoit écoulé. Cet accident auroit vraiſemblablement été prévenu par la ſaignée ; évacuation dont on peut d'autant moins ſe paſſer que les

malades ont moins de docilité & refuſent de ſe ſoumettre aux regles de la diete.

Il eſt auſſi néceſſaire de délivrer de la plénitude du ſang ces perſonnes qui en font une ſi grande quantité que ſi on n'en diminue pas la quantité, ou qu'on n'en empêche pas la génération par toutes ſortes de moyens, elles ſont continuellement expoſées aux maladies les plus graves.

J'ai vu une belle fille âgée de vingt-deux ans, qui étant ſujette à des maladies graves cauſées par une plénitude de ſang, ne vivoit depuis trois ans que de végétaux & d'eau, & qui néanmoins avoit eu pendant tout ce tems-là des regles fort abondantes, & des ſaignemens de nez copieux & fréquens. Cela ne diminuoit pourtant pas la pléthore au point que la malade n'éprouvât pas ſouvent un violent mal de tête, & qu'elle ne tombât en ſyncope, toutes les fois que le mouvement, ou un air chaud, rendoient chez elle la circulation plus rapide. Enfin elle fut attaquée au commencement de l'hiver d'une pleuréſie très-fâcheuſe, qui ne put ſe guérir par aucun autre remede que par d'abondantes & fréquentes ſaignées & par des ſaignemens de nez très-conſidérables. Elle a vécu très-ſobrement

pendant tout l'hiver de légumes, de pain & d'eau : le vingt-cinquieme de Mars, elle a été de nouveau attaquée d'une violente pleuréſie, qui a cédé aux mêmes ſecours.

Quelle eſt la faculté en vertu de laquelle il ſe fait une ſi grande quantité de ſang ? Ce n'eſt ſans doute pas celle qui conſtitue la vigueur du manœuvre, & qui paroît dépendre de la ſeule denſité des fibres ; car cette fille a la fibre mobile & lâche. Un homme robuſte ne fait pas une ſi grande quantité de ſang ; la cauſe de la force eſt donc différente de celle de la ſanguification. Cette différence vous eſt connue, monſieur, & vous voudrez bien faire voir en quoi elle conſiſte, ou bien elle eſt inconnue. Il paroît que les fondemens en ſont imperceptibles. Voici d'autres exemples.

Un homme de qualité âgé à préſent de cinquante ans, qui avoit été autrefois à la guerre, & qui depuis pluſieurs années étoit ſujet à un flux hémorrhoïdal abondant, s'étant fait une trop grande quantité de ſang, en menant une vie oiſive dans des chambres chaudes, & en s'adonnant au jeu & à la bonne chere, eſſuya au mois de Février de 1752 une légere attaque d'apoplexie dont il fut guéri, à

ce que j'ai appris, par la saignée. L'année suivante & le même mois, il perdit quinze livres de sang dans l'espace de deux jours. Ayant été son médecin depuis lors, je lui ai conseillé une diete légere, & presque entiérement végétale, telle que l'exigeoit la maladie; il use d'un vin léger dont il boit en petite quantité; il se passe entiérement de liqueurs spiritueuses, de café & de tabac; il évite les chambres chaudes; il a le ventre libre, le flux hémorrhoïdal revient périodiquement & en abondance; il mene une vie active; je n'ai pourtant pas encore pu faire enforte qu'il fût exempt de cette hémorrhagie pendant deux ans entiers. Quelle est encore un coup, je vous prie, monsieur, la cause d'une sanguification si considérable? Je sais qu'il est nombre d'hommes, de femmes & d'enfans qui ont un pareil tempérament; cela vient-il de ce que la transpiration est moins considérable?

Je connois une femme qui depuis plusieurs années perdoit beaucoup de sang par les hémorrhoïdes; elle avoit essayé d'une infinité de remedes; je ne m'en rappelle qu'un seul qui mérite attention, savoir du safran de Mars astringent, qu'elle prenoit à grandes doses par l'ordonnance des plus célebres médecins de

Montpellier. Elle m'a protesté avec serment que d'après un calcul très-exact fait au moyen d'un vase qui lui servoit de mesure, elle avoit perdu dans une seule année quatre cent & douze livres de sang; cependant elle vivoit, mangeoit & se promenoit dans sa chambre. Autant que je l'ai pu savoir, elle n'a jamais été entiérement exempte de ce flux hémorrhoïdal; elle vit encore actuellement. Cette quantité de sang n'est pas sans danger; comment peut-on y remédier? Quoique la cause en soit inconnue, l'expérience a cependant fait voir qu'il est fort utile d'éviter tous les alimens qui nourrissent beaucoup ou qui agissent comme stimulans, de s'abstenir des vins généreux & des vins rouges; mais d'user d'alimens végétaux en petite quantité, de boire de l'eau aigrelette, de se donner un exercice modéré, mais continuel, de prendre de tems en tems des purgatifs acescens, & de provoquer les urines par des remedes nitreux. Il paroit que la faculté *sanguificative* a beaucoup diminué chez la fille dont j'ai parlé plus haut, & au lieu de la chaleur continuelle dont elle se plaignoit auparavant, elle commence déja à craindre le froid.

Quelle est l'utilité de la saignée? Elle

ſe réduit aſſurément à peu de choſe. Comment eſt-ce qu'en tirant quelques onces de ſang on emportera cette pléthore, qui ne laiſſe pas de ſubſiſter malgré qu'il s'évacue une livre de ſang par jour, ou comment appaiſera-t-on par-là une hémorrhagie qui ne peut s'arrêter qu'après qu'il s'eſt écoulé quelques livres de ſang? Cette ſaignée ſera-t-elle utile, en faiſant une révulſion qui détourne le ſang des vaiſſeaux par leſquels il s'écoule? Cependant il n'eſt pas encore décidé que cette révulſion ſoit réelle, & la raiſon, de concert avec l'expérience & les autorités, m'empêche de le croire. Mais accordons à la ſaignée cette propriété révulſive; elle arrête donc l'hémorrhagie à raiſon de cette propriété, mais elle laiſſe ſubſiſter la pléthore; elle empêche la guériſon qu'opéroit la nature, & elle ne guérit pas, donc elle eſt nuiſible. Mais en la réiterant ſouvent, on pareroit à la néceſſité des hémorrhagies. J'en conviens ſi on tiroit pluſieurs livres de ſang avant le tems où l'hémorrhagie doit arriver, on la préviendroit certainement; mais qu'importe que cette évacuation ſoit l'ouvrage de la nature, ou celui de l'art? D'ailleurs on a appris par de fréquentes obſervations une choſe dont la raiſon n'eſt pas difficile à trouver; c'eſt qu'on

ſupporte bien cette évacuation de ſang qui ſe fait goutte à goutte, quand même elle va à pluſieurs livres, tandis qu'une ſaignée qui auroit évacué la moitié de cette quantité auroit cauſé la mort.

J'avoue cependant que vû l'impétuoſité avec laquelle le ſang s'échappe de lui-même, vû qu'il s'en perd beaucoup au-delà de ce qu'il convient & que l'hémorrhagie ne s'arrête pas toujours après que la pléthore eſt diſſipée, mais qu'elle donne lieu à l'épuiſement, il ſeroit ſouvent utile de prévenir l'hémorrhagie par la ſaignée. Mais il y a ceci à craindre, c'eſt que les hémorrhagies ſpontanées ne tombent en déſuétude, & que les ſaignées étant une fois renvoyées, il ne ſurvienne quelque maladie grave qui emporte le malade. Car auſſi long-tems que les hémorrhagies continuent d'être habituelles, la nature pourvoit à ſa conſervation & éloigne le danger de la pléthore. Mais lorſque l'on remet à l'art le ſoin de remédier à la pléthore, il eſt toujours à craindre qu'il ne ſe commette quelque faute de la part du malade ou de la part du médecin, & que bercés d'une eſpérance trompeuſe qui leur fait entrevoir la guériſon, ils ne mépriſent trop le danger. Je connois des perſonnes

qui, étant ſujettes à des hémorrhagies très-conſidérables, ſont parvenues à une vieilleſſe des plus heureuſes. Pluſieurs pléthoriques par contre, qu'on s'étoit flatté de guérir par la ſaignée, ont été accablés par leur propre ſang & ont mené une vie miſérable.

Il eſt donc plus ſûr de s'abſtenir de la ſaignée chez ceux que des évacuations ſpontanées délivrent d'un ſang qui leur eſt à charge, à moins qu'on ne ſoit forcé d'y recourir par quelque maladie grave. Mais il eſt à propos de pratiquer la ſaignée lorſqu'il ſe fait une grande quantité de ſang, & que la nature n'excitant aucune hémorrhagie, le ſang ſe jette cependant ſur différentes parties & menace ſouvent d'occaſionner une apoplexie, une eſquinancie, un catarrhe ſuffoquant ou d'autres maladies très-graves. Et un médecin n'agiroit point mal avec ſes malades, s'il pouvoit apprendre à la nature à faire ſortir le ſang par les narines, toutes les fois qu'il y en a trop. Car la pléthore exiſte ſouvent ſans qu'on le ſache, & il eſt arrivé plus d'une fois que le premier ſymptôme par lequel elle s'eſt manifeſtée a été mortel. C'eſt peut-être cette raiſon qui avoit donné lieu à l'uſage où étoient les anciens Egyptiens de ſe faire ſcarifier le nez,

Je me ſuis trop arrêté à differter au ſujet de la pléthore, il s'agit maintenant de rechercher de quelle maniere il faut remplir les autres conditions de la prophylactique. Je ſerai court, car il ſuffit de faire voir qu'en évitant la pléthore, on empêche le trop de mouvement des humeurs, & qu'elles ne ſe portent à la tête. Il me reſte donc peu de choſes à ajouter.

Premierement donc on empêche le trop grand mouvement des humeurs, en s'abſtenant rigoureuſement d'avaler quoique ce ſoit d'âcre, que ce ſoit ſous le nom d'aliment ou ſous celui de remede, & de toute boiſſon chaude, parce que tout cela augmente dans le moment la chaleur & le mouvement. 2°. En évitant un air trop chaud & impur, car un tel air augmente ſingulierement la raréfaction & le mouvement des humeurs; & j'ai vu récidiver pluſieurs apoplexies par l'abus des chambres trop chaudes. Ceux qui ſont ſujets aux vertiges témoigneront combien les chambres trop chaudes ſont nuiſibles; & les hommes même les mieux portans éprouvent des vertiges, lorſqu'ils s'y arrêtent un peu trop long-tems: or les vertiges, l'apoplexie, la léthargie, le carus & les autres affections ſoporeuſes, ont une origine qui leur eſt commune, & ne diffe-

rent que par le degré ; donc les mêmes choſes conviennent ou nuiſent dans ces maladies.

Outre cela, il faut faire attention que cette précaution eſt d'une grande importance pour empêcher le tranſport du ſang à la tête, ce qui eſt la troiſieme indication : car dans une chambre trop chaude, la tête s'échauffe plus que les autres parties, parce que, ſuivant une loi phyſique, l'air qui environne la tête eſt plus chaud que celui qui eſt autour des pieds, & que la reſpiration ſur-tout en ſouffre : or j'ai déja dit que la plénitude du poumon donne lieu à celle de la tête. Il importe ſur-tout beaucoup de dormir dans une chambre qui ſoit grande & un peu froide, avec les rideaux ouverts. Car je ne ceſſerai de le répéter, le ſommeil eſt très-contraire dans les affections ſoporeuſes ; il faut donc mettre tous ſes ſoins à empêcher que d'autres cauſes nuiſibles ne concourent avec le ſommeil. 3°. Il faut éviter ſoigneuſement tous les mouvemens exceſſifs qui agitent toute la maſſe du ſang.

On prévient le tranſport du ſang en ſe conformant aux avis précédens & aux ſuivans ; en ſe tenant les pieds au chaud, en évitant de s'expoſer au ſoleil, & tous

les efforts qui en obligeant à une longue inſpiration font que le ſang s'accumule dans la tête ; en renonçant à toutes ſortes de narcotiques, de ſpiritueux & de céphaliques qui pouſſent toutes les humeurs vers les parties ſupérieures : enfin en ſe tenant le ventre libre ; car par-là on s'épargne des efforts dangereux, & on réuſſit à empêcher la pléthore, la chaleur & la fievre. J'ai vu à cet égard de très-bons effets des criſtaux de tartre, dont un uſage long & journalier procure plus d'avantages qu'on ne peut le dire, & j'ai appris par une expérience multipliée qu'ils ſont le remede de précaution le plus ſûr de l'apoplexie ſanguine ou bien de l'apoplexie biſieuſe, nom que l'on donne volontiers à cette maladie. Il eſt auſſi deux paſſions de l'ame qui ont ſouvent produit l'apoplexie & qu'il faut éviter avec ſoin, ſavoir, la colere & une joie exceſſive. Il eſt rare qu'un excès de bonheur tue par une joie inopinée ; mais les occaſions de ſe mettre en colere ſont très-fréquentes, & les apoplectiques ſont ſouvent ſujets à la colere ; ils doivent ſe tenir fort ſur leurs gardes : les livres des médecins ſont remplis d'obſervations, qui font voir que la colere a été ſuivie de l'apoplexie.

L'apoplexie eſt une maladie familiere

aux savans ; & lorsqu'ils en ont été une fois attaqués, ils ne peuvent rien faire de mieux pour en prévenir les rechûtes que de renoncer tout-à fait aux études un peu sérieuses ; car la méditation donne lieu au sang de s'accumuler dans la tête, & à l'apoplexie. Il n'est point d'homme de lettres qui n'ait éprouvé des plénitudes de tête considérables & menaçantes ; elles se dissipent très-bien en renonçant incessamment à toute espece d'étude, en se découvrant la tête & se tenant assis dans une parfaite tranquillité & même sans parler. Il leur importe beaucoup d'avoir la tête légérement couverte, d'éviter les chambres chaudes, d'user d'une diete légere & de s'abstenir du vin. Je ne dois pas non plus passer sous silence que le café dont ils boivent pour dissiper ces plénitudes de tête est un remede peu sûr, & qui est plus propre à produire l'apoplexie qu'à l'éloigner.

J'ai vu cette maladie chez des octogénaires ; alors j'ai évité la saignée à moins qu'il n'y eut une nécessité pressante, auquel cas l'issue en est mortelle ; car cette évacuation fait quelquefois des maux bien difficiles à réparer ; mais j'ai alors employé efficacément les purgations & la diete. J'en ai vu récemment un exemple dans la personne d'un homme âgé de quatre-vingt.

& quatre ans, qui menoit autrefois une vie active, mais qui parvenu à cet âge s'étoit adonné à une vie sédentaire & à la bonne chere. Il eut de nuit une attaque d'apoplexie qui lui laissa un léger obscurcissement dans les idées, & une paralysie imparfaite de la langue: il ne voulut pas permettre qu'on lui donnât des lavemens; mais à mesure que ses intestins se vuiderent par le moyen des tamarins, de la manne, de la crême de tartre, & du jus de citron, les fonctions de l'esprit & de la langue se rétablirent, & il recouvra sa premiere santé.

J'ai vu cette espece d'apoplexie laisser quelquefois de la toux après elle: cette toux fait beaucoup de mal en ce qu'elle fait que les humeurs s'accumulent dans la tête: elle ne demande point de traitement particulier, mais elle cede très-bien à la diete végétale: j'ai vu réussir l'esprit de nitre délayé dans une boisson émolliente. Il faut se garder soigneusement de tous les narcotiques qui dans ce cas sont des poisons dangereux.

Avant que de parler des autres especes d'apoplexie, je rendrai compte en peu de mots de quelques autres maladies qui ont de l'affinité avec l'apoplexie sanguine, & je rapporterai

des obſervations qui y appartiennent.

La premiere de ces maladies n'eſt pas fort rare ; elle n'a pourtant pas été décrite juſqu'à préſent ; auſſi eſt-il ſouvent arrivé qu'on ne l'a pas connue, & qu'ayant été mal traitée, elle eſt devenue mortelle : elle reconnoît pour cauſe une obſtruction lente & légere des vaiſſeaux du cerveau ; il s'enſuit de la langueur, de la peſanteur, de la laſſitude, (car les eſprits qui mettent les muſcles en mouvement ſont en défaut), puis un dérangement d'eſtomac, du dégoût & des nauſées, qui ſont un effet de cette étroite correſpondance qui a lieu entre l'eſtomac & la tête, & qui fait qu'il eſt ſouvent difficile de juger, ſi la cauſe des nauſées eſt dans l'eſtomac ou dans le cerveau ; parce que la pléthore du cerveau produit fréquemment un effet ſemblable à celui qui dépend des impuretés de l'eſtomac. La maladie ſe manifeſte tout-à-coup par des vomiſſemens ſouvent accompagnés d'un pouls irrégulier & d'une foibleſſe exceſſive : on en accuſe des dépravations du chyle ; on employe des émétiques, des purgatifs, des ſtomachiques ; on cherche à rétablir les forces par des ſpiritueux, & à opérer une révulſion par le moyen des véſicatoires ; tout va en em-

pirant; la léthargie survient & le malade succombe.

J'ai vu plusieurs personnes dans ce cas; j'ai arrêté les vomissemens, dissipé les nausées, empêché la maladie d'achever de se former, & je l'ai guérie par une saignée copieuse, par des bains de pieds, en faisant boire sur des tamarins, sur le nitre, en prescrivant une boisson délayante & laxative, & par des lavemens très-émolliens. Je sais que plusieurs sont péris pour avoir été traités par une autre méthode. Il n'y a pas bien long-tems qu'un homme qui avoit été attaqué de cette maladie est mort dans une profonde léthargie : on lui avoit fait prendre des préparations de pavots, je ne sais dans quel but, à moins que ce ne fut peut-être pour arrêter le vomissement.

Il est encore une maladie analogue, à laquelle succombent plusieurs personnes parvenues à une extrême vieillesse. Après des vertiges, de l'angoisse & de la foiblesse, elles sont tout-à-coup attaquées de vomissemens si copieux qu'on a peine à concevoir la quantité des matieres qu'elles évacuent. Les vomissemens durent pendant quelques heures; lorsqu'ils sont appaisés, le malade paroît être un peu mieux; mais il leur reste une très-grande foiblesse, & à

peine s'eſt-il écoulé quelques heures qu'il ſurvient une léthargie mortelle, ou qu'après une légere difficulté de reſpirer, ils tombent en ſyncope & finiſſent ainſi leurs jours aſſez tranquillement.

Deux cas tout nouvellement arrivés ſerviront d'exemples d'une autre maladie. Un homme de quarante ans d'un tempérament bilieux, mais ſain, ayant mené ci-devant une vie gaye & active, maintenant ſédentaire, en proie à l'ennui & à certains chagrins, & mangeant peut-être un peu trop, tomba ſur la fin de l'automne derniere dans un ſommeil preſque continuel, enſorte qu'il entendoit à peine parler, qu'il répondoit avec difficulté, & qu'il ne prononçoit que de tems en tems quelques paroles dépourvues de ſens, ſoit que l'aſſoupiſſement le gagnât, ſoit que ce fût l'effet d'un très-violent mal de tête qui alternoit avec l'aſſoupiſſement; il étoit dégoûté de tout, même de la vie, il étoit maigre, jaune, foible; il avoit des naufées & des vertiges. Je conſeillai 1°. de ne lui donner pour toute nourriture que des végétaux, & pour boiſſon de l'eau ſeulement ou de la limonade, en mettant le vin abſolument de côté; & ſur-tout de lui donner une très-grande quantité de fruit de la ſaiſon, principalement des raiſins; 2°. de lui

faire baigner les jambes dans l'eau tiede une ou deux fois le jour ; 3°. de lui faire boire tous les jours douze onces d'une tisane faite avec de la racine de chiendent, des tamarins & du nitre. Il se porta bien au bout de douze jours.

J'ai été consulté par les parens d'un capitaine de qualité qui avoit près de cinquante ans, qui étoit robuste, mais qui avoit l'habitude de passer les nuits à jouer : il étoit tombé dans la tristesse & dans un assoupissement sans sommeil, accompagné d'absences de mémoire, ensorte qu'il s'endormit étant assis à table en parlant & en se promenant : il passoit des nuits cruelles & dans l'angoisse, & il oublioit ce qui s'étoit passé peu auparavant ; il ne disoit pas un mot de tout le jour, tandis qu'avant sa maladie il étoit d'une humeur gaye. Quelle étoit la cause de cette maladie ? Etoit-ce une disposition inflammatoire ? Quels remedes falloit-il employer ? Ce n'étoit sans doute pas des bouillons de vipere & des vésicatoires, comme un médecin étranger l'avoit conseillé ; mais j'ordonnai qu'après une saignée, 1°. il bût tous les jours quatre livres de petit-lait très-clarifié avec autant d'onces de miel, une once de rob de sureau & deux dragmes de crême de tartre, 2°. une diete entiérement végétale

& consistant sur-tout en herbes chicoracées, en fruits de la saison & en raisins, 3°. je lui défendis absolument toute boisson fermentée, excepté le vinaigre seulement; mais je voulus qu'il bût abondamment de la limonade, de l'eau & du moût, 4°. je voulus qu'il prit le soir d'amples bains de jambes tiedes. Le malade étant indocile n'observa tout cela qu'imparfaitement, & ne voulut pas renoncer tout-à-fait à la viande & au vin; il ne prit ni du petit-lait, ni du miel, ni du rob de sureau; il usa cependant des bains de jambes tiedes, de crême de tartre & d'apozemes de chicorée : cela fit prendre une meilleure tournure à la maladie, l'assoupissement se dissipa, le sommeil revint, la tristesse diminua; mais comme il mit bientôt de côté toutes les regles que je lui avois prescrites, la maladie ne cessa pas encore entiérement (*).

Il faut rapporter ici ces sommeils léthargiques dont parlent des auteurs di-

(*) Il y a neuf ans que j'écrivis ceci, ce malade parut être encore pendant quelque tems dans un état de convalescence; mais ayant bientôt repris son premier genre de vie, il retomba dans l'assoupissement, & ayant été assez mal avisé que d'user de la poudre d'*Ailhaud*, il s'enflamma le cerveau, où on trouva un abscès après sa mort.

gnes de foi : on voit quel doit en être le traitement toutes les fois qu'ils ne tirent pas leur origine de quelque autre maladie. C'eſt mal-à-propos qu'on cherche à réveiller les malades en employant des remedes ſtimulans, tandis qu'il faut les guérir par des évacuations & en réprimant le mouvement des humeurs. Car lorſqu'il aborde plus de ſang dans certaines parties qu'il ne s'en écoule, elles ſe rempliſſent trop. Il faut donc par cette raiſon faire enſorte que l'affluence du ſang & la plethore diminuent ; car des obſervations ſans nombre prouvent que toutes les fois qu'on la diſſipe, le mouvement du ſang dans les veines eſt plus facile.

Il eſt des hommes mal conſtitués dès leur naiſſance, & qui ayant les vaiſſeaux du cerveau ou de la tête trop délicats, ſont expoſés à raiſon de cette conſtitution à des maux de tête continuels & très-graves, & ils ſont preſque d'abord accablés par les moins violens. L'art ne peut pas y remédier, & il n'y a de ſoulagement à attendre que d'un genre de vie qui diminue l'activité des forces vitales ; ces perſonnes ſont obligées de vivre dans un état de foibleſſe, les forces leur donnent la mort.

Je dois maintenant parler des autres

eſpeces d'apoplexie. Toutes les fois que cette maladie attaque un corps qui n'eſt ſujet ni à la pléthore ni à l'inflammation, mais qui eſt cachectique & rempli d'humeurs crues, aqueuſes, viſqueuſes, il eſt rare qu'il faille avoir recours à la ſaignée; mais il faut évacuer par les couloirs & faire en même tems tout ſon poſſible pour procurer une révulſion. Il ne faut pas non plus faire choix des remedes recommandés précédemment, leſquels ſont exempts de toute âcreté; car dans ce cas-ci il n'eſt pas ſi facile d'accélerer le mouvement des humeurs; & les corps engourdis de ces malades obéiſſent mal à des remedes doux. J'emploie les ſels amers, le ſené, la rhubarbe, le diagrede, la racine de jalap & des lavemens âcres à titre de purgatifs : après qu'une diarrhée abondante a entraîné une quantité d'humeurs, il eſt permis d'exciter d'autres ſécrétions, pourvu qu'en même tems on faſſe uſage des révulſifs. Mais on eſt quelquefois obligé d'employer des ſtimulans un peu forts, car l'engourdiſſement du cerveau eſt ſouvent ſi grand que malgré que les cauſes de l'engorgement ſoient déja diſſipées, ce viſcere a toutes les peines du monde à s'en délivrer ſi on ne lui aide pas.

C'eſt dans cette eſpèce d'apoplexie que les cantharides ſont ſouvent d'une ſi grande utilité, parce qu'elles agiſſent en même tems comme ſtimulans & comme révulſifs, & qu'elles excitent ſouvent des ſueurs abondantes que j'ai vu plus d'une fois emporter la maladie, mais il faut pour cela entretenir l'écoulement aſſez long-tems; car telle eſt la propriété des véſicatoires, qu'ils raniment toutes les fonctions de la tranſpiration cutanée, quand même on ne les applique qu'à une ſeule partie. Vous ſavez, monſieur, que dans quelques endroits les gens de la campagne ſubſtituent aux cantharides la renoncule des marais, qui eſt une plante vénéneuſe (*); mais il faut s'en ſervir avec

(*) C'eſt le *Ranunculus ſceleratus* de LINNÉ, qu'on appelle auſſi *Grenouillette d'eau* ou *Pied-pou*, & que nos payſans appellent *Piapau*. Qu'il me ſoit permis de tranſcrire ici de mon *Hiſtoire des plantes vénéneuſes*, (pag. 100 & 108), ce qu'il y a de plus important à ſavoir, touchant l'uſage externe de cette renoncule. " La fleur & les feuilles appliquées ſur la peau la rougiſſent, & y font lever des veſſies au bout de douze heures ſans douleur, il eſt vrai; mais les ulceres qui en réſultent demandent beaucoup de tems pour ſe fermer, ſur-tout ſi on a percé ces veſſies. Les feuilles appliquées ſur les verrues les enflamment, &c. Lorſque la grenouillette d'eau, employée à l'extérieur, y a excité un ulcere qui dure trop long-tems, & qui devient douloureux, l'application du baume du Pérou réuſſit très-bien, quoiqu'il augmente d'abord la douleur; mais après cela, elle ne tarde pas à diſparoître entiérement, & l'ulcere ſe ferme en peu de tems ".

précaution. Il eſt vrai qu'appliquée au pouce, elle a diſſipé la fievre intermittente ; mais la trop grande irritation qu'elle excite, a occaſionné des maladies beaucoup plus graves. Je connois un capitaine Piémontois qui, après avoir eu le pouce détruit juſqu'à l'os avec des douleurs inouies, a eu pendant pluſieurs mois un ulcere très-fâcheux qui l'a fait cruellement ſouffrir. Un charretier eut dans l'eſpace de quelques heures toute la peau du bras levée, en forme d'une veſſie prodigieuſe, avec de la fievre, du délire, de la phrénéſie, une eſpece de rage & la gangrene, enſorte qu'un très-habile chirurgien eut bien de la peine à ſauver ce bras. Les cantharides ſont donc plus ſûres.

Une femme, âgée de ſoixante & dix années & d'une conſtitution lâche, eut une attaque d'apoplexie qui lui laiſſa une paralyſie complette de la langue, de la moitié du viſage, du bras & de la jambe du côté gauche. Après avoir beaucoup évacué les premieres voies, on lui appliqua les cantharides, puis à l'aide d'une boiſſon convenable & des diaphorétiques fixes, on excita des ſueurs, qu'on laiſſa continuer pendant neuf jours entiers, ſans preſque faire changer d'attitude ni de linges à la malade ; ces ſueurs la laiſ-

ſerent

ſerent entiérement dégagée de toute paralyſie, & jouiſſant d'une ſanté, d'une force & d'une bonne vue qui lui étoient déja inconnues depuis long-tems, enſorte qu'elle put quitter ſes lunettes, dont elle ſe ſervoit depuis bien des années.

D'autres auteurs ont indiqué fort au long d'autres ſecours qu'il faut rapporter ici. Le traitement prophylactique conſiſte en deux parties, celle de la diete & celle des remedes. La principale regle eſt d'obſerver une diete qui ſoit atténuante ſans être émolliente; mais qui ſoit aſſaiſonnée de ſtimulans qui mettent en jeu les fibres engourdies & qui réveillent l'activité des couloirs qui ne font plus leurs fonctions. Une doſe médiocre d'un vin diurétique fait un bon effet. Il faut éviter toutes les boiſſons qui relâchent. Il faut continuellement ſe donner de l'exercice & ſe frotter chaque jour par tout le corps. Il faut ſe purger de tems en tems avec de la poudre cornachine ou de la rhubarbe. Il eſt à propos d'uſer d'un vin médicinal fait avec des amers & des diurétiques; je l'ai preſcrit à pluſieurs malades, & toujours avec ſuccès.

Pluſieurs font cas des fontanelles dans

cette espece d'apoplexie ; je les approuve dans le cas où la premiere attaque de la maladie a succédé à la suppression de quelque écoulement qui subsistoit depuis long-tems ; car alors une fontanelle établie à l'endroit où se faisoit cet écoulement a empêché le retour de l'apoplexie, & a guéri d'autres maladies qui provenoient de la même cause : autrement la fontanelle n'a pas été d'une grande utilité, & il ne faut pas mépriser l'autorité de quelques auteurs de poids qui ont averti que les fontanelles étoient souvent un remede nuisible ; l'observation le fait voir.

Une femme respectable sexagenaire & replete, étant tourmentée depuis plusieurs années d'une lippitude très-fâcheuse, consulta en 1758, au mois de Juillet, un chirurgien étranger qui ayant examiné attentivement ses yeux, trouva qu'ils n'avoient aucun vice, & que la vue étoit bonne. Mais dans la vue de remédier à la lippitude, il conseilla une fontanelle ; un médecin étranger, le médecin & le chirurgien ordinaires furent du même avis : on l'établit en faisant une incision dans le bras gauche ; bientôt il survint autour de la fontanelle de vives douleurs, des inflammations, des croû-

tes (*), des dartres qui défigurerent dans peu de tems tout le corps qui jusques-là avoit été absolument exempt de toute maladie de la peau: la lippitude devint encore plus fâcheuse. Ayant été appellé pour la premiere fois au mois de Decembre de la même année, pour consulter sur ce qu'il y avoit à faire pour rétablir la vue que la malade avoit presque perdue, je trouvai que les deux yeux étoient obscurcis par une cataracte.

Quelle étoit l'étymologie de cette maladie? Est-ce que l'irritation de la peau avoit arrêté la transpiration? avoit-elle donné lieu par-là à ces vices de la peau, & à ce qu'une humeur trop âcre, ayant reflué vers la partie malade & vers les parties voisines, avoit augmenté la lippitude & produit la cataracte? La peau se guérit, après avoir formé la premiere fontanelle qu'on avoit établie dans une partie trop musculeuse, & après en avoir ouvert une autre, (car la malade ne voulut pas permettre qu'on supprimât entiérement cet écoulement), après avoir appliqué des préparations de plomb au bras & employé des purgations douces, composées de mercure doux & de soufre

(*) *Lichenes.*

doré d'antimoine, mélange utile qui réuſſit toutes les fois qu'il s'agit de réſoudre des humeurs viſqueuſes.

La cataracte qu'on auroit dû abattre d'abord (*) ſubſiſtoit encore : on en auroit fait l'extraction depuis long-tems, ſi on m'avoit donné une entiere confiance. Car les argumens qui démontrent qu'on doit préférer l'extraction à l'abaiſſement ſont d'un grand poids, & tous les gens de bien doivent des remercimens à Mr. DAVIEL, de ce qu'il a fait voir par de nombreuſes obſervations l'utilité de l'extraction, laquelle pluſieurs autres auteurs avoient déja ſoupçonnée : car ſans parler de ceux que cite Mr. DE JUSSIEU, dans ſa diſſertation ſur cette nouvelle méthode, l'extraction a été miſe en pratique dans le ſiecle dernier par ROCH MATTHIOLE, chirurgien Italien ; par BURRHUS, par LAMZWEERDE, & au commencement de ce ſiecle par un charlatan Allemand. Mr. MERY en cite d'autres exemples dans les *Mémoires de l'académie de Paris* de l'année 1707. Il en eſt un très-digne de remarque dans le-

(*) On l'a abattue depuis lors, mais le ſuccès en a été malheureux, car la malade a ſouffert de très-grandes douleurs après l'opération, & le peu de vue qu'elle a recouvré ne lui a été d'aucune utilité.

quel la nature, montrant la route convenable, pouſſa d'elle-même le criſtallin opaque dans la chambre antérieure de l'œil, d'où il fut très-facile à Mr. DE SAINT-YVES de le tirer.

Mais dans le cas de notre malade, le chirurgien à qui on s'étoit adreſſé pour opérer ſur cette cataracte, ne connoiſſoit pas cette nouvelle méthode, & renvoyoit même l'abaiſſement malgré moi, en attendant je ne ſais quelle maturité dont on parloit beaucoup autrefois, mais dont les plus habiles gens ne font aucun cas aujourd'hui. Car lorſque le criſtallin eſt ſain, il eſt mûr & très-en état de ſubir l'opération; l'opacité ne lui ôte rien de cette aptitude, ſi ce n'eſt qu'en même tems il devient mou & même ſe fond, ce qui arrive quelquefois; mais toutes les fois qu'il a conſervé ſa premiere ſolidité, il eſt toujours mûr; & auſſi-tôt qu'il ne reſte plus d'eſpérance de diſſiper la cataracte par les remedes, on peut faire l'opération avec ſûreté; & c'eſt en vain qu'on ſupporte la cataracte ſcrupuleuſement pendant pluſieurs années; ce délai eſt même mal indiqué, car il eſt à craindre que le criſtallin qui eſt devenu inutile & incommode, étant retenu long-tems dans l'œil, n'y excite des

inflammations, des adhéſions, des ſuppurations ou d'autres maladies qui rendent pour toujours impoſſible la guériſon qu'on avoit différée, & qu'en attendant ainſi une maturité imaginaire, on ne laiſſe échapper une occaſion qu'on ne retrouvera jamais. J'en ai des exemples dont je rendrai une fois compte ailleurs.

Il eſt une eſpece d'apoplexie provenant de trop d'embonpoint, laquelle il faut prévenir par les remedes les plus fondans, car lorſqu'elle eſt formée, elle ne ſe guérit point. Les ſymptômes qui l'annoncent durent ſouvent long-tems; Mr. VAN SWIETEN les a expoſés avec beaucoup de clarté.

Il y a trois ans qu'une femme âgée de cinquante quatre ans tomboit fréquemment dans l'aſſoupiſſement; elle étoit à la vérité replete, mais exempte de tout autre vice autant que j'ai pu le découvrir: elle étoit ſouvent attaquée d'engourdiſſement à la langue, au bras, à la jambe, de vertiges & d'obſcurciſſement de la vue. L'embonpoint diminua par un uſage aboudant du ſavon de Veniſe & d'oxymel ſcillitique; par une diete atténuante, maigre, légérement ſtimulante, & par un exercice modéré; tous les ſymptômes ſe diſſiperent

peu-à-peu, & dans la ſuite elle ſe porta bien.

J'ai vu dans l'été de 1759, dans une ville voiſine, une femme âgée de quarante & quelques années, preſque enſevelie dans la graiſſe, pareſſeuſe depuis long-tems & lente, ſe plaignant que la mémoire lui manquoit, & qui quelques mois après, étoit preſque continuellement plongée dans le ſommeil, incapable de preſque aucun mouvement, abſolument dépourvue de mémoire, en proie à l'angoiſſe & de mauvaiſe humeur : elle étoit enfin imbecille. D'autres médecins avoient conſeillé des bains froids & des fortifians. Je crus qu'il falloit employer les plus puiſſans fondans. Les chaleurs qui étoient alors exceſſives, & qui donnoient beaucoup d'angoiſſe à la malade, ne me permettoient pas d'employer le ſavon ; mais je fus d'avis qu'elle uſât d'oxymel ſcillitique avec un ſel neutre, & qu'elle ſe mit à une diete très-légere & fondante. Au bout de quelques jours, il y eut de l'eſpérance que l'aſſoupiſſement ſe diſſiperoit bientôt ; mais déja le ſeptieme jour le malade refuſa de prendre ces remedes, & elle en employa d'autres : la maladie dégénéra promp-

tement en léthargie & en apoplexie.

Soit que la ſecrétion & la diſtribution des eſprits animaux ſoit empêchée, ſoit qu'ils viennent à manquer par l'épuiſement des forces, il s'enſuit l'apoplexie, maladie dans laquelle les nerfs ceſſent d'être ſenſibles, & ce défaut de ſenſibilité donne lieu à la ceſſation des actions volontaires, car les nerfs ne ſont certainement pas privés de toute action, mais ſeulement de celle qui ſert aux ſens; car tous les mouvemens qui ne dépendent pas de celle-ci ſubſiſtent encore, ce ſont ceux que l'école a appellés les *mouvemens vitaux* & les *mouvemens naturels*. Or l'engourdiſſement des ſens fait ceſſer l'action de l'ame ſur le corps & les mouvemens qu'elle produit. La circulation ſubſiſte dans ſon entier, ſes cauſes n'étant pas du reſſort de l'ame : la reſpiration eſt quelquefois lézée, ſoit à cauſe du catarrhe ſuffoquant qui accompagne ſouvent l'apoplexie, ſoit parce que cette fonction eſt à la vérité en partie néceſſaire & en partie aſſujettie à l'action de l'ame.

Doit-on rapporter ici cette induſtrieuſe hypotheſe que notre ami le célebre ZIMMERMANN a propoſée, il y a vingt ans, non ſans être fondé ſur des expé-

riences ; en disant qu'il soupçonnoit que les nerfs sentent par les esprits & qu'ils produisent le mouvement par une propriété innée des solides ? Quoiqu'il en soit, on comprend que l'apoplexie a lieu lorsque les esprits sont en défaut ; telle est celle qui tue subitement dans les maladies chroniques, sur-tout dans ces maladies qui dissolvent entierement le sang, dans la jaunisse, par exemple, ce que j'ai vu arriver quelquefois. Telle est celle qui emporte ceux qui aiment les remedes, & qui en en prenant continuellement, s'attirent une mort qu'ils cherchent à éviter. Telle est enfin celle qui succede au marasme des vieillards ou qui tue ceux que des chagrins continuels ont abattus.

Il faut employer ici un autre traitement ; il faut remédier à la mauvaise qualité des humeurs & en rétablir la quantité ; il faut exciter les mouvemens vitaux qui languissent. La cure consiste donc à employer des fortifians, de bonnes nourritures, & à éviter soigneusement les évacuans. On prévient la maladie en usant d'alimens fort nourrissans, mais qui soient faciles à digérer, en en prenant souvent & en petite quantité.

Il est une espece d'apoplexie dans la-

quelle la foibleſſe eſt l'effet d'obſtructions du bas-ventre, leſquelles ont nui aux digeſtions & empêché la nutrition. Je l'ai vue arriver chez des femmes qui n'étoient pas encore parvenues au premier période de la vieilleſſe. Il faut ſoutenir les forces & réſoudre les obſtructions avec prudence. Les gommeux & les plantes ameres ſont pour cela d'une grande utilité.

SYDENHAM a mis avec raiſon l'affection hyſtérique au nombre des maladies qui ont l'apparence de l'apoplexie ; j'en ai ſouvent vu des exemples. Le plus ſouvent cette maladie n'eſt pas grave, pourvu que le médecin ne la faſſe pas empirer par ſa faute. On la guérit tous les jours par des frictions de tout le corps, par des épithemes aromatiques, par quelque boiſſon fortifiante & antihyſtérique ; on la prévient par les fortifians & par l'exercice ; elle eſt ſouvent occaſionnée par les paſſions de l'ame. Eſt-elle donc exempte de tout danger ? Non aſſurément, car on meurt de l'affection hyſtérique, quoiqu'en diſent ceux qui tournent cette maladie en plaiſanterie. M. de HAEN, à qui on doit tant de bonnes choſes, en rapporte un exemple bien remarquable, & j'en ai vu deux.

Une fille de qualité, belle & âgée de

vingt ans, avoit eu dans une autre ville, & quelques mois avant que d'être attaquée de cette maladie, une petite vérole très-bénigne à ce qu'on m'a dit, & dont elle s'étoit tirée avec la plus grande facilité; après quoi on la purgea plusieurs fois. Depuis ce tems-là elle avoit eu des maux hystériques, elle se plaignoit surtout depuis environ deux mois de maux de tête très fâcheux, & elle étoit triste. L'éloignement d'un médecin habile, qui avoit guéri la premiere maladie, fit qu'on confia le traitement de celle-ci à un empirique qui s'étoit fait autrefois une certaine réputation, & qui espéroit de guérir cette maladie par divers remedes évacuans & rafraîchissans; mais la tentative étoit folle & le succès en fut malheureux. Tout alloit de mal en pis, enfin la malade souffrant un mal de tête inoui, perdit subitement la parole, en montrant du doigt l'endroit de la douleur. Je ne la vis que deux heures avant sa mort, elle avoit alors le visage rouge, le pouls intermittent, irrégulier, très-petit & très-mauvais, une angoisse extrême, elle mourut subitement. Ses parens voulurent qu'on ouvrit la tête; j'en fus témoin tout seul; il ne s'y trouva pas le plus petit vice. Auroit-on trouvé dans la poitrine quelque

trace de maladie ? L'obſervation ſuivante prouve peut-être le contraire.

La même année une fille de dix-huit ans ayant eu une frayeur pendant l'écoulement de ſes regles, elles s'étoient arrêtées; elle avoit eu après cette ſuppreſſion de fréquens évanouiſſemens, auxquels un chirurgien qui demeuroit alors ici avoit tenté de remédier par divers moyens. Enfin après que la maladie ſe fut montrée ſous une infinité de formes, pendant ſix ou ſept mois, la malade tomba dans un profond aſſoupiſſement, d'où on tâcha inutilement de la tirer. Toutes les tentatives ayant été infructueuſes, les parens eurent recours à moi le troiſieme jour de l'aſſoupiſſement; je trouvai la malade dormant ſi profondément, qu'aucun bruit ni aucun genre d'irritation ne pouvoit la réveiller. Je conſeillai ce que j'ai accoutumé de conſeiller dans des cas ſemblables, ſavoir, de la laiſſer dans une parfaite tranquillité. Au bout de douze heures elle ſe réveilla bien portante, ſi ce n'eſt qu'elle étoit extrêmement foible.

En examinant tout avec attention, je trouvai qu'il n'y avoit aucun vice local & qu'il n'y avoit point de fievre; cela me détermina à conſeiller des fortifians combinés avec des antihyſtériques. Ils

réuſſirent à ſouhait, mais quelques jours après, une nouvelle frayeur jetta la malade dans des angoiſſes ſi cruelles, accompagnées d'un mal de tête inoui, de nauſées continuelles, & d'affreuſes convulſions des membres, qu'il m'eſt rarement arrivé de voir un état plus fâcheux. J'appaiſai d'abord la furie du mal au moyen d'une ſeule doſe d'opium, puis j'en vins inſenſiblement à bout par les remedes que j'ai déja dit. Mais l'abattement des forces, qui avoient été affoiblies par la longueur de la maladie & ſur-tout par les remedes, ne me laiſſoit pas beaucoup d'eſpérance de parvenir à une guériſon complette. La malade fut ſaiſie d'angoiſſe en mangeant une ſoupe, & elle mourut dans l'eſpace d'une minute.

J'engageai les parens, en leur offrant de l'argent, à permettre l'ouverture du cadavre. Je trouvai le cœur peut-être un peu plus gros, plus mol & plus pâle que le naturel; cela venoit-il des ſaignées fréquentes qu'on avoit faites? Je n'ai d'ailleurs point vu de cadavre plus exempt de toute eſpece de vice. Qui eſt-ce qui fera voir de quelle maniere cette maladie eſt devenue mortelle dans ces deux cas & dans celui que rapporte Mr. de HAEN? Eſt-elle arrivée par le défaut des eſprits

ſeulement? Mais il eſt des perſonnes qui vivent long-tems, quoiqu'étant beaucoup plus foibles que ne l'étoient nos malades quelques jours avant leur mort. La mort a-t-elle été occaſionnée par une paralyſie ou par une convulſion du cœur? Il arrive aſſurément très-ſouvent & très-facilement que tous les muſcles des femmes hyſtériques ſont convulſés; pourquoi le cœur ne le ſeroit-il pas? Je croirai donc que cela eſt ainſi, juſqu'à ce que des gens inſtruits rectifient mes idées. J'avoue que la théorie des maladies des nerfs renferme encore beaucoup d'obſcurités; cependant la clarté augmente inſenſiblement, & il y a lieu d'eſpérer que la diſſertation que mon intime ami, Mr. ZIMMERMANN, prépare pour la preſſe ſur les affections hyſtériques & hypocondriaques, diſſipera toutes ces obſcurités.

Il eſt difficile de s'imaginer combien la frayeur abat les forces des perſonnes foibles: j'en rapporterai un exemple entre pluſieurs autres. Une femme groſſe éprouvoit des hémorrhagies de matrice, que j'eus le bonheur de faire ceſſer; & comme elle devoit accoucher dans peu, il y avoit lieu d'eſpérer qu'elle guériroit ſûrement, car les forces étoient en bon état, & il y avoit déja pluſieurs jours

qu'elle n'avoit plus de pertes. Elle eſt frappée d'une grande frayeur & tombe en défaillance ; étant revenue de cet état, elle tombe dans un délire, accompagné d'une foibleſſe totale ; je rétablis un peu les forces par la nourriture & par des remedes appropriés à ſon état : le lendemain il ſurvient une nouvelle hémorrhagie, mais peu conſidérable, & telle que la malade auroit pu en ſupporter pluſieurs avant ſa frayeur, ſans s'en trouver mal : j'étois abſent, elle meurt dans l'eſpace d'une heure, & je perds en ſa perſonne une amie que je regretterai toujours. Maintenant, pourquoi la cauſe de cette mort n'auroit-elle pas été dans les nerfs ? Elle arrive à la ſuite de la ligature de la plus petite ramification nerveuſe, & lorſqu'on irrite légérement un nerf qui eſt à découvert, toute l'économie animale en eſt troublée. Mais il eſt pluſieurs maladies qui peuvent affecter les nerfs plus fortement que ne le fait un obſervateur, en faiſant uſage de la ligature ou d'une légere irritation.

Il eſt tems maintenant d'en venir à la paralyſie ; mais il ſera bon de commencer par un court examen de ce qu'on doit penſer de la fumée du tabac, qu'on recommande, à ce que j'ai vu dans un livre nouveau, comme un préſervatif contre

l'apoplexie, afin qu'on ne s'en laiſſe pas impoſer par une erreur auſſi dangereuſe.

JEAN NICOT, ambaſſadeur de France à Lisbonne, a été le premier qui, à la perſuaſion d'un Flamand qui revenoit de la Floride, a employé & recommandé l'uſage de cette fumée aux Européens l'an 1560, ſi je ne me trompe : cette fumée eſt chargée d'un ſel âcre & d'un ſoufre combiné avec une huile narcotique. Ce ſel, aidé de la chaleur, irrite les glandes ſalivaires, fait couler la ſalive & ſouleve l'eſtomac ; de-là vient le vomiſſement chez ceux qui n'ont pas l'habitude de fumer, il irrite les inteſtins, c'eſt ce qui fait que les fumeurs novices en éprouvent ſouvent une diarrhée abondante, & que les fumeurs de profeſſion ont tous les jours une ſelle, ce qu'ils regardent comme très-avantageux. Il ſe peut qu'à raiſon de ſon amertume & de ſa vertu purgative, cette fumée eſt contraire au *tænia* & aux autres vers, car on manque à cet égard d'obſervations ſûres.

Il réſulte du même principe que cette fumée a quatre inconvéniens : 1°. elle fait cracher la ſalive & donne lieu à toutes les maladies que cette évacuation produit ; car ſi on y fait attention, on verra que les fumeurs ſalivent beaucoup pen-

dant qu'ils fument & qu'ils ne crachent point pendant le reſte de la journée : cela n'eſt pas étonnant, car l'organe de la ſalivation ayant été irrité, ſa fonction ceſſe en même tems que la cauſe de l'irritation ; de-là vient ſouvent une ſéchereſſe de la bouche qui fait que l'on ſe gorge d'une trop grande quantité de boiſſon ; 2°. la fréquente irritation détruit les forces de l'eſtomac & des inteſtins, l'appétit ſe perd, les forces s'épuiſent, la nature devient pareſſeuſe & n'agit plus qu'à l'aide des ſtimulans ; 3°. les humeurs contractent de l'acrimonie ; 4°. ceux que la fumée du tabac oblige de boire en trop grande quantité, ſont expoſés par-là à une nouvelle ſource de maladies, laquelle varie ſuivant la diverſité des boiſſons, & qui eſt toujours funeſte.

Le principe narcotique de cette fumée ajoute à l'indiſpoſition de l'eſtomac, la tête ſe remplit d'humeurs, il ſurvient des maux de tête, des vertiges, des angoiſſes, la léthargie, l'apoplexie, enfin il produit tous les effets de l'opium, comme le grand BACON DE VERULAM en a déja averti, en diſant : *Le tabac dont l'uſage s'eſt accrédité dans notre ſiecle, eſt un certain genre de jusquiame, & trouble manifeſtement la tête, de la même maniere*

que le font les compoſitions où il entre de l'opium.

On voit donc combien on ſe trompe & à quel danger on s'expoſe, en uſant de cette fumée dans la vue d'éloigner l'apoplexie. J'ai vu pluſieurs exemples, outre nombre d'autres qui ſont venus à ma connoiſſance, par ouï dire ou par la lecture, de gens qui, ayant eu une attaque d'apoplexie dans le tems qu'ils fumoient, pour ſe garantir de cette maladie, ont bien fait voir par-là que ce remede a la propriété d'occaſionner l'apoplexie. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu un fumeur qui ſoit devenu vieux : DE HEYDE regrette un ſavant médecin, qu'un uſage exceſſif de la pipe a tué à la fleur de ſon âge : on comprend bien qu'un pareil abus donne lieu à toutes les maladies, que des auteurs de poids diſent avoir été occaſionnées par la fumée du tabac. De ce nombre ſont l'apoplexie, ſuivant VAN HELMONT, TULP, ſuivant les médecins de Breslau & pluſieurs autres ; l'épilepſie, ſuivant les *Ephémérides des curieux de la nature ;* des vices très-conſidérables de la poitrine, ſuivant DE HEYDE & TULP ; la jauniſſe, ſuivant PIERRE BORELLI ; des maladies du foie, qui ſont en général des maladies graves, ſuivant VAN SWIETEN ; la goutte,

suivant WERLHOFF; l'étisie, suivant vous, monsieur, & d'autres maladies suivant d'autres auteurs. Je traite encore actuellement un homme qui étoit tourmenté d'un mal de tête des plus cruels & d'une sécheresse brûlante à la bouche, après avoir trop fumé de tabac dans la vue de se guérir d'un mal de dents, mais sans succès, au lieu qu'il s'en est délivré en usant de rafraichissans, comme je le lui avois conseillé.

La fumée du tabac n'a-t-elle donc aucune utilité ? Si on en use beaucoup, elle nuit assurément à toutes sortes de personnes & dans tous les cas ; & cette assertion ne peut être réfutée par quelques exemples de personnes, chez qui la peine n'a suivi qu'à pas lents la commission de l'abus; car l'habitude fait que nous nous accoutumons aux poisons les plus dangereux, mais quoiqu'ils ne détruisent pas la machine tout d'un coup, ils ne laissent pas que de produire cet effet à la longue.

Des personnes d'une constitution lâche & phlegmatique se sont quelquefois bien trouvés de faire un usage modéré du tabac, en fumant avec des pipes longues & minces auxquelles s'attache l'huile de cette plante, qui est chargée d'un soufre narcotique, comme on l'a appris

par expérience : les bons effets que ces perſonnes en reſſentent viennent de ce que le ſel ſtimulant du tabac évacue les glandes ſalivaires & ranime le mouvement périſtaltique devenu trop lent ; c'eſt de cette maniere qu'on dit que la pipe a guéri quelques maladies, provenant d'une trop grande quantité d'humeurs. Elle a pu par l'irritation qu'elle cauſe rétablir le ton des glandes ſalivaires qui étoient fort relâchées, comme les remedes âcres remédient quelquefois au relâchement de l'eſtomac, & c'eſt ainſi qu'elle a pu faire ceſſer une ſalivation habituelle. La fumée du tabac a pu ſoulager des perſonnes ſujettes à l'aſthme pituiteux, en s'introduiſant avec l'air dans les bronches. Je lis dans ce moment qu'elle a auſſi été utile à des gens replets. Eſt-ce peut-être qu'elle a produit cet effet en leur ôtant l'appétit ? Eſt-ce en ranimant leurs fibres languiſſantes ? Suivant le témoignage de HOFFMANN, elle a quelquefois guéri promptement de violentes coliques ; eſt-ce à titre de ſoporifique ou de purgatif ? C'eſt ce que cet auteur nous a laiſſé ignorer.

Il eſt donc difficile de nier qu'un uſage prudent de cette fumée n'ait quelquefois été un remede utile. Mais l'uſage journalier eſt preſque toujours nuiſible.

Le tabac en poudre, qu'on ne ceſſe de tirer par le nez par une très-mauvaiſe habitude, ne manque pas non plus d'inconvéniens. Car il irrite les nerfs & il n'a point d'autre vertu; or je ne ſais pas quel avantage on peut attendre de l'irritation des nerfs dans un corps ſain. L'abus de cette poudre cauſe des vertiges chez les plus robuſtes. J'ai vu des perſonnes foibles en avoir non ſeulement des vertiges, mais auſſi des angoiſſes & des défaillances complettes. Il eſt une infinité de femmes fort ſenſibles qui, pour avoir tiré par le nez à jeun un ſeul grain de tabac, ont eu une violente attaque de paſſion hyſtérique. Enfin cette irritation réitérée fait non-ſeulement perdre l'odorat, mais encore elle donne lieu à un engourdiſſement général qu'on a bien de la peine à diſſiper. Eſt-ce que le tabac affoiblit la mémoire, comme on le dit communément? Les obſervations les plus nouvelles donnent lieu de le croire. On dit qu'il fait moucher. Cela eſt vrai ſans doute dans certaines circonſtances, mais d'ailleurs il le bouche. Et cet écoulement du nez n'eſt pas fort recommandable; on devroit même le mettre plutôt au rang des indiſpoſitions, puiſque les perſonnes qui ſe portent le mieux en ſont exemptes,

& que c'eſt chez les malades une incommodité dégoûtante. L'irritation que le tabac excite auroit-elle été quelquefois utile dans les maux de dents à raiſon d'une propriété oppoſée à la cauſe du mal ? Il paroît qu'on devroit dans cette maladie avoir plus de confiance à la maſtication qui procure une évacuation abondante de ſéroſité, & c'eſt ainſi que P. BORELLI guérit autrefois un homme replet, comme il le raconte lui-même.

J'ai peu d'obſervations à faire au ſujet de la paralyſie qui accompagne, ſuit ou précede ſi ſouvent l'apoplexie. L'étiologie en eſt facile. On démontre en phyſiologie, comme je l'ai déja dit, que lorſque le cerveau eſt comprimé, il en réſulte une privation de mouvement & de ſentiment dans la partie dont les nerfs viennent de l'endroit du cerveau qui eſt comprimé. La preſſion de la moëlle épiniere prive tout de même du mouvement la partie du corps qui reçoit ſes nerfs de cette moëlle.

Il eſt pareillement connu qu'il y a une ſéroſité qui croupit dans les parties comprimées ; car les arteres apportent plus de ſang que les veines n'en emportent. Donc il arrive après ou avant l'apoplexie, (car, comme je l'ai dit, la

cauſe ſubſiſte long-tems avant que la maladie ſe manifeſte), ou en même tems, que tandis que les ſens ou les muſcles du viſage ſont attaqués à raiſon de la compreſſion du cerveau, la ſéroſité qui croupit dans les ventricules du cerveau, faute de reſorption, découle à la baſe du cerveau ou ſur la moëlle épiniere, & empêche divers mouvemens ſuivant la partie qu'elle comprime.

On voit par-là ce que c'eſt qu'une paralyſie totale & en quoi conſiſte une paralyſie particuliere; pourquoi tantôt elle n'affecte que les organes des ſens, tantôt les muſcles, en les privant de leurs fonctions. Les membres en ſont attaqués toutes les fois que la moëlle épiniere eſt comprimée, & elle peut l'être par une humeur qui diſtille du cerveau, par un engorgement formé dans la moëlle même; par la fracture, par la luxation ou par quelqu'autre maladie oſſeuſe des vertebres. On m'a conſulté tout nouvellement pour une fille qui a un ulcere dans le dos, accompagné de la paralyſie des cuiſſes & des jambes, leſquelles ſont abſolument privées des mouvemens volontaires, & qui ſont quelquefois agitées par des mouvemens convulſifs. Je n'ai pas vu la malade, mais je n'ai pas craint d'affirmer com-

me une choſe certaine que l'ulcere & la paralyſie venoient d'un vice des vertebres qui comprimoit la moëlle épiniere. Si quelque cauſe donne lieu à l'irritation, ce qui peut arriver de pluſieurs manieres, il en réſulte des mouvemens convulſifs. Un autre médecin avoit conſeillé un bain de marc de raiſins; j'avertis qu'on ne pouvoit rien eſpérer que de la main d'un chirurgien.

Cette paralyſie qui eſt l'effet d'un vice de l'épine eſt une maladie fréquente : perſonne n'ignore l'obſervation de GALIEN touchant une paralyſie des doigts qui arriva pour s'être enveloppé le cou dans un drap mouillé. J'ai vu en 1750 un jeune homme de quatorze ans, couché dans un lit où il étoit tout-à-fait immobile depuis le menton en deſſous, & ne pouvant remuer que la tête, la langue & les yeux; en un mot, étoit atteint depuis deux ans d'une véritable paraplégie. Voici à ce qu'on me dit, quelle en avoit été la cauſe: il étoit occupé, ſe portant bien, à tirer du ſable d'une grotte, lorſqu'une maſſe de terre compacte lui tomba ſur le cou du haut de la grotte : il tomba ſur le champ en ſyncope & ne recouvra jamais depuis lors l'uſage de ſes membres. Le chirurgien n'avoit pourtant apperçu aucune luxation

luxation ou fracture. En 1758 un couvreur, après avoir fait une chûte qui porta principalement sur les reins, fut incontinent attaqué d'une paralysie de la vessie, des cuisses & des jambes, sans pourtant que les vertebres eussent été fracturées ou disloquées. J'ai fait plusieurs autres observations semblables qu'il seroit superflu de rapporter.

Au reste la premiere de celles qu'on vient de lire dévoile très-bien à nos yeux la théorie des maladies convulsives & paralytiques, entant qu'elle démontre invinciblement ce qu'on avance en physiologie, savoir que lorsqu'une partie du cerveau ou de la moëlle est irritée, il en résulte des convulsions, & que la paralysie a lieu, lorsque cette même partie est comprimée.

La paralysie est donc pour l'ordinaire la même maladie que l'apoplexie & demande les mêmes préservatifs & le même traitement. Il n'est aucun point dans les nerfs qui ne puisse être le siege de la cause de la paralysie des parties dont les nerfs viennent de ce point, & chaque point nerveux peut être envisagé comme étant le cerveau respectivement aux parties inférieures.

Combien n'en résulte-t-il pas de paralysies & de maladies qui se rapportent à

la paralyſie ? Combien n'y a-t-il pas de maladies qu'on traite mal, parce qu'on ne ſonge pas ſeulement que la paralyſie en eſt la cauſe ? Il eſt aiſé de comprendre ce que c'eſt que ces foibleſſes preſque paralytiques, qu'on obſerve ſouvent dans les maladies aiguës & dans les chroniques.

Le traitement eſt le même que celui dont j'ai parlé. Il faut faire enſorte de diminuer le mouvement du ſang dans les arteres, d'en procurer en même tems la réſorption & le mouvement dans les veines, & d'évacuer ainſi les humeurs nuiſibles à certaines parties dont elles ſont trop remplies. Car quelqu'un qui aura réfléchi attentivement ſur la ſtructure des vaiſſeaux, n'aura preſque aucun doute que toutes les ſtagnations n'aient leur ſiege dans le tiſſu cellulaire ou dans les veines. Car tout le ſyſtême artériel eſt un tube divergent dont le diametre va en s'élargiſſant à meſure que le tube s'allonge. Le ſyſtême veineux par-contre eſt un tube convergent dont le diametre va toujours en ſe rétréciſſant.

Le tiſſu cellulaire eſt un vaiſſeau preſque paſſif, n'ayant preſque aucune faculté qui lui ſoit propre, & dans lequel les humeurs étant dépoſées, elles y croupiroient éternellement, ſi la réſorption veineuſe ne

les en faiſoit pas ſortir, ou bien elles ramperoient inſenſiblement de côté & d'autre, ſoit par leur propre poids, ſoit par l'impulſion des parties voiſines. Le mouvement du ſang ſe fait donc facilement dans les arteres; il ſe fait difficilement dans les veines, & il eſt preſque nul dans le tiſſu cellulaire. De là vient le ſiege de la ſtagnation, de l'obſtruction & de l'inflammation dans les veines ou dans le tiſſu cellulaire, ce que l'inſpection des cadavres confirme.

Je ſais que pluſieurs auteurs parlent d'engorgemens des arteres, elles ont ſans doute leurs obſtructions; mais la théorie de concert avec les obſervations, nous apprennent que les veines s'obſtruent plus fréquemment. J'ai très-bien vu dans le cadavre d'un homme qui mourut dans l'eſpace de quatre jours d'une maladie très-aiguë, dont on me fit mal l'hiſtoire, que les veines & la tunique cellulaire de l'eſtomac étoient fort remplies de ſang, tandis que les arteres que je remplis par un moyen très-ſimple étoient preſque vuides. L'épanchement du ſang dans la membrane cellulaire faiſoit que l'eſtomac paroiſſoit comme tapiſſé de pourpre; ſur lequel on voyoit un réſeau veineux noir. Cette maladie étoit aſſurément une in-

flammation de l'eſtomac. J'ai obſervé un vice ſemblable, mais moins univerſel dans la veſſie, & on feroit tous les jours de pareilles obſervations, ſi on diſſéquoit plus ſouvent des cadavres. Enſuite de la fauſſe ſuppoſition de l'obſtruction qu'on croit avoir lieu dans les arteres, on ſe tourmente à chercher pourquoi, après la mort, la plus grande partie du ſang ſe trouve dans les veines. La queſtion eſt facile à réſoudre; c'eſt que le plus ſouvent ce ſang étoit dans les veines avant la mort.

Les anciens ſavoient bien, quoique d'après une fauſſe théorie, que le ſiege de l'inflammation eſt dans les veines. Ou bien ce que je croirois volontiers, l'obſervation ayant fait voir que le ſiege de l'inflammation étoit dans les veines, cela avoit donné lieu à la fauſſe théorie du ſang contenu dans les veines & des vents dans les arteres; théorie que GALIEN avoit déja rejettée. Pourquoi eſt-ce que les modernes ont abandonné cette vérité en mettant l'inflammation ſur le compte des arteres, tandis que vous avez fait voir, monſieur, qu'on doit la remettre ſur celui des veines?

Mais l'inflammation ne dépend pas de l'obſtruction ſeulement. Que faut-il de plus? Une plus grande activité dans la

force vitale de la partie obſtruée. Mais qu'eſt ce que la force vitale ? C'eſt ce que j'examinerai bientôt en parlant de la nature de la paralyſie.

Il y a plus d'une eſpece d'obſtruction des vaiſſeaux ſanguins ; j'ai parlé ailleurs de l'inflammation chronique ; il en eſt pluſieurs eſpeces qui ne ſont connues que des praticiens. J'ai vu un homme être attaqué au bout de deux heures d'une tympanite cauſée par une goutte rentrée : cette fâcheuſe métaſtaſe n'eſt pas rare, je l'ai obſervée pluſieurs fois ; je l'ai trouvée quelquefois de peu de conſéquence, d'autres fois dangereuſe, & je connois un bûveur chez qui elle a été très-aiguë & qu'elle a tué dans l'eſpace de trois jours. La groſſeſſe reſſemble ſouvent à une tympanite déja dès les premiers jours, elle eſt alors accompagnée de violentes douleurs & d'une angoiſſe inſupportable. J'ai vu le bas-ventre être plus gros la ſixieme ſemaine qu'il ne l'eſt ordinairement le jour de l'accouchement, & ſi tendu qu'il en réſultoit des douleurs très-aiguës que le plus léger attouchement augmentoit extrêmement, toute la peau depuis le creux de l'eſtomac juſqu'au pubis étoit abſolument noire comme le charbon.

Après avoir diminué la quantité des

humeurs, il faut aider quelquefois celles qui croupiſſent à ſe diſſiper, & à la réſolution de celles qui ſont coagulées. D'autres fois cependant on peut ſatisfaire à tout par le moyen d'une diete atténuante ſuivie de quelque ſtimulant qui agiſſe doucement : j'aime beaucoup la méthode d'ALBIUS qui guériſſoit les paralytiques, en leur preſcrivant une diete atténuante & inciſive, & de l'eau miellée pour boiſſon. Je connois une pauvre femme âgée de ſeptante ans, qui étant paralytique de la moitié du corps à la ſuite d'une apoplexie, s'eſt complettement guérie dans l'eſpace d'une année, ſans aucun autre ſecours que celui d'une diete très-atténuante que ſa ſituation lui permettoit de ſe la procurer.

Mais lorſque la diete ne ſuffit pas, il faut faire un choix prudent des remedes & ne pas oublier que l'apoplexie eſt toujours toute prête à ſe déclarer : ſi la paralyſie a été précédée d'apoplexie, il faut toujours faire attention quelle a été l'eſpece de cette apoplexie ; mais ſi l'apoplexie n'a pas eu lieu auparavant, il faut prendre garde quelle eſt l'eſpece de cette maladie qu'on a à craindre. Car cet examen ſert de bouſſole au médecin en lui indiquant d'une maniere ſûre tout ce qu'il doit faire.

Un de vos concitoyens, monsieur, âgé de cinquante-six ans, robuste, actif & qui avoit eu, il y a quelques années, de forts accès de vertiges, fut attaqué au printems de l'an 1760, d'un engourdissement & même d'une paralysie complette des trois derniers doigts de la main droite, mais le mal étant léger, il se dissipa de lui-même au bout de quelques heures. Son médecin lui prescrivit une infusion théiforme de romarin & de sauge, dont il devoit prendre deux fois par jour avec une cuillerée d'eau-de-cerises, la même attaque revint plusieurs fois pendant ce traitement, & le malade eut un nouvel accès de vertige.

Heureusement cependant que les humeurs agitées ne se jetterent pas sur le cerveau, mais sur les reins, ce qui donna lieu à une très-violente néphrétique. Ayant été appellé, je conseillai de combattre cette maladie par les plus puissans rafraîchissans, & je fus d'avis que le malade prévint les rechûtes, en évitant comme la peste tous les alimens & les remedes qui auroient quelque chose de stimulant, & qu'il se gardât bien sur-tout d'user d'herbes & d'esprits céphaliques. Il déféra à mes conseils, & depuis ce tems-là il a été absolument exempt de vertiges, de paraly-

ſie & de toute autre maladie. S'il eût fait un plus long uſage des remedes échauffans, il ſeroit mort d'apoplexie, & ſeroit couché en terre, ou bien il ſeroit paralytique, & méneroit une vie miſérable; car c'eſt une coutume pernicieuſe, & qu'on eſt en droit de blâmer, que celle de chercher à guérir toutes ſortes de paralyſies par des ſtimulans, ſans vouloir comprendre que la pléthore des vaiſſeaux eſt le plus ſouvent la cauſe qui fait obſtacle au mouvement des muſcles. Je ſais qu'à la vérité on employe très-ſouvent la ſaignée: mais bientôt après, comme ſi on ſe repentoit d'avoir bien commencé, on donne quantité de remedes dont l'effet eſt tel qu'ils détruiſent bientôt tout le bien que la ſaignée avoit fait.

Ces préliminaires poſés, j'examinerai en peu de mots trois ſecours dont on ſe ſert tous les jours trop indiſtinctement pour combattre toutes ſortes de paralyſies. Le premier qui s'offre eſt celui des eaux thermales qu'on vante ſi fort: mais elles raréfient les humeurs par leur chaleur & par leur qualité ſtimulante; elles en accélerent le mouvement, & elles donnent ainſi lieu à la fievre & à la pléthore; il eſt donc à craindre qu'elles n'attirent une attaque d'apoplexie:

tous ces effets doivent être connus de quiconque a vu un homme dans un bain d'eau thermale. J'ai vu à Balaruc en 1747 un étudiant en médecine qui voulut entrer dans le bain plutôt par plaisanterie que pour en faire l'essai : y étant resté un peu trop longtems, malgré l'avis qu'on lui avoit donné, il se plaignit en sortant de l'eau d'un violent mal de tête & de vertiges qui n'étoient pas encore entiérement dissipés le lendemain, ensorte que s'étant levé au bout de deux heures, il chanceloit tellement qu'il fut obligé de s'asseoir. Il avoit le visage rouge, les yeux pleins, le pouls siévreux & la respiration dérangée. Il est vraisemblable que s'il fût resté plus longtems dans le bain, il seroit mort d'apoplexie (*).

Moi-même m'étant arrêté un peu trop longtems dans une étuve, je suis devenu enfle par tout le corps, & j'ai eu des vertiges pendant une heure. Des observations dignes de foi font mention de

(*) Tout nouvellement, c'est-à-dire, au commencement de Juillet de 1779, une fille robuste a risqué de périr d'apoplexie pour être restée deux heures dans un bain chaud aux bains d'Aigny près de Payerne, quoique ces eaux qui ne s'échauffent que par la chaleur artificielle paroissent, n'avoir que très-peu d'activité, du moins à en juger par leur saveur & par leur odeur qui sont presque imperceptibles.

perſonnes qui ſont mortes dans le bain ou dans une étuve, peu de tems après en être ſorties ; & toutes les années pluſieurs paralytiques finiſſent leurs jours dans ces mêmes bains, deſquels ils attendoient leur guériſon : il faut donc être fort ſur ſes gardes par rapport à un pareil remede, auquel je ne prétends pourtant point ôter la réputation qu'il mérite dans pluſieurs cas ; car il y a un grand nombre de paralytiques qui ont recouvré le mouvement & la ſanté par le moyen des eaux thermales : mais le nombre de ceux qui ont rendu leur maladie plus fâcheuſe en uſant de ces eaux n'eſt pas moins grand.

Comme notre peuple ne ſe trouve pas dans le voiſinage des eaux thermales, il fait ſouvent uſage du bain de marc de raiſins, mais c'eſt ſouvent ſans beaucoup de ſuccès ; je l'ai pourtant vu réuſſir quelquefois. Un tailleur étant en chemin par la chaleur d'un jour d'été, échauffé du voyage & trempé de ſueur, avoit paſſé un ruiſſeau à pied au lieu de paſſer ſur le pont, & étoit entré dans l'eau juſqu'aux reins. La nuit, toutes les parties qui avoient été mouillées furent attaquées de douleurs très violentes, que le malade ſupporta pendant

quelques jours sans demander aucun conseil : bientôt après, il employa, par le mauvais conseil d'une bonne femme, des diaphorétiques échauffans & des fomentations spiritueuses ; les douleurs augmenterent, la fievre devint plus forte, le malade tomba en délire, l'urine se supprima. Ayant été appellé, j'appaisai la fievre, le délire & les douleurs, & je rétablis l'écoulement des urines par la saignée, par une diete rafraîchissante, par des lavemens & des fomentations émollientes : mais le malade conservoit une très-grande foiblesse aux jambes, ensorte qu'il ne pouvoit pas sortir du lit, & la vessie n'étoit pas parfaitement rétablie, car elle paroissoit se contracter avec peine. Je conseillai de faire des frictions avec un vin aromatique, & l'usage abondant d'une décoction des cinq racines apéritives avec du sirop d'althéa.

Ayant été redemandé quelques semaines après, j'appris qu'on avoit mis de côté tous les secours que j'avois prescrits, & qu'on s'étoit entiérement reposé du soin de la guérison sur la nature, qu'on accabloit par un mauvais régime. Il y avoit une vraie paralysie des cuisses & des jambes. Les circonstances du malade & son naturel m'obligerent à re-

noncer aux remedes internes & à un long traitement: la saison étoit favorable pour faire un bain de marc de raisins; je voulus essayer l'effet qu'il pourroit produire dans une maladie dont la cause paroissoit être autour des parties extérieures. On fit entrer le malade jusqu'au nombril dans le marc. Les quatre premiers bains lui donnerent de la fievre & ne le soulagerent point. La fievre survint également après le cinquieme, mais elle fut suivie d'une sueur très-copieuse qui guérit entiérement le malade. L'efficacité de ce remede vient de je ne sais quelle vapeur très pénétrante produite par la fermentation qui frappe l'odorat, & qui irrite doucement les vaisseaux.

Les bouillons de viperes ont été longtems regardés dans toute l'Europe comme un secret, par le moyen duquel on espéroit de venir à bout des paralysies les plus désespérées; dans certains pays, il est plusieurs médecins & d'autres personnes qui leur attribuent encore à présent cette propriété. La source de cette erreur est le même faux principe que j'ai déja réfuté, savoir, que les remedes qui accélerent le mouvement des humeurs sont ceux qui dissipent la paralysie, & assurément, d'après ce point de

vue, ces bouillons mériteroient les éloges qu'on leur donne. Voici quelles ſont leurs vertus : ils accélerent la circulation, ils allument ſouvent la fievre, ils pouſſent les humeurs à la tête, ils raréfient le ſang, ils produiſent l'alcaleſcence dans le corps & une chaleur incommode ; ils augmentent tellement la diſpoſition à la colere, que j'ai vu des hommes qui faiſoient uſage de ces bouillons, avoir continuellement de la colere, de la fievre, & une plénitude de tête.

Ils encourent entiérement le blâme que j'ai donné aux bouillons d'écreviſſes : en un mot, leur propriété eſt telle qu'ils produiroient, à coup ſûr & inévitablement, l'apoplexie chez une perſonne bien portante qui en feroit un long uſage. Que ceux qui vantent ces bouillons, voient à préſent à quel titre ils pourroient les mettre au rang des anti-apoplectiques ? Ils ne peuvent être utiles que lorſque la maladie vient d'un manque de bonnes humeurs, & lorſque le ſang eſt glaireux, appauvri & aceſcent. J'en ai vu, en pareil cas, de très bons effets. J'aſſure cependant en bonne foi que la médecine ne ſeroit pas moins riche, quand même on proſcriroit pour toujours l'uſage des viperes : nous pouvons faire tout le bien

qu'on peut en attendre par le moyen de plusieurs autres remedes, & j'ai trouvé que lorsqu'il est besoin d'employer des remedes résolutifs ou des stimulans, les plantes analogues au cresson, les sucs des plantes férulacées, les tisanes des bois, comme on les appelle, ou celles des cinq racines apéritives, peuvent tenir lieu de tout.

Il est un autre remede qu'on vante extrêmement depuis dix-sept ans contre la paralysie; je veux parler de l'électricité. Quelques savans ont soupçonné presque en même tems & sans s'être communiqué leurs idées, qu'elle pourroit avoir son utilité dans la paralysie, & ils l'ont démontré par des expériences: on doit cette découverte à MM. CRUGER, KRATZENSTEIN, KLEIN, & à M. JALLABERT qui a été mon maître en physique expérimentale, & pour qui j'aurai toujours de la vénération. Mr. F. DE SAUVAGES, de qui j'ai aussi été le disciple, ne tarda pas à fournir son contingent dans cette matiere. Bientôt cette belle invention fut connue chez toutes les nations, & trouva des partisans par-tout; & depuis l'an 1747 jusqu'à l'an 1756, on travailla dans toute l'Europe à guérir les paralytiques par le moyen de l'électricité; on en essaya l'ef-

ficacité dans presque toutes les villes, mais avec des succès bien différens.

Le défaut de conformité des observations ne nous laisse qu'un seul moyen de juger des effets de l'électricité dans la paralysie ; savoir, de déduire les effets généraux de l'électricité d'après les observateurs, & de comparer ces effets avec les indications qui se présentent dans la paralysie. J'en parlerai en peu de mots.

1°. L'électricité rend le pouls plus fréquent, & le résultat de plusieurs observations comparées ensemble, a donné cette regle ; c'est que si avant que d'électriser une personne, son pouls bat cinq fois dans un tems donné, vous trouverez qu'il battra six fois dans le même tems après qu'elle aura été électrisée. 2°. Elle augmente pareillement la chaleur & la pléthore. 3°. Elle excite constamment la transpiration, & souvent d'autres évacuations, telles que celle des selles, des urines, &c. 4°. Elle excite diverses hémorrhagies, & sur-tout le saignement de nez, comme celui que Mr. WINKLER a éprouvé lui-même ; j'en ai aussi vu un assez grave. 5°. Il survient de la douleur dans la partie qu'on électrise, la peau en souffre, les muscles se meuvent malgré la volonté ; l'électricité rétablit l'irrita-

bilité du cœur qu'on a ſorti du corps, plus puiſſamment que ne le fait l'eſprit même de vitriol. 6°. Elle frappe d'une ſecouſſe convulſive très-violente, qui eſt ſuivie de foibleſſe de la tête, de vertiges, d'un ſommeil accompagné d'angoiſſe, de trouble & de mouvemens convulſifs, tel que je l'ai ſouvent éprouvé moi-même, & que la plupart des autres perſonnes l'ont éprouvé, à ce que j'ai ſu.

7°. Ces ſpaſmes & cette fievre ſont immanquablement ſuivis de laſſitude & de foibleſſe. 8°. La reſpiration reſte ſouvent gênée. 9°. On a obſervé qu'elle avoit occaſionné une paralyſie des extrêmités, & une paralyſie univerſelle qui a été funeſte à DOPPELMAYER, & qu'elle a tué par la paralyſie. 10°. Elle tue à la maniere de la foudre. 11°. L'ouverture des cadavres de ceux qu'on avoit électriſés pendant long-tems, a fait voir les vaiſſeaux du cerveau dilatés & fort pleins de ſang. 12°. L'électricité a excité chez les animaux des convulſions violentes, une roideur convulſive, des évacuations involontaires, des paralyſies, de l'angoiſſe; la bouche eſt devenue écumante, le mouvement du cœur a ceſſé, enfin elle a cauſé promptement la mort, avec un épanchement de ſang dans la poitrine & dans le cerveau.

Suivant cela, il eſt clair que les principales propriétés de l'électricité ſont d'exciter la fievre, des convulſions, & de produire la pléthore : elle force le ſang à ſe porter à la tête, & ſelon les circonſtances, elle occaſionne la paralyſie ou elle l'augmente.

De quelle utilité peut-elle donc être dans la paralyſie ? Ce que nous avons dit précédemment le fait voir. La fievre & la pléthore ſont ſouvent nuiſibles, parce qu'elles peuvent rappeller la maladie. Les ſpaſmes ne ſont preſque jamais exempts de danger, car ils troublent la circulation, dont l'uniformité eſt la ſource de la ſanté, & ils ſont ſouvent ſuivis de la paralyſie. Il ne faut donc pas employer l'électricité indiſtinctement dans toute ſorte de paralyſie, mais ſeulement lorſqu'on n'a aucuns mauvais effets à craindre de la fievre, de la pléthore, ni des ſpaſmes.

On voit déja pourquoi ce remede varie ſi fort dans ſes effets, pourquoi on le vante ici, tandis qu'on le blâme ailleurs? C'eſt ſans doute parce qu'il a été utile aux uns & nuiſible à d'autres qui ſe ſont trouvés dans des circonſtances différentes. C'eſt un remede qui, dirigé par un habile médecin, poſſede des ver-

tus qui lui ſont propres, c'eſt un remede héroïque, & dont on dit conſerver l'uſage en médecine, parce qu'alors on ne l'applique qu'à propos; on en a vu de grands effets dans l'hôpital Théréſien: mais on fait très-mal de le donner pour un ſpécifique contre la paralyſie, & ce n'étoit pas à tort, mais avec ſagacité, que Mr. CAMPER écrivoit déja en 1746, *il eſt probable que les effets de l'électricité ſont ennemis des nerfs.* Il ajoutoit qu'elle avoit la propriété d'exciter la fievre.

On lit qu'elle a été utile dans la paralyſie des doreurs: je n'en ſuis pas ſurpris, car cette maladie vient d'un engourdiſſement produit par un poiſon ſtupéfiant: or les ſpaſmes paroiſſent propres à diſſiper cette indiſpoſition. Elle ſera vraiſemblablement utile dans la paralyſie qui eſt une ſuite de la colique de plomb; dans l'un & l'autre de ces cas, il n'y a ni pléthore, ni fievre, ni vices dans le cerveau; elle nuira dans pluſieurs autres paralyſies; elle ſoutiendra ſa réputation dans ces tempéramens qui ſont en même tems lâches & dépourvus d'irritabilité. J'ai ſouvent obſervé un pareil tempérament chez ces malheureux enfans, qui privés de l'ouïe & ayant l'eſprit tardif, ſont dans un état de ſtupidité. La plupart des

efforts de l'art ont été jusqu'ici infructueux ; les commotions électriques pourroient-elles faire quelque effet ? On n'aura pas à se repentir d'en faire l'essai.

Je n'ajouterai qu'une seule observation. Un de mes amis, architecte habile & ingénieux, avoit depuis plusieurs années une petite tumeur derriere le cou que la chaleur du lit rendoit fort douloureuse. Etant à Paris avec le célebre BLONDEL, il y reçut la commotion électrique. Au bout de deux heures, il commença à s'écouler par les narines une humeur qui continua d'en sortir sans cesser & presque à fil pendant vingt-quatre heures ; cet écoulement fut un peu moins abondant les jours suivans. Il est presque incroyable combien d'humeurs il s'en écoula. La tumeur se dissipa, & ne revint plus depuis ce tems-là.

Les effets de l'électricité & ceux de la colere, dans la paralysie, ne sont peut-être pas fort différens ; l'électricité a assurément rétabli les forces de plusieurs paralytiques, tandis qu'elle les a ôtées à d'autres ; les effets de la colere sont les mêmes. GABRIEL, fils de BACHTISHUA, avoit déja guéri une paralytique en irritant sa pudeur : des observations dignes de foi faites depuis lors

rendent compte d'événemens ſen blables, mais il en eſt d'autres qui offrent des exemples de paralyſie occaſionnée par la colere Je connois une belle femme qui étant à l'age de ſix ans, & ſe diſputant avec une de ſes amies ſur la couleur d'un ruban qui devoit ſervir à attacher la chemiſe d'une poupée, fut ſubitement attaquée d'une paralyſie de la langue & du bras gauche. La langue ſe rétablit aſſez bien au bout de pluſieurs années, mais le bras reſtera paralytique pour toujours. Pourroit-on avec ſûreté eſſayer de le guérir par le moyen de l'électricité ? J'ai peine à le croire ; car je crains qu'elle ne ſoit nuiſible aux tempéramens pléthoriques, acrimonieux, mobiles, irritables ; & quelques exceptions ne doivent pas faire enfreindre la regle générale.

J'ai vu tout nouvellement à la campagne un jeune laboureur, vigoureux & très-bien portant, qui s'étant mis en colere en buvant, a été ſur le champ attaqué de paralyſie à la langue, au bras, à la cuiſſe & à la jambe. Peu de jours après, ſon frere en ſongeant qu'un ſerpent rampoit le long de ſon bras, le ſecoua fortement pour ſe débarraſſer de cet animal ; depuis lors il éprouve pluſieurs fois par jour, dans le même bras

& souvent pendant une demi-heure, un mouvement convulsif si violent que rien ne peut l'arrêter. Il prend seulement des précautions pour que sa main ne lui blesse pas le visage, ou qu'elle ne se meurtrisse pas en se heurtant contre des corps durs.

Mais tandis qu'il s'agit de l'électricité, permettez, monsieur, que je vous fasse ici une question à ce sujet : de quelle maniere est-ce que les partisans de l'hypothese qui attribuent tous les mouvemens à l'ame, s'y prendront pour faire voir que l'accélération que l'électricité produit dans la circulation vient de l'ame ?

Après avoir parlé de la paralysie dans laquelle il y a une lésion des mouvemens volontaires, je dirai quelque chose de l'hydropisie qui vient le plus souvent de la langueur des mouvemens vitaux.

Le tissu cellulaire que vous avez décrit, monsieur, avec une si grande exactitude qu'il semble que ce soit une partie nouvellement découverte dans le corps humain ; ce tissu, dis-je, & les cavités du corps sont tout autant de sieges de différentes especes d'hydropisie. L'hydropisie ascite, celle de la poitrine, une espece d'hydropisie de la tête & d'hydropisie de la matrice, sont des especes d'hydropisies qui ont leurs sieges dans des ca-

vités ; toutes les autres ſont des maladies du tiſſu cellulaire. Je voudrois pouvoir étaler aux yeux de tout le monde le beau ſpectacle que donna au mois d'Octobre de 1757, le cadavre d'un enfant trouvé, dont le magiſtrat permit qu'on fit la diſſection. Le tiſſu cellulaire ſitué entre les intégumens & le péricrâne étoit diſtendu uniformément & de l'épaiſſeur de trois lignes, par une eau d'un rouge clair, & faiſoit voir diſtinctement la premiere eſpece de l'hydrocéphale, & l'eſpece d'hydropiſie qui eſt la plus fréquente; on y découvroit en même tems la véritable ſtructure du tiſſu cellulaire; l'œil en diſtinguant très-bien les cellules d'où on pouvoit faire ſortir l'humeur de côté & d'autre par une légere preſſion avec un linge ſouple, enſorte que je pouvois à mon gré faire évacuer une partie & remplir l'autre : mais enfin ayant employé une compreſſion trop forte, la membrane trop diſtendue ſe creva vers la partie moyenne inférieure de l'os temporal gauche, & toute l'eau s'étant répandue, cette membrane demeura flaſque. Mais en ſoufflant de l'air par l'ouverture par laquelle l'eau s'étoit écoulée, je vis ſe former une bouffiſſure emphyſématique plus conſidérable que

ne l'étoit l'enflure œdémateuſe ; bientôt après, les cellules ſe rompant de toutes parts & laiſſant échapper l'air, la tumeur s'affaiſſoit. Il auroit été facile à un peintre de copier d'après ce cadavre les vaiſſeaux externes de la tête.

On peut donc ſe faire aiſément une idée de la formation des hydropiſies, ſur-tout, monſieur, à la faveur du jour que répandent ſur cette matiere vos élémens de phyſiologie, dont la lecture augmente toujours plus mes connoiſſances dans la pratique, & me confirme par-là toujours mieux dans l'idée où je ſuis, que le médecin le plus habile eſt celui qui eſt le plus complettement inſtruit de tout ce que la théorie enſeigne ; & ce qui ajoute à ma confiance, ce ſont les entretiens tout-à-fait inſtructifs que j'ai eus avec vous, monſieur, vos lettres & les grands avantages que j'ai trouvé à conſulter avec vous, ſi ſeulement ces conſultations avoient pu être plus fréquentes? J'y ai eu occaſion d'admirer avec quelle facilité vous découvriez auſſitôt une maladie interne à la vue d'un ſymptôme, & comme les connoiſſances étendues que vous avez dans la matiere médicale vous ſervoient à faire choix du remede le plus efficace.

Mais il faut auſſi convenir des avan-

tages de la pratique : ſi la théorie lui prête des ſecours, celle-ci en tire parti à ſon tour, & vous êtes une preuve, monſieur, de l'heureuſe combinaiſon qui en réſulte chez quelqu'un qui cultive l'une & l'autre. Il eſt difficile que quelqu'un devienne phyſiologiſte s'il n'a pas exercé la pratique, & s'il n'a pas lu les ouvrages des praticiens, dont je vois avec plaiſir que vous avez mis un ſi grand nombre à contribution dans votre phyſiologie ; car rien ne répand plus de jour ſur le méchaniſme des fonctions, qu'un examen exact des cauſes qui leur nuiſent, & des ſymptômes qui ſont la ſuite de ces léſions ; il ſuffira que j'en cite un ſeul exemple. Qui eſt-ce qui comprendra la phyſiologie du foie ou de la bile, ſans avoir obſervé que l'inflammation de ce viſcere donne lieu à des ſquirrhes, à la jauniſſe, aux calculs biliaires, & que l'engorgement de ceux-ci cauſe des coliques ? Chacun peut diſſiper ſes doutes, s'il en reſte, en conſultant les phyſiologies de GALIEN, de BOERHAAVE & ſurtout la vôtre, monſieur, qui eſt d'un grand ſecours à un praticien dans les cas les plus graves, tandis que ſur la lecture de tant d'autres livres de phyſiologie, on peut à peine ſoupçonner qu'il y ait de la liaiſon

liaiſon entre la théorie & la pratique : c'eſt par cette raiſon que GALIEN avoit déja donné ce bon avis aux phyſiologiſtes : *apprenez cette ſcience des médecins, à moins que vous ne pratiquiez vous-mêmes la médecine*. Mais je reviens à mon ſujet.

Comme les arteres ſont poreuſes dans tout leur trajet, elles laiſſent ſuinter dans l'état de ſanté au travers de leurs membranes quelques parties aqueuſes & graſſes ; écoulement que les injections rendent ſenſible à la vue par cette voie.

Entre les iſſues multipliées du ſyſtême artériel, il en eſt une qui aboutit dans les cellules du tiſſu cellulaire & une autre qui communique avec les grandes cavités : l'humeur que l'une & l'autre dépoſe eſt repompée de ces receptacles par la vertu reſorbante des petites veines, enſuite de cette propriété qu'ont chez les animaux les vaiſſeaux capillaires par laquelle les vaiſſeaux lactées ſucent le chyle des inteſtins, comme Nicolas AGGIUNTI, ce célebre diſciple de GALILÉE, l'a fait voir le premier.

Toutes les fois donc qu'il découle des arteres dans les cavités ou dans le tiſſu cellulaire plus d'humeur aqueuſe que les veines n'en repompent, il en réſulte tout

autant de fois cet amas d'eau qu'on appelle l'*hydropiſie*.

Les cauſes générales qui peuvent empêcher ce retour de la ſéroſité dans les veines ſont ; 1°. un obſtacle qui ne comprime que les troncs veineux ſeulement : c'eſt ainſi que dans l'expérience très-connue de LOWER, la ligature d'une veine produit l'hydropiſie des parties d'où cette veine rapporte le ſang, car tandis que le tronc ne ſe déſemplit pas, la ſuccion ceſſe dans les branches.

2°. Un obſtacle qui comprime avec une égale force l'artere & la veine, car l'artere étant plus robuſte n'eſt pas autant gênée & continue à donner cours au ſang que la veine ne ramene pas en pareille quantité. Si on ſerre l'artere & la veine avec la même ligature, il en réſulte une hydropiſie particuliere comme dans la premiere expérience, mais un peu plus tard.

3°. La diminution des forces qui font mouvoir le ſang : car les arteres recevant d'abord leur mouvement du cœur & étant naturellement plus fortes que les veines, elles leur tranſmettent le ſang auſſi long-tems qu'il leur reſte de la force ; mais lorſque les autres ſecours de la circulation manquent, le mouvement ſe rallentit d'autant plus dans les veines, &

la liqueur que les arteres avoient apportée ne peut pas être ramenée dans un tems égal par les veines : il en réſulte l'hydropiſie, telle par exemple que celle qui eſt une ſuite de la vie ſédentaire.

4°. Afin que la ſuccion des vaiſſeaux capillaires réuſſiſſe, il faut qu'il y ait une certaine proportion entre les vaiſſeaux qui ſucent & la liqueur qui doit être ſucée; mais lorſque cette proportion manque, la ſuccion ceſſe : or les veines ſont ſujettes à pluſieurs défauts qui peuvent empêcher cette fonction ; *a*) à un affaiſſement qui vient de ce qu'elles ſont trop relâchées ; *b*) à une diminution du mouvement vital ; car tout comme il arrive dans un arbre, que ſi cette faculté eſt en défaut dans une branche, le mouvement du ſuc nourricier ceſſe, il arrive de même dans les veines, que lorſque le mouvement vital ſe rallentit, la circulation ſe rallentit auſſi.

Or, qu'eſt-ce que le mouvement vital des veines ? Eſt-ce ici le cas de recourir à l'irritabilité ? Vos expériences, monſieur, font penſer qu'il en eſt autrement ; mais le corps humain ne préſente-t-il pas pluſieurs phénomenes qui ſortent des bornes auxquelles l'expérience peut atteindre & qu'on pourroit cependant dé-

montrer par les loix d'une saine analogie? ou bien faudra-t-il avoir recours au mouvement des fibrilles imaginé par Mr. ROGER, qu'une mort prématurée nous fait regretter ; mouvement qu'il avoit cherché à établir d'une maniere ingénieuse & propre à donner une idée avantageuse de ses connoissances. Mais il est plusieurs choses & des choses d'importance, qui ne me permettent pas d'être de son avis : cependant je ne m'arrêterai point à les examiner en détail, & je dirai avec CICERON, *je pense qu'il convient mieux de diriger nos recherches sur les événemens des choses que sur leurs causes ; il me suffit pour être content d'être instruit des faits, quoique j'ignore comment ils arrivent.*

Je ne parle pas des autres défauts des veines, tels que les callosités, les spasmes, l'inflammation, &c. Le fluide qu'elles charient a aussi ses défauts : son mouvement ne cesse point aussi long-tems qu'il céde à la force qui le pousse, à moins que le vice auquel il est sujet ne soit considérable ; mais la résorption du sang se dérange plus facilement, car elle n'admet pas ce qui est trop épais, & elle exclut les matieres âcres, qui en irritant les orifices des veines font qu'ils se resserrent : car, comme vous l'enseigniez, monsieur, il y

a vingt ans, *l'Artiſte ſouverainement ſage a conſtruit le corps humain de maniere que les très-petits ſphincters des veines reſorbantes ſe contractent à l'attouchement de quelque particule âcre, & qu'ils n'admettent rien d'une liqueur qui pourroit être nuiſible.* C'eſt ainſi que les vaiſſeaux lactées ne ſucent rien des âcretés dépoſées ſur les inteſtins, & c'eſt-là ſouvent la cauſe des flux de ventre les plus opiniâtres : doit-on expliquer ainſi la cauſe de ces hydropiſies qui arrivent à la ſuite des violentes douleurs du bas-ventre ? Aſſurément ce mécaniſme fournit-il une réponſe à la queſtion, comment il eſt arrivé que la ſaignée & l'opium ont été tantôt utiles & tantôt nuiſibles dans cette eſpece d'hydropiſie aſcite, dont Mr. PORTE rend compte dans le journal de médecine ? L'hiſtoire même qu'il en fait nous laiſſe dans le doute à cet égard, car les ſymptômes ayant été les mêmes à ce qu'il paroît, ces remedes ont été auſſi nuiſibles au commencement de la maladie qu'ils ont été utiles ſur la fin. Eſt-ce peut-être qu'une cauſe inconnue a opéré la guériſon malgré les remedes ?

Une âcreté qui irrite les orifices des veines en s'y appliquant les ferme, & en irritant les extrêmités des petites arteres,

elle les oblige à s'évacuer plus vite & plus abondamment : il y a donc une double cauſe qui fait que l'humeur aqueuſe s'amaſſe, ſavoir l'affluence qui en eſt plus abondante & le retour qui l'eſt moins. Eſt-ce ainſi qu'on peut expliquer l'action des véſicatoires de laquelle on a parlé juſqu'ici d'une maniere peu intelligible ? Lorſqu'on les applique aux membres, ils y occaſionnent ſouvent de l'enflure ; eſt-ce parce que les veines de la peau ſont gênées par l'inflammation comme par une ligature ? En conſidérant toutes les cauſes, même les cauſes poſſibles de l'hydropiſie, on n'en trouve aucune qui ne prenne ſa ſource dans l'une des cauſes que j'ai indiquées, & cela ſert à comprendre à quelle de chacune de ces cauſes on peut remédier, quand & comment cette guériſon eſt poſſible. La premiere & la ſeconde cauſe demandent l'éloignement de l'obſtacle. La troiſieme veut qu'on emploie les fortifians : la quatrieme exige *a*) les mêmes ſecours, *b*) elle demanderoit un ſpécifique qui ſeroit d'une plus grande importance en médecine que la plupart des remedes qu'on a découverts juſqu'ici ; mais en l'attendant, nous oppoſons à cette maladie les fortifians & ſur-tout cette divine écorce dont l'analogie a fait découvrir

l'utilité dans la mortification gangreneuſe & dans d'autres vices du mouvement vital ; utilité que l'expérience a confirmée.

On guérit quelquefois les eſpeces d'hydropiſie qui dépendent de la cinquieme cauſe & qui cédent difficilement, en employant des ſpécifiques, des délayans, des adouciſſans, combinés le plus ſouvent avec des fortifians. Mais je ne veux pas entrer dans le détail ſur cette matiere. Mr. DONALD MONRO qui a été autrefois votre diſciple, monſieur, ayant écrit ſur cette maladie un traité fort utile dans lequel il donne d'une maniere ſavante & claire, des préceptes & des exemples, par leſquels il enſeigne à connoître & à guérir la plupart des hydropiſies. Cependant il ſera bon que j'ajoute après ces préliminaires généraux quelques avis que d'autres auteurs ont omis, ou dont ils n'ont parlé qu'en paſſant, ſur des moyens de guériſon qu'il convient plutôt d'éviter que de pratiquer.

1°. Le fondement du traitement conſiſte à faire que les veines repompent autant de ſéroſité que les arteres en diſtillent ; on fait donc mal d'accélérer le mouvement des arteres auſſi long-tems que la réſorption veineuſe continue à être empêchée.

2°. J'ai vu que, lorſque la maladie vient ſeulement du relâchement d'une partie externe, on la guérit plus promptement & plus ſûrement, en appliquant à cette partie des fortifians externes, qu'en employant des remedes internes. Car le ſiege de cette maladie eſt principalement dans le tiſſu cellulaire & dans les veines, parties ſur leſquelles les remedes externes agiſſent, tandis que les remedes internes agiſſent principalement ſur les arteres. C'eſt ainſi que j'ai ſi ſouvent diſſipé, par des bandes humectées avec des liqueurs ſpiritueuſes, ces tumeurs de jambes qu'éprouvent ſi ſouvent, ſur-tout en été, les femmes d'une conſtitution lâche & qui menent une vie ſédentaire, quoique d'ailleurs elles ſoient très-bien portantes.

3°. Ce n'eſt que par le moyen des fortifians qu'on peut venir à bout de l'hydropiſie qui vient de l'inanition des vaiſſeaux, après une longue maladie ou après des évacuations abondantes : il faut même les employer, avant que la maladie ſe ſoit accrue au point de donner lieu à de nouvelles cauſes morbifiques, leſquelles il faudroit combattre par d'autres ſecours. Car là où les humeurs ſont en ſtagnation, il en réſulte l'acrimo-

nie, la douleur, la fievre, la putridité, la gangrene, tous symptômes auxquels il faut faire attention, sans quoi le traitement devient inutile; car ils augmentent par l'usage des remedes échauffans, stimulans & fortifians: cela se voit par nombre de cas auxquels a donné lieu cette méthode curative, qui ne supposant point d'autres causes que le relâchement des fibres, a si souvent fait empirer l'hydropisie, & d'autres maladies qu'il auroit fallu traiter par d'autres remedes.

4°. Il y a plus; en faisant choix des remedes qui évacuent les eaux qui croupissent; il faut se garder de ceux qui augmentent la putridité ou qui excitent la fievre; car elle est nuisible, malgré ce que quelques auteurs ont débité pour prouver le contraire, & l'hydropisie est presque désespérée, lorsqu'elle est accompagnée de fievre; aussi long-tems qu'elle en est exempte, elle n'est pas encore sans espérance. Je sais combien des auteurs très-respectables ont fait cas de la fievre dans les maladies chroniques; elle a plus d'une fois dégagé la circulation des embaras qui lui faisoient obstacle, lorsqu'ils étoient légers & qu'ils ne faisoient que de commencer, elle a donc mérité quelquefois des éloges; mais le plus souvent

on a eu lieu de s'en plaindre : car elle rend plus fortes les obſtructions conſidérables, elle entretient la putridité, elle abat entierement les forces, & lorſqu'elle dure long-tems, elle jette dans l'hydropiſie les gens les plus robuſtes.

5°. La reſorption ſe fait parfaitement bien, ſi les vaiſſeaux ſe vuident completement, & que les fluides qui doivent être repompés ne ſoient point corrompus par quelque acrimonie. Il faut donc faire enſorte que les ſecrétions ſe faſſent avec ſuccès par leurs couloirs, que les vaiſſeaux ſe fortifient, & prévenir la dégénération des fluides. C'eſt par cette raiſon qu'il importe ſi fort dans cette maladie d'uſer d'une diete légere, & ſur-tout de ſouper très-peu. Il faut choiſir des alimens qui ne ſoient ni relâchans ni de nature à favoriſer la putridité : il faut y joindre l'uſage des acides ; pluſieurs ſe ſont bien trouvés d'uſer *d'oxy-ſaccharum* (*), qui ſert à aſſaiſonner les alimens, ſur-tout ceux qui ſont tirés du regne animal ; c'eſt un remede facile à ſe procurer, mais qui n'eſt point à mépriſer. J'ai vu des hydropiſies commençantes ſe guérir, tandis que les malades

(*) C'eſt un mêlange de ſucre avec du vinaigre ou du jus de citron, &c.

faiſoient un uſage abondant de ce remede joint à une diete légere & à un exercice convenable : il eſt encore utile toutes les fois que la maladie eſt invétérée, car il réſiſte à la fievre & à la putridité, & il facilite les ſecrétions.

Dans les cas les plus graves, j'ai recours aux acides minéraux ſans être retenu en cela par le blâme que jettent ſur eux des médecins d'ailleurs habiles qui veulent proſcrire l'uſage de tous les acides dans les maladies chroniques ; car la raiſon & l'expérience condamnent cette maniere de penſer. Et l'obſervation démontre que l'uſage de ces acides remédie à la foibleſſe, entant qu'ils s'oppoſent à ſes cauſes bien loin de l'occaſionner, comme ces médecins le craignent : outre cela on les marie très-bien avec les fortifians, & le mêlange de l'eſprit de ſoufre avec le quinquina m'a ſouvent réuſſi à ſouhait. Un homme reſpectable m'écrivit, il y a quelques années, que du lait caillé donné pour toute nourriture avoit eu de grands ſuccès dans le traitement de l'hydropiſie (à *Saint Germain en Laye*). S'il a réuſſi, ç'a été en qualité d'acide.

On conçoit déja l'utilité de la crême de tartre que Mr. MENGHINI a ſi fort recommandée & qu'il y a déja pluſieurs

années que j'ai employée avec succès, de même que celui du nitre qui plait si fort à Mr. BROOKE ; & celui du sel des eaux thermales de Lucques dont Mr. BENVENUTI fait cas ; mais ces sels peuvent-ils tenir lieu de tout ? Non assurément. J'ai vu de très-bons effets de la crême de tartre, *a*) toutes les fois qu'il s'agissoit d'une hydropisie naissante, pourvu qu'elle ne fût pas l'effet d'une constitution trop lâche ou sujette aux acides : c'est ainsi que ce remede détruit les causes de maladie chez les femmes qui approchant de l'âge de cinquante ans, deviennent hydropiques par un effet du dérangement de leurs regles, & je suis venu plusieurs fois à bout d'arrêter les progrès de cette maladie difficile & de la dompter par le moyen de la crême de tartre & d'une abstinence rigoureuse : cela n'est pas étonnant, car cette espece d'hydropisie est un effet de la pléthore à laquelle la diete & les acides remédient à merveille.

b) La crême de tartre réussit, lorsque l'hydropisie vient de ce vice que les anciens appelloient l'intempérie chaude du foie. J'ai guéri un homme atrabilaire (qu'on me passe ce terme impropre) qui étoit fort tourmenté d'une cruelle angoisse, d'un dégoût complet, d'insom-

nies très-incommodes & d'une enflure qui lui défiguroit les cuisses & les jambes; en lui prescrivant de prendre trois fois par jour une dragme de crême de tartre enveloppée dans du rob de sureau & cinq onces de petit-lait bien clair mêlées avec une once de miel très-pur. Sa boisson ordinaire consistoit en une décoction de racine de chien-dent. L'angoisse & le dégoût se dissiperent insensiblement, l'enflure s'affaissa, le sommeil revint & le malade recouvra une santé parfaite dont il jouit encore à présent.

c) Lorsque la secrétion de l'urine se fait avec lenteur & qu'elle devient d'une couleur foncée, le malade éprouve bientôt une sensation de lassitude & de plénitude, son sommeil est inquiet, il est pesant après le repas, il est dans un état d'indolence, il a de l'angoisse & du dégoût: on dissipe fort bien tous ces symptômes, en usant de bonne heure de la crême de tartre qui procure un écoulement abondant d'urine, ce qui allege beaucoup tous les symptômes.

d) La crême de tartre a même procuré du soulagement, mais pour un tems seulement, dans une hydropisie très-invétérée. Mais la plupart du tems, elle est inutile en pareil cas, parce que

les fibres ayant à la longue perdu tout-à-fait leur reſſort, il n'y a que les ſtimulans les plus forts qui puiſſent leur redonner du jeu ; mais même alors il eſt utile de leur aſſocier de la crême de tartre.

6°. Les eſprits de nitre ou de ſoufre appaiſent la ſoif & la chaleur ; ils remédient auſſi à la toux qui tourmente ſouvent les hydropiques & leur fait beaucoup de mal, ſur-tout le ſoir. Enfin on comprendra que les acides ſont néceſſaires, lorſqu'on aura obſervé des hydropiques, & lorſqu'on aura vu par les diſſections de leurs cadavres que ce ſont preſque toujours la fievre, la ſoif, l'inflammation, la purulence, l'alcaleſcence, des humeurs corrompues & la gangrene qui ſont la cauſe de leur mort. On verra en même tems quel cas on doit faire de cette méthode dont j'ai déja parlé, laquelle n'ayant en vue que le relâchement des fibres, recommande de ſe nourrir de viandes rôties & d'œufs, & de boire des vins généreux.

Cette méthode convient à la vérité dans une hydropiſie naiſſante, qui, comme je l'ai dit plus haut, vient du relâchement des fibres & de l'acidité des fluides ; ou bien chez certains ſujets, après qu'on a évacué entiérement l'hu-

meur de la maladie; mais elle eſt très-mauvaiſe dans la plupart des autres eſpeces, & elle eſt oppoſée aux deux principales indications, à l'inanition des vaiſſeaux & à l'amendement de la putridité, & cette derniere indication eſt de la plus grande importance, car les hydropiques ne meurent guere ſans putridité, & j'ai preſque toujours pu, auſſi long-tems qu'elle n'a pas eu lieu, renvoyer la maladie du moins pour un tems; mais quand la putridité eſt formée, elle abat tellement les forces que les plus excellens remedes ont peu de ſuccès.

L'obſervation ſuivante fait voir les avantages de la crême de tartre & les inconvéniens des remedes échauffans Je fus conſulté au mois de Février de 1759 pour une femme âgée de ſoixante ans, qui depuis long-tems avoit beaucoup d'embonpoint, qui avoit long-tems abuſé de la ſaignée, ce qui avoit peût-être fait augmenter cet embonpoint: elle avoit alors, à ce qu'on m'apprit, les cuiſſes & le bas ventre extrêmement enflés, les urines étoient rouges & en petite quantité, elle avoit de la fievre le ſoir, elle paſſoit les nuits ſans dormir & dans l'angoiſſe, elle avoit des nauſées, elle étoit prodigieuſement affoiblie, elle avoit ſouvent la reſpiration courte, le

visage étoit rouge. Je lui prescrivis une diete qui consistoit à ne manger qu'une fois par jour tant soit peu de viande avec de *l'oxysaccharum* (*), à vivre d'herbes potageres, sur-tout de la famille des chicoracées & de fruits, à user pour boisson d'un vin léger mêlé d'eau, à vivre frugalement, & surtout à souper très-légérement. Je conseillois en même tems qu'on la fit quelquefois promener en voiture, & qu'elle avalât deux fois par jour une dragme & demi de crême de tartre, en buvant par-dessus quatre onces d'hydromel. On me récrivit bientôt (car je n'ai point vu la malade que j'avois connue autrefois, & elle étoit à une distance de plusieurs lieues) que tout prenoit une tournure favorable, & que la maladie diminuoit tous les jours: elle fut en bonne santé au commencement du mois de Mai.

Je n'ai point appris de ses nouvelles depuis lors, si ce n'est après sa mort, que sa sœur me raconta ainsi ce qui s'étoit passé, & dont elle avoit été témoin oculaire. Cette femme se porta bien pendant quelques mois; mais ayant négligé le régime & l'exercice, elle éprouva sur la fin de Septembre de nouvelles

(*) Voyez la note précédente.

angoiſſes. On conſulta au mois d'Octobre un médecin, qui voyant un autre malade dans le même village, ſe trouva plus à la portée de celle-là : il employa pluſieurs remedes, qui, comme je le vis par ſes ordonnances, étoient des amers, des fortifians, des ſtimulans de différentes eſpeces, des purgatifs, des diurétiques, des gommeux, des ſels, & je ne ſais combien d'autres remedes : il preſcrivit une diete qui conſiſtoit preſque entiérement en viande ſeche, pour laquelle la malade avoit du dégoût. Les angoiſſes augmenterent terriblement ; la malade devint enfle par tout le corps, & éprouva de plus une orthopnée continuelle. Les dernieres ſemaines, il ſurvint de l'aſſoupiſſement, qui augmentant par l'uſage des remedes chauds & des véſicatoires, par le moyen deſquels on eſpéroit de le diſſiper, dégénera enfin en léthargie, qui ſe termina par une mort cruelle.

En 1757, une femme qui approchoit de cinquante ans, & dont les regles étoient dérangées en tirant à leur fin, paſſoit les nuits dans l'angoiſſe, avoit du dégoût pour tous les alimens ; ſes jambes étoient fort enfles ; elle rendoit une urine rouge & en très-petite quantité. Je lui conſeillai d'uſer de crême de tartre ;

l'enflure ſe diſſipa entiérement, & la ſanté ſe rétablit très-bien. Les mêmes ſymptômes étant revenus au bout de ſix mois, je les ai guéris par le même remede, lequel a encore réuſſi, à mon inſçu, contre une troiſieme attaque. Cette femme ayant eu une quatrieme attaque pendant l'hyver de 1759, & dans un tems où elle avoit des chagrins, elle eſſaya la crême de tartre, mais inutilement; la maladie augmenta, & l'enflure avoit déja gagné tout le corps; la malade éprouvoit une orthopnée cruelle & une ſuppreſſion totale des urines lorſque je vins la revoir.

Mon deſſein étant d'oppoſer à l'opiniâtreté du mal un remede aſſez efficace pour la vaincre, je fis choix d'une mixture dont l'uſage m'eſt familier, & qui eſt compoſée d'oxymel ſcillitique, de terre foliée de tartre & d'eau de ſureau; je preſcrivis à la malade d'en prendre une doſe médiocre, trois fois par jour: le ventre en fut fort relâché, ſans que l'enflure diminuât & ſans que la malade ſe ſentît ſoulagée; cela lui donna plutôt de l'accablement. Je voulus qu'elle prît cette mixture à petites doſes, mais ſouvent; elle alla plus rarement ſur ſelle, & au bout de trois jours les reins ſe vuiderent ſi copieuſement, qu'il s'écoula ſoixante

livres d'urine dans l'eſpace de trente-cinq heures ; je ſoutins pendant ce tems-là les forces par des bandages qui ſerroient les jambes, les cuiſſes & le bas-ventre, & par une boiſſon agréable mêlée de vin : tous les ſymptômes ſe diſſiperent très-promptement ; je fis enſuite prendre à la malade des fortifians, afin de rendre aux fibres les forces qu'elles avoient perdues par la diſtenſion & par le ſéjour des eaux ; elle ſe rétablit très-bien.

Mais cette femme ayant été accablée de malheurs encore plus triſtes pendant tout l'été & l'automne, ſon mari étant mort au mois de Novembre, ſa fortune étant tout-à-fait délâbrée, elle fut attaquée au mois de Décembre de coliques fréquentes, & bientôt après de jauniſſe, de dégoût & d'un affoibliſſement total. J'employai des ſavonneux doux, agréables & aceſcens, propres à rétablir les forces, à prévenir la corruption de la bile, à diſſoudre celle qui ſe ſeroit coagulée, & à évacuer celle qui ſeroit diſſoute : j'eus pendant quelques jours des ſuccès qui entretinrent mes eſpérances. Mais la malade éprouvant tous les jours des redoublemens de triſteſſe qui lui ôtoient abſolument les forces, ſes jambes étant devenues légérement œdémateuſes, elle

expira au mois de Février ſans aucune agonie ; genre de mort que j'ai vu d'autres fois après une longue jauniſſe, qui pourriſſant le ſang, abat entiérement les forces : cette ſcene tragique ſe termine par la ſyncope ou plutôt par la paralyſie du cœur. On auroit trouvé des calculs biliaires dans le cadavre ; mais les circonſtances ne permirent pas d'en faire la diſſection.

Je traite encore actuellement une autre hydropique qui a près de quarante ans : c'eſt une femme qui avoit joui auparavant d'une bonne ſanté, qui eſt mere d'une nombreuſe famille, & dont la maladie eſt venue originairement du chagrin d'avoir été convaincue de vol : la crainte du châtiment lui donna la jauniſſe, maladie qui eſt ſi ſouvent une ſuite de la triſteſſe : elle fut miſe en priſon ; mais ayant été relâchée à cauſe de ſa jauniſſe & parce qu'on la ſoupçonnoit groſſe, elle ſe tint chez elle, où il lui ſurvint outre la jauniſſe qui continuoit, une enflure des jambes, des cuiſſes & du bas-ventre, dont elle ne s'inquiéta pas beaucoup, dans l'idée que c'étoit un ſymptôme de groſſeſſe. Mais il ſurvint de la fievre, avec des inſomnies, un délire fréquent, de la ſoif, & une ſuppreſſion d'urine ; elle me demanda alors du ſecours. Je penſai que

je devois calmer la fievre, éteindre en même tems la soif, déboucher les couloirs de la bile qui se dévoyoit, & ceux de l'urine. Des savonneux acescens, l'oxymel scillitique & des boissons acides, dissiperent assez promptement la fievre, & rétablirent assez la secrétion de la bile pour que la jauniſſe se guérit pour la plus grande partie. Mais la suppression de l'urine persistoit avec opiniâtreté, quoique pas en entier; le bas-ventre grossissoit étonnamment, & en le frappant, on appercevoit distinctement qu'il contenoit des eaux épanchées.

Il me restoit des doutes sur la grosseſſe qu'elle accusoit; je voulus, pour les dissiper, que la sage-femme la touchât. Celle-ci annonça un accouchement prochain; ce qu'ayant de la peine à croire, je confiai le soin de cet examen à un chirurgien & à une autre sage-femme, qui affirmerent tous deux que la matrice étoit vuide: j'employai les remedes les plus puissans que la maladie permît de donner, mais en vain; il ne restoit donc plus d'espérance que dans la paracentheſe, on tira vingt-sept livres d'eau, ce qui soulagea beaucoup la malade; cette eau ressembloit au petit-lait par sa couleur & par sa consistance; mais elle avoit une odeur

qui ſentoit un peu la putridité. J'en ſoumis quelques onces aux expériences ; une partie fut miſe de côté ſans mêlange ; je fis ajouter à une ſeconde du ſirop de violettes, de l'eſprit de vitriol à une troiſieme, de l'alkali fixe à une quatrieme, & de l'alkali volatil à la cinquieme.

Le mêlange du ſirop de violettes donna une belle couleur verte à la ſeconde portion ; la troiſieme devint d'une couleur un peu trouble ; il ne ſe fit aucun changement dans la quatrieme ni dans la cinquieme. On garda dans l'apothicairerie tous les petits pots qui les contenoient, & qui étoient légérement couverts de papier : les ayant ouverts le ſixieme jour, je jettai bien vîte la premiere, qui puoit extrêmement ; la ſeconde qui étoit encore d'un plus beau verd qu'auparavant, n'avoit point d'autre odeur que celle du ſirop ; la cinquieme ſentoit l'alkali volatil ; la troiſieme, ſur laquelle on avoit verſé une petite portion d'eſprit de vitriol, & la quatrieme à laquelle on avoit mêlé une plus grande quantité d'huile de tartre, avoient un peu de mauvaiſe odeur.

Doit-on conclure de là que les ſels acides & alkalis, introduits dans un corps vivant, y détruiſent la putridité avec la même efficacité ? Non ſans doute ; car

les uns & les autres y ont des propriétés bien différentes de celles-là ; chacun peut en faire l'épreuve, il n'y a pour cela qu'à avaler tous les matins pendant une semaine, comme j'en ai fait l'essai une fois, de la crème de tartre, & la semaine suivante du sel fixe de tartre ou d'absinthe. Celui qui fera cet essai éprouvera aussi les bons effets que j'ai éprouvés en faisant usage de la crème de tartre, si ce n'est que le dernier jour elle me fit faire quelques rots qui sentoient le cuivre. Le troisieme jour après avoir commencé à prendre du sel d'absinthe, dont je n'avalois qu'un scrupule dans l'espace de deux heures, il me vint des rots nidoreux, je perdois l'appétit, je sentois une chaleur brulante à l'orifice gauche de l'estomac, j'éprouvois de la soif & du dégoût, mes urines étoient rouges, les forces me manquoient, je renonçai déja le sixieme jour à cette dangereuse expérience, & je rétablis ma santé par une boisson acide.

Les alcalis fixes ont cependant leur utilité dans l'hydropisie & dans plusieurs maladies chroniques, savoir toutes les fois que ces maladies viennent d'une lymphe épaisse & qui tourne à l'acide, ou d'une bile trop épaisse ; dans tous les cas, en un mot, dans lesquels on se sert

utilement du savon dont toute la vertu dépend du sel alcali, comme vous le savez très-bien, monsieur, vous qui avez employé plusieurs fois l'huile de tartre dans l'hydropisie, & cela avec un succès surprenant : je fais pareillement souvent usage de cette huile, soit dans certaines especes d'hydropisie ou quelquefois dans les pâles couleurs, soit dans diverses cachexies qui décelent un sang appauvri & sa dégénération acide : ce remede provoque merveilleusement les urines qui s'écoulent avec lenteur ; il débarrasse les obstructions, il donne une belle couleur rouge au sang pâle, même dans la palette. Il faut rapporter ici les infusions des cendres de genievre & de genêt, dont une expérience multipliée a confirmé les vertus.

Mais que doit-on penser du succès de notre opération ? Il n'a pas été tel que je l'avois souhaité ; car il y avoit déja le troisieme jour dans le bas-ventre un nouvel amas d'eaux qu'on sentoit à l'attouchement : cependant comme depuis ce tems-là cet amas n'augmente pas, que la malade est arrivée dans cet état à la fin du dixieme jour & que l'urine coule plus abondamment, il ne faut pas encore en désespérer tout-à-fait.

De tout tems des médecins très-respectables,

pectables, & SYDENHAM lui-même ont recommandé dans cette maladie de forts purgatifs : je les ai vus réuſſir quelquefois en vuidant les vaiſſeaux par une diarrhée copieuſe & en procurant la réſorption des humeurs épanchées ; mais l'obſervation a fait voir beaucoup plus ſouvent qu'une forte purgation ne diminue point la tumeur, & que cependant elle abat les forces, ou que la tumeur diſſipée par cette voie ſe réforme très-promptement ; mais l'affaiſſement de la tumeur que procure une évacuation copieuſe des urines eſt plus durable ; & j'ai dit tout-à-l'heure que l'oxymel ſcillitique n'avoit été d'aucune utilité tant qu'il avoit lâché le ventre, mais que ſon action s'étant portée ſur les reins, il avoit bientôt dompté la maladie.

Quelle eſt la cauſe de ce phénomene ? C'eſt la correſpondance merveilleuſe qu'il y a entre la peau interne & l'externe, car lorſque la tranſpiration qui ſe fait à l'extérieur augmente, la réſorption intérieure devient plus conſidérable dans la même proportion ; la diarrhée ſe *tarit* par la ſueur. Eſt-ce que l'augmentation de la tranſſudation interne fait augmenter la réſorption externe ? On a toutes ſortes de raiſons de le croire ; & cela n'arrive pas ſeulement par l'inanition des vaiſ-

ſeaux, car autrement la même choſe arriveroit après une évacuation que'conque : mais cela a auſſi lieu à raiſon de cette correſpondance qui vient de la conformité des fonctions, comme lorſque les mamelles décroiſſent par un écoulement de la matrice, & qu'elles groſſiſſent lorſque les regles ſont ſupprimées ; effets qui ne dépendent ni l'un ni l'autre des autres évacuations.

Cet inconvénient des purgatifs ſe remarque ſur-tout chez cet ordre de malades qui ont beaucoup de mobilité dans le genre nerveux ; car l'influence de la correſpondance entre les fonctions eſt plus grande chez eux. Il arrive ſouvent que les femmes débiles & hyſtériques tombent dans l'anarſaque & dans l'aſcite, bientôt après avoir pris mal-à-propos une purgation trop forte : ce que je ne prétens pourtant pas expliquer uniquement d'après la diminution de la tranſpiration qui ſe fait à l'extérieur, tandis que la réſorption eſt augmentée ; car il faut auſſi compter pour quelque choſe une cauſe qui n'eſt pas des moins conſidérables, ſavoir le délabrement des forces digeſtives, qui étant déja affoiblies, ſe détruiſent par l'uſage des draſtiques ; il s'enſuit le défaut de coction & d'aſſimilation, un

abyme de maux, & l'hydropisie. L'irritation du genre nerveux y contribue peut-être aussi, de-là vient que les sécrétions se font mal. Ceux qui sont assez mal avisés pour chercher à rétablir leur santé chancelante par des purgatifs, manquent non-seulement leur but, mais ils s'attirent tôt ou tard, en récompense de la peine qu'ils ont prise, une hydropisie insurmontable.

Il seroit inutile d'entasser les exemples qui se présentent de toutes parts, mais je rapporterai en peu de mots l'histoire d'une maladie qui a failli de me plonger dans le deuil le plus amer. Etant de retour dans ma patrie en 1749, je trouvai que ma mere, que je chérissois & qui étoit d'une constitution délicate & mobile, étoit incommodée de plusieurs symptômes, qui me faisoient craindre avec raison, une hydropisie prochaine : mais il faut reprendre de loin, & dès les premiers commencemens, l'histoire de cette maladie. D'autres médecins voulant y remédier, avoient déja conseillé depuis long-tems des purgations fréquentes, & des infusions en guise de thé, à prendre plusieurs fois par jour : mais tout cela n'avoit réussi qu'à faire empirer le mal de jour en jour. Je proscrivis sans retour

l'un & l'autre de ces remedes, & je prescrivis des pilules antihystériques, à prendre régulièrement deux fois par année, pendant quelques semaines : je suis ainsi parvenu, graces à l'Etre suprême, à rendre la santé à ma mere, enforte qu'elle en jouit encore actuellement autant que sa constitution peut le permettre, & sans avoir rien à craindre de l'hydropisie, danger qui a cessé en même tems que l'usage des purgatifs.

Une de ses amies & sa contemporaine, étant à-peu-près du même tempérament, dans un état semblable au sien, & menacée d'une maladie pareille, quoique plus éloignée, mourut d'une hydropisie en 1750 après avoir été purgée & délayée d'importance.

Cela n'est pas étonnant; car si on met en parallele les vertus des purgatifs avec les indispositions des hydropiques, on verra qu'ils sont dans la plupart des cas des remedes déplacés. Ils n'ont aucun autre avantage que celui d'évacuer, ils ont plusieurs défauts : il faut donc choisir d'autres moyens qui aient également la propriété d'évacuer, sans avoir les mêmes inconvéniens.

Il est vrai que quelquefois les purgatifs réussissent bien dans cette espece d'hydro-

piſie, qui vient de ce que les viſceres ſont obſtrués, entant qu'ils réſolvent les matieres épaiſſies; car ils détruiſent la cauſe qui auroit produit l'hydropiſie : en pareil cas, la rhubarbe mêlée avec un tiers ou une moitié de crème de tartre m'a tenu lieu de pluſieurs autres remedes. Je me ſuis auſſi ſervi du jalap broyé long-tems avec du ſucre, lorſque j'ai rencontré des conſtitutions trop pareſſeuſes.

La rhubarbe eſt auſſi d'un grand ſecours contre ces hydropiſies qui viennent uniquement de relâchement; car elle fortifie admirablement bien l'eſtomac & les inteſtins. Elle a guéri toute ſeule une femme qui avoit bu mal-à-propos des eaux minérales à trop grande doſe, & à qui cet abus avoit attiré la diarrhée, de la foibleſſe & l'anaſarque. Un ſcrupule de rhubarbe avalé matin & ſoir pendant quinze jours a diſſipé la maladie : je ſuis venu à bout des déſordres qu'elle avoit laiſſé après elle, en faiſant prendre à la malade de la limaille de fer mêlée avec un quart de canelle; elle s'eſt très-bien rétablie.

8°. Mais dans les autres cas, j'en avertis encore, on fait mal de donner ſa confiance aux purgatifs, dans la vue de prévenir ou de guérir l'hydropiſie; car

elle eſt ſouvent l'effet de l'affoibliſſement de la digeſtion & de la diminution de la tranſpiration cutanée : or les purgations réitérées augmentent l'un & l'autre de ces défauts.

Pour prévenir une hydropiſie naiſſante, il faut, 1°. la connoître, 2°. examiner quelles en ſont les cauſes, 3°. il faut détruire chacune de ces cauſes par les remedes qui lui conviennent ; car comme il n'eſt point de remede qui guériſſe toutes les hydropiſies (quoiqu'en diſent des médecins qui vantent leurs ſecrets & qui en attendent de grands ſuccès), il n'en eſt point non plus qui empêche les progrès de toutes les hydropiſies naiſſantes.

J'ai déja parlé de pluſieurs ſignes avant-coureurs de l'hydropiſie ; ſi on y ajoute une ſéchereſſe de la gorge qui revient de tems en tems, avec ou ſans ſoif, la ſéchereſſe de la peau provenant de la diminution de la tranſpiration, des ſoubreſauts pendant le ſommeil auxquels on n'étoit pas ſujet, & ſur-tout un examen attentif de toutes les cauſes qui peuvent produire l'hydropiſie ; on pourra toujours connoître l'hydropiſie avant qu'elle ſoit déclarée, & ſouvent l'étouffer.

Je ne paſſerai pas en revue chacun des remedes qu'indique la cauſe qu'on

a découverte. Il en eſt trois qui ſont utiles dans tous les cas, & qu'il ne faut jamais négliger; l'exercice à pied, à cheval, à char ou en carroſſe; une grande réforme dans les alimens; l'uſage des ſecours qui ſont capables de rétablir l'écoulement des urines & la tranſpiration de la peau. Une femme reſpectable & de qualité, replette, âgée de près de cinquante ans, n'ayant plus ſes regles depuis quelques mois, & ayant éprouvé depuis quelques années certaines indiſpoſitions qui étoient des avant-coureurs d'hydropiſie, avoit déja bu pluſieurs fois les eaux minérales du Vallais, & cela par le conſeil de je ne ſais qui. La derniere fois qu'elle les avoit priſes, en 1759, elles lui avoient extrêmement affoibli les forces digeſtives, & ſa mauvaiſe ſanté étoit allée en empirant pendant tout l'hiver : mais comme elle haiſſoit les remedes, elle ſe paſſa de ſecours juſqu'à ce que ſa répugnance étant vaincue par la crainte d'un danger preſſant, elle ſouhaita au mois de Juin 1760 que je lui donnaſſe mes ſoins.

Elle ſouffroit une douleur continuelle, comme ſi ſa poitrine eût été ſerrée étroitement avec une ceinture de fer, ſymptôme qui eſt familier à d'autres hydropiques; chaque nuit elle étoit réveillée

pluſieurs fois par l'orthopnée & par une angoiſſe des plus cruelles, qui l'obligeoient de ſortir du lit pour ouvrir la fenêtre & reſpirer un air frais : elle avoit une toux continuelle, violente & qui n'amenoit rien ; ſes forces s'affoibliſſoient, ſes pieds devenoient enflés, elle éprouvoit ſouvent une chaleur qu'aucun humectant ne pouvoit abattre, la quantité de l'urine étoit moindre qu'elle n'auroit dû l'être. Je lui ordonnai, 1°. une diete légere, & ſur-tout de s'abſtenir à toute rigueur de manger de la viande le ſoir ; 2°. une potion compoſée d'oxymel ſcillitique & d'une égale portion d'eau de ſureau dont elle devoit boire deux cuillerées trois fois par jour ; 3°. de ſe promener tous les jours en voiture.

Les choſes prirent bientôt une tournure plus favorable : la troiſieme nuit, la malade put reſter tranquille dans ſon lit : le matin, la peau qui juſques alors avoit été ſéche, s'amollit par une moiteur qui la couvroit comme une roſée ; ſucceſſivement l'enflure des jambes s'affaiſſa, le ſerrement de la poitrine ſe relâcha, les forces ſe rétablirent, & au bout de trois ſemaines il ne reſtoit plus que la toux qui étoit plus opiniâtre que les autres ſymptômes, & qui céda ce-

pendant insensiblement à l'usage de la crème de tartre. La malade étoit bien au commencement de Septembre, si ce n'est que l'appétit étoit un peu languissant, ce qui ne m'étonnoit pas, car tel est l'effet de la scille. Elle souhaitoit une purgation que je lui refusai : cependant enfin une complaisance poussée trop loin fit que je lui permis inconsidérément de prendre, pendant quelques jours, un verre d'une décoction qu'une de ses amies vantoit extrêmement, & qui étoit principalement composée, à ce qu'elle me dit, de plantes ameres, & d'une drogue légérement stimulante & laxative ; en un mot, ce remede avoit la vertu de remonter les forces de l'estomac, & de faire aller à selle deux ou trois fois par jour.

Cela réussit bien les premiers jours, mais le quatrieme il survint une telle diarrhée que la malade fit quarante selles accompagnées de tranchées; cette diarrhée continua pendant quelques jours, mais avec moins de violence, elle fut suivie de lienterie, d'abattement des forces, de dyspnée, d'un sommeil accompagné d'angoisse & de toux. Je remis la malade dans l'état où elle étoit précédemment en lui donnant des fortifians. Elle a été bien pendant l'hiver, mais

ſur la fin d'Avril elle a eu une nouvelle attaque de toux, qui ſe diſſipe déja par le moyen du vinaigre ſcillitique. Ses regles ne ſont point revenues, mais elle a eu pluſieurs fois des ſaignemens de nez. Elle peut eſpérer avec aſſurance de jouir d'une ſanté ferme. Il y a long-tems qu'elle ſeroit enſevelie & dans un état de pourriture, ſi j'avois fait uſage d'une diete deſſéchante & échauffante, de purgatifs, de remedes âcres & de fortifians (*).

La ſcille eſt certainement un puiſſant remede dans pluſieurs hydropiſies, & la réputation qu'elle a depuis long-tems va tous les jours en augmentant: cependant elle m'a toujours mieux réuſſi en l'employant à une doſe capable d'évacuer les reins, mais non pas le ventre; de cette maniere elle fait des effets merveilleux, elle ne peut pourtant pas réuſſir dans tous les cas & elle n'eſt pas non plus exempte d'inconvéniens; car *a*) elle énerve certainement & à coup ſûr les forces de l'eſtomac que le quinquina à la vérité remonte bien enſuite. *b*). Ce remede qui eſt âcre & pénétrant excite ſouvent dans tout le corps des

(*) Elle vit encore; & depuis neuf ans elle n'a point eu de retour de ſa premiere maladie.

douleurs aiguës; *c*) il excite même souvent des convulsions chez ceux qui ont le genre nerveux mobile : il est vrai qu'on va au devant de l'un & l'autre de ces inconvéniens par l'addition du camphre, comme vous me l'avez appris il y a longtems, monsieur, aussi-bien que plusieurs autres vérités utiles, & comme vous l'avez enseigné le premier. *d*) La scille dissout la consistance du sang, comme on le voit souvent par les selles & les urines qui en prennent une légere teinte de sang, & il faut assurément user de ce remede avec précaution, lorsque les humeurs sont déja dissoutes.

J'ai souvent évacué les eaux des hydropiques par le moyen de la scille; j'ai remédié d'abord après au relâchement des solides, & j'ai rendu au sang sa consistance par l'usage du quinquina ou des autres fortifians, souvent j'ai employé en même tems la scille & le quinquina. J'ai guéri l'automne derniere une femme qui n'étoit pas âgée, mais qui étoit abattue par une dyspnée de vingt ans qui augmentoit déja, & par des peines d'esprit; elle étoit foible, ayant des nausées continuelles & souffrant toutes les nuits une migraine cruelle, ne dormant point & ayant les jambes enflées: je lui prescrivis de l'oxymel scillitique à

prendre avant midi & deux dragmes d'écorce du Pérou pour l'après-midi : c'étoit quelque choſe de ſurprenant comme tous les ſymptômes ſe diſſiperent peu-à-peu parfaitement, & comme l'appétit, les forces & le ſommeil revinrent.

e) L'uſage de la ſcille n'eſt point exempt de danger, lorſqu'il y a un ſquirrhe ancien accompagné d'une fiévrote ; car il en réſulte facilement une ulcération : telle étoit une mauvaiſe ulcération que j'ai vu en réſulter chez une femme qui étoit en même tems attaquée d'une hydropiſie & d'un cancer ; car le cancer devint plus douloureux, & il s'en écoula bien plus de matiere ichoreuſe teinte d'une plus grande quantité de ſang : l'hydropiſie diminua cependant & le quinquina repara le mal que le cancer avoit ſouffert. Mais cette femme, tourmentée par deux ennemis auſſi terribles, ne ſupporta pas long-tems les maux qu'ils lui faiſoient ſouffrir. J'ai ſouvent vu d'autres malades dont l'état ne laiſſoit depuis long-tems aucune eſpérance d'une guériſon entiere & dont la fin paroiſſoit prochaine, chez qui le quinquina & la ſcille ont reprimé pendant quelque tems l'atrocité de la maladie, enſorte que ces malades ont vécu encore

quelque tems avec assez de tranquillité.

On a diverses préparations de scille ; mais si on n'a uniquement en vue que l'efficacité, la scille pure est préférable à toutes ces préparations. Souvent deux ou trois grains de ce remede broyés avec du sucre, dissipent très-promptement les angoisses terribles qu'on éprouve dans l'hydropisie de poitrine, & j'ai vu des malades qui, après avoir été tourmentés pendant plusieurs nuits par des insomnies & par l'orthopnée, se sont endormis assez tranquillement au bout de deux heures, & se sont guéris dans peu de tems en continuant d'user avec prudence de ce remede. Mais je l'ai déja dit, la scille est si âcre qu'il est plusieurs personnes qui ne peuvent point la supporter toute pure : c'est ce qui a donné lieu à diverses manieres de l'administrer.

Plusieurs employent la torréfaction, afin qu'elle détruise la virulence de la scille sans lui ôter de son efficace. Mais est-on assez sûr qu'elle possede cette double propriété ? Je croirois volontiers qu'elle est en entier d'une virulence nuisible & qu'elle agit à l'instar des autres poisons, à raison de cette même vertu délétere qu'on ne peut diminuer sans châtrer sa vertu ; & il me paroît que par

la torréfaction, on ne parvient à autre chose qu'à lui faire perdre de son efficacité : une légere torréfaction ne lui ôte rien de ses vertus ni de ses qualités vénéneuses ; une torréfaction plus forte détruit en même tems le poison & le remede : il faut donner la scille torréfiée à des doses passablement grandes, & elle ne manque pourtant pas alors de mériter des éloges. Mr. RAST le fils, médecin de Lyon, a averti il n'y a pas longtems dans une lettre, où il montre du savoir suivant sa coutume, qu'en donnant en dernier lieu dix grains de scille torréfiée partagés en deux doses, il a très-bien guéri un enfant malade d'une anasarque très-facheuse, le remede ayant fait couler une abondance d'urine qui avoit un sédiment sanguinolent d'une teinte très-délayée.

On a de pareilles observations de Mr. FRANÇOIS HOME, qui a enrichi la médecine & l'économie de tant de choses utiles : il a aussi guéri plusieurs anasarques avec une pareille dose du même remede, mêlé avec un poids égal de gingembre. C'est ici une autre espece de préparation, & qui étoit en usage chez les anciens, laquelle consiste à corriger ce que la scille a de nuisible pour l'estomac par des drogues

aromatiques : telle eſt l'addition de l'eau de canelle ſpiritueuſe à l'infuſion de ſcille, mêlange qui plait fort aux Anglois : tel eſt encore le mêlange de la ſcille avec la tiſane de genievre, dont quelques médecins François font cas & qui m'a paru avantageux. Le vinaigre ſcillitique occaſionne ſouvent des angoiſſes inſupportables. Le vin de ſcille eſt de toutes les préparations la plus efficace ; mais j'ai vu pluſieurs malades qui ne pouvoient pas s'accoutumer à en faire uſage; car il leur faiſoit faire de terribles efforts pour vomir : cependant l'uſage de l'oxymel ne leur faiſoit point de peine ; & on a vu pluſieurs obſervations qui ne permettent point de douter que cette préparation ſoit inférieure à aucune autre, pourvu qu'on l'emploie à une doſe convenable & qu'on y mêle, autant que cela ſe peut, un ſel nitreux ou un ſel neutre.

10°. Il ne convient pas toujours d'employer les plantes de la famille du creſſon, dont pluſieurs médecins font beaucoup de cas & avec raiſon ; car ces remedes diſſolvent entiérement le ſang, le putréfient & donnent de la fievre, quoiqu'en puiſſent dire des médecins, qui déraiſonnent au point de preſcrire toutes les années l'uſage de ces ſortes de plantes à titre de rafraîchiſſans avec des écreviſſes & des

bouillons de viande. Elles réuſſiſſent très-bien contre des humeurs bourbeuſes & lorſqu'il s'agit d'un tempérament froid : mêlées avec des fortifians amers, elles ont quelquefois été utiles dans cette eſpece d'hydropiſie, qui attaque les bûveurs après de longs dégoûts. Mais elles ſont préjudiciables toutes les fois qu'il y a déja de la fievre, de la chaleur, de la ſoif, lorſque le ſang eſt diſſous & putride, & que la peau eſt déja défigurée par des taches livides. Je ſais qu'un médecin eſt tombé dans une erreur très-groſſiere en s'en laiſſant impoſer par de pareilles taches, qui lui firent prendre la maladie pour une affection ſcorbutique ; il la combattit avec la beccabunga, le creſſon & l'eſprit de cochléaria ; mais il eut bientôt le chagrin d'en voir de très mauvais effets. En pareil cas, ceux qui aiment les remedes indigenes peuvent ſe ſervir de l'hieble qui n'eſt point à mépriſer, & dont les baies fourniſſent un ſuc qu'on épaiſſit ; ce ſuc, qui n'a rien de trop âcre ni de trop chaud, a été utile à pluſieurs malades en rétabliſſant les excrétions : ce remede eſt cependant trop foible toutes les fois que la maladie eſt grave.

Les circonſtances qui proſcrivent les remedes analogues au creſſon excluent

auſſi le fer ; telles ſont la chaleur, la fievre, l'alcaleſcence ; mais il mérite la préférence ſur tous les autres remedes, toutes les fois que la maladie vient uniquement du relâchement des fibres, & que les humeurs ne ſont pas encore atteintes de putridité : c'eſt à cette eſpece d'hydropiſie que ſont ſujettes les filles d'une conſtitution lâche, & qui menent une vie ſédentaire ; elle ſe guérit par l'uſage de la limaille de fer à laquelle on peut ajouter quelque poudre aromatique. Il n'y a pas bien long-tems que j'ai délivré une fille de vingt ans de cette maladie, en lui faiſant prendre ſix fois par jour une demi-dragme de limaille de fer avec cinq grains de canelle. Toutes les ſecrétions augmenterent, & ſur-tout celle de la peau, & la maladie ſe diſſipa pour la plus grande partie par les ſueurs, ce que j'ai vu arriver rarement.

11°. On prône beaucoup pluſieurs remedes ſur la propriété deſquels il ſeroit ennuyeux de differter longuement : je n'en examinerai que trois, les frictions du bas ventre avec de l'huile, l'évacuation de la ſéroſité par la peau, & l'uſage du mercure.

Ce n'eſt pas une choſe nouvelle en médecine que de frotter avec de l'huile

ceux qui ſont atteints de l'hydropiſie aſcite ; CELSE, CÆLIUS. AURÉLIEN & GALIEN (*de compoſ. medicam. ſecund. loc. l.* 9. *c.* 3.) avoit déja recommandé cette friction ; mais elle étoit tombée en déſuétude, & il n'y a pas long tems qu'elle a été remiſe en pratique par Mr. OLIVER, médecin de Bath : elle a réuſſi à ſouhait, & elle eſt venue heureuſement à bout en Angleterre de pluſieurs hydropiſies qu'on croyoit incurables. On frotte le ventre pendant une heure, matin & ſoir avec la main graiſſée d'huile d'olives, & au bout de quelques jours le malade déſenfle en urinant abondamment. Ce remede agit de deux manieres, à raiſon de la friction & à raiſon de l'oignement. L'effet de la friction du ventre eſt de réſoudre les matieres coagulées & ténaces, d'aider au mouvement, ſur-tout à celui des veines, de rendre ainſi les humeurs plus propres à être repompées & d'augmenter la réſorption : or la médecine expérimentale a fait voir que les humeurs épanchées dans le bas-ventre en ſont repompées & s'évacuent par les reins.

Je ſais que les frictions font que les fluides ſe portent ſouvent à la peau plutôt qu'aux reins ; mais ici la nature de la maladie s'oppoſe à cet effet, parce

que, comme je l'ai déja dit, cette maladie empêche la tranſpiration inſenſible & la ſueur; c'eſt à cauſe de cela que chez la plupart des hydropiques la peau eſt ſi ſeche, ſale, dure, & même tout à-fait calleuſe, telle que je l'ai vue dans pluſieurs parties du corps. Mais en adminiſtrant la friction, lorſque les fluides épanchés croupiſſent déja dans la cavité du bas-ventre, il faut bien prendre garde de ne pas frotter trop rudement; car une pareille friction feroit beaucoup de mal, en offenſant les viſceres qui ſont dans un état d'amolliſſement & d'une corruption prochaine; & il ne faut pas être trop prompt à blâmer ceux qui diſcontinuent les frictions, lorſque les humeurs ſont épanchées.

Les obſervations qui font voir que la tranſpiration externe eſt en défaut, prouvent que la réſorption interne qui correſpond avec elle, a augmenté; & les expériences faites, la balance à la main, démontrent que cette réſorption eſt ſi conſidérable dans quelques cas, qu'on a peine à le croire. On comprend maintenant quelle eſt la maniere d'agir de l'huile; elle empêche la réſorption, & elle détruit ainſi une des principales cauſes de la maladie. Eſt-ce peut-être qu'en relâchant le ſerrement du bas-ventre, &

en adouciſſant les nerfs, elle dégage les reins obſtrués à raiſon de leur liaiſon avec les parties qui les avoiſinent? On ſeroit tenté de le croire, d'après les grands ſuccès qu'ont eu les émolliens, employés à titre de diurétiques, dans certains cas où les remedes âcres étoient depuis long-tems inutiles & même nuiſibles. Eſt-ce enfin que l'action de l'huile, non-obſtant qu'elle ait d'abord empêché entiérement la tranſpiration, la rétablit cependant enſuite après avoir remédié au mauvais état de la peau? Eſt-ce qu'elle réuſſiroit mieux ſi on en oignoit tout le corps? C'eſt ainſi que le croyoient les anciens qui en frottoient tout le corps, excepté le bas-ventre ſeulement. *De plus* (dit CELSE) *il eſt néceſſaire de faire tous les jours deux ou trois fois une forte friction avec de l'huile & quelques drogues échauffantes. Cependant en faiſant cette friction, il faut épargner le ventre.*

Que doit-on penſer de l'autre partie du conſeil de cet auteur? *Mais il faut ſouvent appliquer de la moutarde ſur cette partie, juſqu'à ce qu'elle entame la peau : il faut auſſi faire des ulceres en pluſieurs endroits du ventre, en les brûlant avec des fers chauds, & il faut entretenir long-tems ces ulceres.* Ceci ſe

rapporte à l'évacuation de la ſéroſité de laquelle il ſera bientôt queſtion. Je croirois volontiers que la friction huileuſe de tout le corps, laquelle CELSE conſeille, peut être quelquefois utile dans l'hydropiſie ; mais elle ſeroit beaucoup plus utile, ſi je ne me trompe, dans le diabétès, en prenant en même tems des fortifians internes & ſur-tout de la rhubarbe. Car le diabétès eſt une maladie qui vient de la réſorption cutanée, qui devient exorbitante comme le démontrent, outre pluſieurs autres, les obſervations de Mrs. MELZ & KRATZENSTEIN.

Eſt-ce par un effet ſemblable que l'uſage externe des cantharides eſt utile dans cette derniere maladie ? Elles augmentent la tranſpiration & en détournent ainſi la matiere de ſe porter aux reins, elles diminuent la reſorption & ôtent par-là à la maladie ce qui lui ſert d'aliment ; elles augmentent l'âcreté & la difficulté de l'urine ; mais (*dans le diabétès*) les urines ſont trop douces & s'écoulent avec trop de facilité. Cette maladie vient-elle de la perverſion des fonctions de la peau ? Les cantharides les rétabliſſent. Je ſoumets ces conjectures à votre jugement, monſieur, & à celui de tous les médecins qui ont un

véritable ſavoir, j'invite les praticiens à en faire l'eſſai avec circonſpection, ſi cette maladie ſe préſente à eux. La réſorption cutanée augmente aſſurément, lorſque les urines deviennent plus abondantes, comme l'a démontré viſiblement la belle obſervation de Mr. LINING.

Qu'il me ſoit permis de faire encore une queſtion : pourquoi eſt-ce que les frictions huileuſes ſont utiles dans certaines maladies de la peau, tandis que la plupart des maladies de cette claſſe viennent d'une tranſpiration ſupprimée, & qu'elles ont très-ſouvent lieu à la ſuite des applications graiſſeuſes à la peau ? C'eſt parce que ces maladies viennent quelquefois d'une trop grande rigidité de la peau, ou de ſa contraction occaſionnée par le dépôt d'une matiere âcre ; ce ſont deux vices auxquels on remédie par un liniment émollient. D'où vient que ces maladies ſont ſouvent ſi opiniâtres ? Cela vient-il de ce que le ſang circule avec difficulté à la peau ? Eſt-ce parce que les remedes y parviennent difficilement par la même raiſon ? Ou bien cette opiniâtreté vient-elle peut-être d'un vice dans l'humeur qui oint le réſeau de MALPIGHI, lequel infecte enſuite de ſa mauvaiſe qualité à la maniere d'un

levain tout ce qui s'en approche ? Il eſt pluſieurs choſes qui pourroient perſuader que cela eſt ainſi ; car la viſcoſité du ſang & la lenteur avec laquelle les remedes parviennent à la peau, ne paroiſſent pas être des cauſes ſuffiſantes d'une ſi grande opiniâtreté. Mais ce vice du réſeau cutané eſt bien capable de produire cet effet, parce qu'il eſt une partie ſituée en quelque ſorte hors de la portée de la circulation, & d'où il eſt très-difficile de faire diſparoître les taches de brûlure.

Y a-t-il outre cela quelquefois un venin tellement mêlé avec le ſang, qu'on ne puiſſe le chaſſer qu'avec bien de la peine ? Perſonne ne peut nier que le venin des dartres & celui de la gale ne ſoient dans ce cas ; car l'une & l'autre de ces maladies ſe communiquent par contagion, s'étendent inſenſiblement, & cedent à l'efficacité des remedes. Mais je connois des malades qui, durant dix, quinze, vingt ans, n'ont jamais été exempts un jour entier d'une dartre qui ſautoit d'une partie à l'autre. Quelle en eſt la cauſe ? Je vous prie, monſieur, de me l'apprendre.

J'ai eſſayé trois fois les frictions huileuſes ; elles ont été infructueuſes : j'ai voulu encore actuellement en faire uſage (ſi ſeulement ce pouvoit être ſous de plus

heureux auſpices) pour cette femme dont j'ai fait l'hiſtoire tout-à-l'heure, & cela avant qu'on lui faſſe la ponction une ſeconde fois (*).

La nature nous a appris à évacuer la ſéroſité par les pores de la peau, ſur-tout aux jambes; car la peau étant diſtendue par l'enflure, devenue exceſſive, elle ſe crève, & il ſort par des crevaſſes, ſouvent inviſibles, & peut-être même ſans que l'intégrité des pores en ſouffre, une ſi grande quantité de ſéroſité, que tout le corps déſenfle bientôt, ſoit que cette ſéroſité s'écoule du tiſſu cellulaire, ſoit que ce ſoit des vaiſſeaux mêmes exhalans. L'art imite la nature, & il a ouvert les ſources remplies des ſéroſités que la maladie avoit accumulées, en faiſant des inciſions au tiſſu cellulaire. Cette méthode qui eſt très-ancienne, n'eſt pas encore tombée, & je lis dans ce moment même que le célebre ANTOINE COCCHI, cet homme véritablement ſavant, en a fait l'expérience ſur lui-même, & que cette opération a fait ſortir quatre livres de ſéroſité: Mr. MANETTI rend compte

(*) Ces frictions n'ont été d'aucune utilité; le ſoulagement que la ſeconde paracentheſe a procuré, a été de courte durée, & la malade a ſuccombé au bout de quelques jours.

du

du succès en disant *que le malade éprouva un soulagement sensible de son incommodité, mais que ce petit avantage ne dure que pendant toute la nuit suivante.*

Les anciens, suivant le témoignage de CELSE dont j'ai rapporté le passage, auquel on pourroit en ajouter une infinité d'autres; les anciens, dis-je, entamoient la peau par la brûlure, par des drogues âcres & par la scille même qu'ils appliquoient à l'extérieur. Quelques modernes appliquent des cantharides, mais il faut s'abstenir de tout ce qui est âcre; car l'humeur qui s'écoule est âcre, & capable d'irriter, d'offenser & d'enflammer la peau. Si le remede a aussi beaucoup d'âcreté, il est à craindre que la gangrene ne survienne, comme cela arrive facilement toutes les fois que la circulation se fait avec lenteur & que les humeurs sont appauvries & âcres. On doit donc préferer les scarifications qui ne sont pas elles-mêmes entiérement exemptes de danger chez un malade cacochyme; mais il est rare qu'on soit absolument trompé dans ce qu'on en espere; car aussi souvent que je les ai emp'oyées, elles ont été fort utiles en évacuant les eaux, en enlevant la difficulté de respirer, en rétablissant le som-

meil, en rendant les parties acceſſibles aux remedes : mais le plus ſouvent, elles n'empêchent pas les rechutes.

Il eſt un autre remede qui plait fort aux gens du peuple qui craignent les ſcarifications, ſavoir la racine de bryone qu'on coupe par tranches ; alors on applique ces tranches aux jambes après les avoir légérement pilées & chauffées : cette racine à raiſon de ſon âcreté virulente, qui eſt pourtant moins forte que celle des cantharides, irrite doucement les vaiſſeaux de la peau, ce qui fait que toute la jambe rend beaucoup de ſéroſité. La premiere application n'attire rien, mais au bout de douze heures, on renouvelle les tranches, & il eſt rare que j'aie vu les jambes ſans humidité après une troiſieme application : on la renouvelle juſqu'à ce qu'on voie que l'écoulement ſe ſoutient d'une maniere durable. On fait quelquefois ſortir par cette voie une quantité ſurprenante de ſéroſité : d'autres fois, il n'en ſort que très-peu. Quel en eſt le ſuccès ? J'ai vu des malades qui continuoient d'être également enfles & ſujets à l'angoiſſe, pendant qu'il s'écouloit beaucoup de ſéroſité, tandis que d'autres déſenfloient tout-à-fait. Il y a eu pendant l'hiver de 1756 une femme

âgée de ſoixante ans, qui étoit enflé par tout le corps, laquelle n'a point été ſoulagée par l'application de la bryone, car ſes jambes ont peu coulé & ſans allégement.

Dans le même tems un homme de ſeptante ans, que la ſcille avoit pu ſoulager quelquefois, mais chez qui elle n'étoit déja plus capable de faire cet effet, fut bien délivré de l'orthopnée, de l'angoiſſe & de l'enflure, par l'application de la bryone, qui procura un écoulement ſi abondant que le malade, ayant les jambes étendues hors du lit, on fut obligé de mettre deſſous de larges baſſins. Au bout de trois jours la peau étoit ſi fort relâchée, que je ne l'ai jamais vue dans cet état que chez un petit enfant mort d'un catarrhe, pour avoir été tenu dans une chambre trop chaude; enſorte que je pouvois empoigner, rouler & plier cette peau, comme ſi c'eût été un drap groſſier. La foibleſſe étoit outre cela ſi grande, qu'on craignoit à tout moment qu'il ne ſurvint une ſyncope mortelle: les jambes donnerent auſſi beaucoup de peine. Cependant les forces ſe rétablirent par la nourriture & par les fortifians, & les jambes ſe guérirent; mais quelques mois après le malade finit ſes jours.

La même méthode fit auſſi entiérement diſparoître l'enflure chez une jeune

femme, & les fortifians rétablirent entiérement la santé. La nature a procuré ce secours aux malades dont je vais parler; savoir, à une femme âgée de cinquante-trois ans, qu'elle a délivrée de l'orthopnée & de l'enflure des jambes, en excitant dans ces parties des sueurs nocturnes très-abondantes: je lui fis bientôt recouvrer une parfaite santé, en rétablissant ses forces par l'usage du fer & du quinquina. C'est ici le lieu de rapporter ce cas rare arrivé au comte D'OSTERMAN, seigneur Russe: il étoit atteint d'une hydropisie très-grave, dont il guérit par une sueur spontanée très-abondante aux pieds; évacuation qui étant ensuite devenue continuelle, l'a mis à l'abri de tout retour de cette maladie pendant vingt ans: il portoit des souliers, faits de maniere que l'eau qui s'écouloit, étoit reçue dans un réservoir, où elle pouvoit rester quelques heures sans incommodité.

Il ne faut pas non plus oublier de parler ici d'une méthode très-avantageuse, employée il n'y a pas bien longtems, par N. LIEBERKUHN; cet homme qui ne le cédoit à personne pour les talens de l'esprit, pour le savoir, & pour ses succès dans la pratique, & qui mettant

à profit la connoiſſance qu'il avoit des effets qui pouvoient réſulter de la correſpondance du tiſſu cellulaire, forçoit l'eau épanchée dans le tiſſu cellulaire des poumons à deſcendre dans les jambes par le moyen des bains de pieds, après quoi il employoit les fortifians.

Il y a quelques années que le célebre STOERCK recommanda l'uſage du colchique d'automne; j'en ai fait quelquefois l'eſſai, mais j'ai trouvé le plus ſouvent que ſes vertus étoient inférieures à celles de la ſcille : rien n'empêche cependant qu'on ne garde cette racine dans les boutiques; car tel eſt l'effet de l'idioſyncraſie que deux remedes de la même vertu réuſſiſſent différemment chez des malades qui ſont attaqués de la même maladie.

On comprend aiſément que le mercure étant doué d'une vertu réſolutive, il eſt pluſieurs cas d'hydropiſie dans leſquels ce remede peut produire de grands effets : ſavoir, toutes les fois que les plus petits vaiſſeaux ſont obſtrués par une mucoſité ténace, ou lorſqu'une bile durcie fait obſtacle aux ſecrétions; ou bien lorſque les petites veines qui ſervent à la réſorption ſont reſſerrées par l'effet de l'acrimonie écrouelleuſe ou

de la dartreuſe, & même par celui de l'acrimonie gouteuſe ; & aſſurément ce remede s'eſt rendu recommandable par les heureux ſuccès qu'ont eus pluſieurs fois des pilules compoſées de mercure doux mêlé avec des gommes, des extraits amers, du ſavon, ou ſuivant les circonſtances, avec d'autres remedes : mais il faut s'en abſtenir toutes les fois que le malade eſt déja atteint d'une fievre continue, ou que ſes forces ſont abattues par la putridité.

Je n'ai point d'avis à donner touchant la paracentheſe, car les préceptes de CELSE ſont excellens. Les uns craignent de la faire dès les commencemens, d'autres craignent qu'on ne l'adminiſtre lorſque la maladie eſt avancée : je ne crains point de l'employer dans l'une & l'autre de ces époques ; car ſi on la fait de bonne heure, elle eſt ſouvent très-utile, & il n'y a point de danger de la pratiquer tard : à moins que le malade ne tire déja à ſa fin, car alors cette opération hâte la gangrène des viſceres. Il faut toujours faire uſage de ce bandage qui a déja été employé par CÆLIUS AURÉLIEN que Mr. DE LITTRE a renouvellé, & dont le célebre MEAD a cru être l'inventeur. Si on l'adminiſtre

tard, elle ne guérit pas, mais elle diſſipe du moins pour quelques jours les angoiſſes qui tourmentent ſi fort les malades, ce qui eſt l'unique ſoulagement qu'ils deſirent.

Je finirai ici cette épitre : vous ne trouverez pas, monſieur, qu'elle préſente beaucoup d'obſervations merveilleuſes ou plutôt extraordinaires ; car de pareilles obſervations ne ſont preſque d'aucune utilité : mais elle contient des hiſtoires de maladies ſur la vérité deſquelles on peut compter, & qu'on voit tous les jours, mais qu'on n'a point examinées juſqu'ici avec aſſez d'attention ; car, comme dit CICERON, *on ne demande pas les raiſons des choſes qu'on a toujours ſous les yeux* (*). Pardonnez-moi, monſieur, les imperfections de mon ſtyle, vous qui écrivez ſi bien en latin ; il n'appartient qu'à un HALLER, à un GAUBIUS & à un très-petit nombre d'autres, de répandre du jour ſur les myſteres ſacrés de l'art d'ESCULAPE, dans un ſtyle que SALLUSTE & CELSE auroient voulu s'approprier (**).

(*) Non requirunt *rationes earum rerum, quas ſemper vident.*

(**) *Huc illuc vocat ægra cohors.*

Je ſerai content de ſavoir que ce que j'ai écrit, quelque peu élégamment que ce ſoit, contient des choſes utiles, & qu'il vous paroiſſe, monſieur, que ce petit ouvrage ait reculé, ne fût-ce que bien peu, les bornes du domaine de la médecine; car alors votre autorité me tiendra lieu de protection, & me mettra à l'abri des attaques & des inſultes qu'on pourroit me faire. Agréez mes ſalutations & mes vœux, pour que DIEU faſſe au genre humain la faveur de vous conſerver long-tems en ſanté. Veuillez ne pas diſcontinuer de m'honorer de votre amitié qui m'eſt ſi précieuſe, & de m'inſtruire par vos conſeils, & recevez l'aſſurance de mon entier dévouement.

Lauſanne le 16 Mai 1761, & pour la deuxieme fois le 8 Novembre 1769.

APPENDICE.

OBSERVATIONS

SUR

LA COLIQUE DE PLOMB.

J'AI penſé que quelques médecins, qui ne liſent pas les journaux, ne ſeroient pas fâchés de trouver ici les obſervations ſuivantes, qui ont déja été publiées, il y a long-tems, dans un excellent journal imprimé à Berne, ſous le titre d'*extrait de toute la littérature de l'Italie & de la Suiſſe* (*). Car on termineroit plus vîte les diſputes auxquelles on ſe livre avec animoſité ſur les coliques nerveuſes, ſi tous les médecins, à qui ces maladies ſe préſentent, daignoient faire part de leurs obſervations. Celles que je donne pour ma part, & telles que le hazard me les a offertes, ne ſont pas de grande importance, ſans être pourtant inutiles. Ce ſont d'ailleurs ces mêmes obſervations que j'avois recueillies il y a long-tems, & que Mr. DE HAEN a déja citées

(*) *Excerptum totius Italicæ & Helveticæ litteraturæ.*

dans le tome troiſieme de ſon ouvrage intitulé, *Ratio medendi.*

Je m'abſtiendrai de raiſonner ſur la conteſtation élevée ſur cette matiere : je ſerois cependant porté à croire que certains vins, les poiſons & le ſcorbut, ſont trois cauſes qui excitent des coliques, leſquelles entraînent après elles la paralyſie, & qu'il n'en eſt pas un plus grand nombre (*). Car je traite tous les jours des coliques très-violentes, & qui proviennent de toutes ſortes d'autres cauſes ; je n'en ai pas encore vu réſulter la paralyſie : il eſt un bon nombre d'autres médecins qui ne l'ont pas vu non plus ; de ce nombre ſont les plus habiles médecins de tous les pays de l'Europe : auſſi toutes les fois que je vois la paralyſie arriver à la ſuite d'une colique, je ſoupçonne que cela vient d'une des cauſes que j'ai indiquées. Cependant je n'avance ceci qu'à titre de propoſitions douteuſes, & qui ont beſoin d'être examinées par d'autres médecins ; car je ne prétends point recuſer les té-

(*) De nouvelles obſervations m'ont fait changer de ſentiment il y a dix ans ; mais j'en parlerai plus au long dans un autre ouvrage que je prépare pour l'impreſſion.

moignages de perſonnages dont l'autorité eſt du plus grand poids.

OBSERVATION PREMIERE.

UNE femme âgée de trente ans, maigre, qui étoit accouchée trois fois, veuve depuis deux ans, me conjura, en fondant en larmes, au mois de Septembre de 1753, de lui donner du ſecours ou bien de lui procurer une mort tranquille. Il s'étoit écoulé ſept jours depuis la derniere ſelle, & il y avoit déja dix jours qu'elle avoit commencé à être tourmentée d'une ſenſation incommode depuis le creux de l'eſtomac juſqu'au nombril, laquelle augmentant journellement en étoit venue au point de réduire la malade à appeller preſque ſans ceſſe la mort à ſon ſecours pendant les deux derniers jours, & que la violence du mal l'avoit troublée juſqu'à la faire tomber plus d'une fois en délire. Elle avoit eu la nuit précédente des attaques de convulſions, légeres cependant, & depuis lors elle avoit eu de la peine à remuer les doigts. Il n'étoit pas impoſſible de connoître cette maladie, quoique juſques-

là on eût négligé d'y faire attention : mais voyons quelle en étoit la cauſe.

Le chirurgien me rendit compte de ce que cette femme avoit ſouffert depuis une année, & me dit que dans la vue d'éloigner la phthiſie, il avoit preſcrit la teinture antiphthiſique de GARMANN à la doſe de trente gouttes qu'elle devoit prendre deux fois par jour, avec une infuſion de fleurs de roſes rouges. Elle s'y étoit conformée exactement durant un mois entier, & il n'y avoit que cinq jours qu'elle avoit ceſſé d'uſer de ce poiſon. Je compris que la toux qu'elle avoit précédemment avoit été un effet de l'affection hypocondriaque : quant à la nouvelle maladie, j'étois déja au fait de ſon origine ; le chirurgien l'avoit traitée avec la même impéritie avec laquelle il l'avoit attirée. Car comme il l'attribuoit à des vents, il n'avoit preſque employé autre choſe que des drogues échauffantes & aromatiques, de l'anis, du fenouil, des roſſolis, de la thériaque & des fomentations ſpiritueuſes.

La malade éprouvoit une chaleur ardente, ſa peau étoit ſéche & ridée, elle avoit la langue ſéche & gercée ; elle avoit à peine fait plein un verre d'urine depuis trente heures ; elle avoit déja

assé sept nuits sans dormir un instant; e bas-ventre étoit tellement resserré & endu que la malade craignoit le plus éger attouchement; l'angoisse étoit telle ue je n'en ai pas vu de plus cruelle. e conseillai un bain tiede d'eau com- mune; elle y entra une heure après: n attendant, on lui donna un lave- ment composé de quatre onces d'huile l'olives & autant de sirop d'althéa; elle vala une pareille dose de ce sirop mêlée vec le double d'eau chaude, tandis u'on préparoit un petit-lait, dont voici a formule. Prenez une livre de petit- ait, dissolvez-y une once & demie de manne grasse; ajoutez à la colature une nce de sirop d'althéa, douze grains de itre; sirop de pavot blanc & eau de leur d'orange de chaque une dragme, our en boire deux onces petit à petit ous les quarts d'heures.

Je lui fis prendre la premiere dose ans le bain où elle demeura plongée endant une heure entiere, à cause du etit soulagement qu'elle croyoit y ref- entir. Au sortir du bain, on lui cou- rit tout le bas-ventre depuis le creux e l'estomac jusqu'au pubis avec un ca- aplasme fait avec de la mie de pain, es fleurs de sureau & de camomilles

cuites dans du lait. Le bain ne l'avoit que bien peu ſoulagée; elle étoit encore en proie à des douleurs les plus cruelles, & il ne ſe faiſoit aucune évacuation, pas même par les urines que j'avois eſpéré que le bain provoqueroit: enſuite quatre heures s'étant écoulées depuis le premier lavement, j'en fis donner un ſecond, ce que j'aurois dû faire plutôt, mais il reſta pareillement dans le ventre: on lui en donna un troiſieme, toujours avec les mêmes ingrédiens, mais qui n'eut pas un ſuccès plus heureux.

Voyant enfin que je ne devois attendre aucun ſoulagement auſſi longtems que la malade n'iroit point à ſelle, il me vint dans l'eſprit de hazarder une tentative nouvelle, en eſſayant l'effet d'un clyſtere en forme de vapeurs, & cela par une méchanique groſſiere, mais utile: on fit donc paſſer dans les inteſtins la vapeur d'une décoction de mauves au moyen d'un canule, d'une veſſie de cochon & d'un entonnoir de cave, ce qui réuſſit aſſurément à ſouhait; car déja au bout de ſix minutes, la malade ſentit dans le bas ventre des mouvemens auxquels elle n'étoit pas accoutumée depuis longtems: au bout de dix minutes on ôta ces inſtrumens, & les douleurs

parurent avoir changé: demi-heure après, il ſortit du ventre des matieres molles & très-dures, c'étoit la neuvieme heure après le premier remede que j'avois eſſayé.

On donne un quatrieme lavement, compoſé de décoction de mauves & de ſirop d'althéa; il s'enſuit une nouvelle ſelle, & les douleurs étoient déja aſſez diminuées, pour que la malade ſe fût récriée ſur ſon bonheur, ſi ſes doigts qui étoient paralytiques ne lui avoient pas été d'un mauvais augure. Environ à dix heures du ſoir, elle fit une ſelle copieuſe, liquide, très-puante, & elle en fit quatre autres ſur le matin, après avoir déja avalé neuf livres de petit-lait, & par conſéquent auſſi, près de quatorze onces de manne; c'eſt ce que je voudrois que remarquaſſent ceux qui ne ſavent pas vaincre les difficultés par des moyens aſſez efficaces, & qui traitent mollement les maladies violentes.

Etant revenu le matin (c'étoit le onzieme jour depuis le commencement de la maladie), j'appris que les douleurs étoient fort légeres: je mis de côté les ſirops d'althéa & de diacode, & je preſcrivis de mêler dans chaque livre de petit-lait une demi-once de manne & une once de ſuc de dent de lion. La

malade fit pendant la journée deux selles fétides & qui causoient une chaleur brûlante au fondement. Il s'écoula une très-grande quantité d'urine trouble qui déposa beaucoup de sédiment jaune : pendant la nuit elle fut foible, ne dormit point & fit une selle.

Le 12 jour, on ajouta à chaque livre de petit-lait, préparé comme le jour précédent, trois dragmes de jus de cresson de fontaine ; on ajouta au cataplasme de la rue & du safran : la malade n'eut point de douleurs : du catholicon qu'on lui donna en lavement à cinq heures du soir, amena encore beaucoup de matieres ; elle dormit depuis environ neuf heures, pendant deux heures.

Le 13 on laissa la manne, & on ajouta encore une once de jus de cresson sur chaque livre de petit-lait ; mais la malade n'en but plus que toutes les demi-heures. Au lieu des bouillons de poulets dont elle se nourrissoit, je lui permis de manger des herbes potageres & du pain : un lavement qu'elle prit le soir l'évacua puissamment ; elle dormit cinq heures ; le lendemain matin elle étoit bien, elle avoit même de la vigueur, & il ne lui manquoit que de pouvoir remuer les doigts.

Le 14 & le 15 elle continua de la même

maniere. Le 16 on ajouta au lavement du soir de l'électuaire d'*hiera piera ;* il s'ensuivit des selles copieuses : une heure après elle avala un bol, composé de douze grains de camphre & de deux scrupules de conserve de fleurs de romarin ; en buvant par-dessus cinq onces d'une décoction très-forte de bardane adoucie avec du sucre.

Le 17, elle prit le petit-lait, le lavement & le bol.

Le 18 à sept heures du matin & à cinq du soir, elle avala au lieu du petit-lait un bouillon de poule avec du jus de dent de lion, de celui de fumeterre & de celui de cresson : le soir elle prit le bol ; elle passa une très-petite nuit ; le matin elle étoit moite de sueur, & elle remuoit les doigts à la vérité, mais ils étoient absolument sans force. Elle continua les mêmes remedes jusqu'au trentieme jour, se portant alors très-bien &, étant tout-à-fait délivrée de son affection hypocondriaque, elle cessa de prendre des remedes.

***

OBSERVATION II.

UNE femme du peuple, qui avoit toujours été d'une conſtitution délicate, avoit au mois de Mai de 1754, une toux qui duroit depuis quelques mois & qui étoit accompagnée d'une expectoration abondante, que ceux qui la traitoient alors appelloient *purulente*; je compris cependant qu'elle n'avoit été que pituiteuſe, & cela par un effet de l'altération de la lymphe des poumons qui étoient relâchés, mais ſains. Comme elle allaitoit outre cela un enfant, ſes forces s'épuiſerent ainſi doublement, ce qui la menoit grand train à l'étiſie, ſuivant la relation qu'on m'en faiſoit : l'apothicaire voulant prévenir cette maladie, conſeilla à la malade d'avaler trois fois par jour juſqu'à cinq grains de ſucre de ſaturne, avec de la conſerve de roſes. L'expectoration diminua, & elle fut entiérement ſupprimée le ſixieme jour.

Le dixieme qu'il faut regarder comme le premier jour de la nouvelle maladie, elle commença déja à ſe plaindre d'une légere angoiſſe, & d'une ſenſation de pe-

ſanteur incommode dans le bas-ventre ; elle eut le ventre tout-à fait reſſerré, tandis qu'auparavant elle avoit accoutumé de faire une ſelle tous les jours : l'angoiſſe & les douleurs augmentoient d'un jour à l'autre : le ſixieme jour, elles étoient déja très-violentes, & faiſoient l'effet d'une ceinture de fer qui auroit ſerré très-fortement les hypocondres.

Le 7 & le 8, elle pouſſa des hurlemens continuels, les lavemens n'amenant rien & ne la ſoulageant point.

Le neuvieme au matin on m'appella ; je lui trouvai de l'angoiſſe, de l'oppreſſion & une foibleſſe extrême ; elle étoit en proie aux plus cruelles douleurs, & il y avoit déja quelques heures qu'elle avoit de la difficulté à remuer les bras. Elle avoit la langue & le goſier ſi ſecs qu'ils en étoient preſque roides : elle avoit eſſayé d'éteindre ſa ſoif & d'appaiſer ſes douleurs, en bûvant à grands traits de la décoction de camomilles & d'anis, qu'elle avoit déja revomie pluſieurs fois. On lui avoit auſſi donné pluſieurs fois de la thériaque détrempée dans de l huile de noix, & je ne ſais quelles autres drogues auſſi mal imaginées. Le pouls étoit petit, fréquent, vite, dur.

La foibleſſe qui étoit extrême, le relâ-

chement qui étoit la cauſe de la maladie précédente, & l'œdeme qui occupoit les jambes, interdiſoient l'uſage du demi-bain: je fis ſur-le-champ donner un lavement, compoſé de quatre onces d'huile de lin, d'une once de ſirop diacode, de ſirop d'althéa & de décoction de camomilles, de chaque deux onces. On couvrit d'un cataplaſme très-émollient la poitrine & le bas-ventre, depuis le cou juſqu'au pubis. J'ordonnai que la malade bût chaudement, & à la même doſe que celle que j'avois preſcrite pour le petit-lait à la malade précédente, de la décoction de fleurs de mauves, à chaque livre de laquelle on avoit ajouté une once & demie de manne, une once de miel, & une dragme de ſirop diacode. Dans la vue de remédier aux mauvais effets de la ſuppreſſion des crachats, je conſeillai à la malade d'inſpirer par la bouche & par le nez, la vapeur très-émolliente de la même décoction, en ſe tenant la tête couverte. On donnoit un lavement toutes les deux heures: il parut après le troiſieme, que la malade étoit un peu ſoulagée: il ne s'étoit pas encore écoulé une heure après le quatrieme, & elle avoit déja avalé environ huit onces tant de manne que de miel, lorſque les douleurs étant devenues exceſſives, &

ayant augmenté jusqu'à faire tomber la malade en défaillance, elle fit une selle presque aussi dure qu'une pierre, & qui surnageoit sur l'huile, & elle rendit beaucoup d'urine très-fétide & rouge. Elle fit de plus, six selles pendant la nuit, qui fut encore très-mauvaise.

Le 10 elle n'avoit presque plus de douleurs; elle avoit déja le plaisir de se sentir la bouche & le gosier humectés, mais les mains étoient sans mouvement. La malade toujours très-foible continua pendant deux jours à faire usage de la même boisson, à laquelle on avoit ajouté du sirop des cinq racines, en omettant le sirop diacode. Elle fit quelques selles, les crachats reparurent, mais sans la toux, ou du moins sans qu'elle se fit presque appercevoir.

Le 13 on appliqua de l'emplâtre de galbanum safrané tout le long de l'épine du dos, & sur tout le bas-ventre : je fis prendre, trois fois par jour à la malade, des bols composés de camphre, de benjoin, d'assa-fétida, saupoudrés de poudre d'aunée, avec un peu de baume du Pérou, broyé avec du sucre, en bûvant pardessus une tisane de bardane de sassafras & de fleurs de romarin : j'avois soin qu'on lui frottât en même tems les parties inférieures avec des flanelles impregnées de

la fumée du ſuccin; & je lui conſeillai des alimens de facile digeſtion.

Cette méthode ayant été ſuivie pendant ſix jours, ſavoir juſqu'au vingtieme de la maladie, la malade remuoit déja la main gauche: le trentieme elle ſe portoit fort bien. Mais s'étant expoſée inconſidérément à une pluie d'été, comme je l'ai appris enſuite, & ayant été derechef attaquée de la toux, elle mourut étique au commencement de Décembre. On me dit qu'elle avoit ſevré ſon enfant trois jours après avoir commencé l'uſage du ſucre de ſaturne.

OBSERVATION III.

UN homme âgé de vingt-trois ans, ayant la gonorrhée, & conſeillé par un barbier qui ſe mêloit de faire le chirurgien, prenoit pendant le mois de Septembre de 1756, du ſucre de plomb à la doſe de douze grains, à ſept heures du matin. Il en avoit déja conſommé trois dragmes dans l'eſpace de quinze jours; la gonorrhée étant ainſi preſque ſupprimée, il étoit tourmenté d'un mal ai e intérieur, d'angoiſſe, de foibleſſe, de dégoût & de ſoif.

Le

Le dix-huitieme jour, il eut de la douleur à l'eſtomac. Le 23 la maladie avoit tellement augmenté que le malade paroiſſoit être en danger de mort : après avoir pris, à ce qu'il me dit, à diverſes fois des lavemens, des purgations & des remedes huileux, le ventre ſe lâcha le 28, & les douleurs furent un peu appaiſées ; mais il ſurvint en même tems une paralyſie aux mains & aux pieds, qui lui ôtoit le mouvement de ces membres.

Ayant été appellé le 31, & voyant que le ventre n'étoit pas encore aſſez libre, je le purgeai copieuſement, mais doucement, en lui faiſant prendre pendant deux jours une boiſſon délayante, préparée avec de la manne, de la pulpe de caſſe & de la décoction de racine de chien-dent ; puis je fis appliquer ſur le bas ventre un cataplaſme nervin, & un emplâtre de la même nature ſur l'épine du dos, de plus je lui fis faire des frictions par tout le corps.

Depuis le 31 juſqu'au 38, il but à toute heure, jour & nuit, trois onces d'une décoction de chardon Roland, de ſalſepareille & de gayac, adoucie avec du miel.

Le 39, après avoir fait précéder deux lavemens qui amenerent des ſelles copieuſes, je lui fis prendre toutes les quatre

heures, quatre fois par jour, des bols faits avec de la ſerpentaire de Virginie, du camphre, de l'aſſa-fétida, & une petite quantité de ſoufre doré d'antimoine de la troiſieme précipitation, en bûvant par-deſſus un verre de la décoction.

Le 40, comme il ne pouvoit pas encore dormir, je fis ajouter au bol qu'il devoit prendre le ſoir un demi-grain d'opium, ce qui lui procura une nuit tranquille.

Le 41, je lui fis boire trois onces de vin de Malaga le matin, & autant le ſoir; cela ranima merveilleuſement les forces.

Le 42, il remua la jambe droite.

Le 50, en faiſant uſage des mêmes remedes, excepté l'opium, que je n'employai qu'une ſeule fois, il put remuer à ſon gré les mains & les pieds. Des alimens de facile digeſtion, des vins généreux, & l'équitation rétablirent tout-à-fait les forces, & le malade ne s'eſt jamais plus reſſenti de ſa gonorrhée.

LETTRE

A Mr. BAKER,

Sur les maladies causées par l'usage du seigle ergoté.

LETTRE

A

Mr. G. BAKER. (a)

MONSIEUR, je ſuis bien charmé de l'idée avantageuſe que vous avez de mes petits ouvrages ; j'ai reçu avec reconnoiſſance votre excellent mémoire ſur la dyſenterie & le catarrhe, & je l'ai lu d'un bout à l'autre avec beaucoup de profit.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis l'auteur de ce qu'on lit dans mon *Avis au peuple*, touchant le ſeigle ergoté, mais cela appartient à l'éditeur anonyme de Paris. Ce petit chapitre & tous ceux qui traitent de diverſes maladies chroniques, depuis la page 420 juſqu'à la page 504, ſont des additions du même auteur : je les ai miſes de côté dans la ſeconde édition imprimée à Lauſanne, laquelle eſt

(a) Cette lettre a été inſérée dans les Tranſactions philoſophiques, vol. LV, j'ai penſé que quelques médecins ne ſeroient pas fâchés de la trouver ici.

cependant beaucoup plus complette que la précédente, & que vos libraires Mes. BECKET & DE HONDT ont fait traduire en anglois. Je me détermine cependant volontiers, & pour vous complaire, monsieur, à vous envoyer ce que j'avois recueilli ci-devant sur cette matiere, en faisant des recherches soigneuses sur les diverses parties de la diététique : vous pourrez, monsieur, si vous le trouvez à propos, & si ces observations vous paroissent le mériter, en faire la lecture de ma part dans les assemblées de l'illustre société.

Les grains de froment & de seigle, sont principalement sujets à trois sortes de maladies, savoir, à la *rouille*, à la *nielle* & à l'*ergot* (*). On trouve presque par-tout une étrange confusion au sujet de ces maladies, sur-tout au sujet des deux premieres : il sera à propos de les définir avec plus d'exactitude.

La rouille que vous appellez *mildew*, & qu'on nomme *ruggine* en italien, est une poudre d'un jaune rougeâtre, gluante, & qui en s'attachant à la tige & à la balle de plusieurs plantes graminées, empêche leur accroissement : cela fait que

(*) En latin *rubigo*, *ustilago* & *secale cornutum*.

le grain étant mal nourri, il tombe dans l'atrophie & le deſſéchement, & ne donne point, ou preſque point de farine. C'eſt, ſi je ne me trompe, cette maladie qu'on appelle dans certains endroits *blé vanté :* le peuple croit qu'un vent chaud a conſumé le grain.

La *nielle* ou *brûlure*, que les Italiens appellent *fuligine*, eſt un nom générique qui déſigne une dégénération, qui fait que les graines deviennent noires : il y en a deux eſpeces, le *charbon* (*) & la *carie*.

Le charbon eſt une maladie du grain, laquelle ſe fait à peine connoître à l'extérieur, ſi ce n'eſt que les grains paroiſſent plus ronds : elle conſiſte en ce que leur ſubſiſtance interne ſe change en une poudre noire, viſqueuſe & fétide. Les grains attaqués du charbon groſſiſſent quelquefois beaucoup. Mr. DU HAMEL a appellé cette maladie *la boſſe*. Il eſt très-facile d'obſerver la nature du charbon dans ce blé des Indes, qu'on appelle *maïs*, ſuivant l'obſervation de Mr. BONNET (*b*). Car il en a vu des grains qui étoient auſſi gros qu'un œuf de poule,

(*) *Carbunculus.*

(*b*) *Recherches ſur l'uſage des feuilles dans les plantes*, page 327.

& qui étoient remplis d'une poudre noire, fétide, fanieuſe, & ſéparée par pluſieurs petites lames.

La carie, qu'on déſigne le plus ſouvent par le nom générique de nielle, infecte le froment, le ſeigle & pluſieurs autres plantes; elle nuit beaucoup non-ſeulement aux grains, mais auſſi aux fleurs & aux feuilles, & cela ſous la forme d'une poudre noire, viſqueuſe, qui s'attache de toutes parts, & qui détruit tout ce qu'elle touche : cette maladie commence à ſe manifeſter dans le tems que le froment fleurit, & elle empêche ainſi que le grain ne mûriſſe jamais; car je ne croirois pas facilement qu'il pût ſe corrompre, lorſqu'il eſt parvenu à ſa maturité. J'ai ſous les yeux pluſieurs épis attaqués de carie, & dont la couleur eſt par-tout obſcurcie par cette poudre; ils ſont entiérement vuides de grains; ils ne préſentent que des balles blanchâtres, & au milieu de la balle je ne ſais quoi de fibreux, qui paroît avoir été la partie fibreuſe du grain ou ſon ébauche. Je vous en envoye quelques-uns, monſieur; cette poudre a peu de goût ou d'odeur, & elle n'en a pas eu davantage au moment où on a cueilli ces épis.

Mr. GINANNI croit que la carie a été obſervée de tout tems; mais il n'y a pas

ſi long-tems qu'on connoît le charbon, & on ne l'avoit jamais vu en Lombardie avant l'année 1730, & à Céſene avant l'année 1738.

Le *blé cornu* ou *ſeigle ergoté*, eſt une maladie bien différente, elle n'attaque que le ſeigle & deux ou trois autres plantes graminées des Alpes, comme l'a rapporté Mr. HALLER, mon illuſtre ami. C'eſt une végétation irréguliere du grain du ſeigle, lequel devient une ſubſtance qui tient en quelque ſorte le milieu entre le grain & la feuille, qui eſt comprimé irréguliérement & dont la couleur eſt d'un verd-brun, comme je l'ai vu, quoique très-rarement (car il eſt rare d'en voir dans notre pays); de plus, il eſt ſouvent long de quatorze ou quinze lignes & large de deux, comme l'ont déja vu autrefois les célebres MARCHAND & VAILLANT. CHARLES NICOLAS LANGE, eſt de tous les auteurs, celui qui a décrit ces grains le plus exactement, en ajoutant des expériences ſur leur qualité. Lorſqu'on les ſeme, ils ne germent du tout point; ils abondent ſur-tout dans les années pluvieuſes, & lorſqu'un printems pluvieux a été ſuivi d'un été tres-chaud. (*c*).

(*c*) L'ouvrage de Mr. LANGE ſénateur & médecin de Lucerne, a été écrit en allemand. & a paru à

Tout cela paroît simple, mais la confusion des noms a donné lieu à plusieurs erreurs. Les plus anciens documens ne permettent pas de douter que la rouille n'ait été connue de tout tems. Les anciens ont aussi connu la nielle, à laquelle ils donnoient le nom de *suie* (*) ou de brûlure (**): mais autrefois, tout comme dans les derniers siecles, on a dans plusieurs endroits abusé du terme de la rouille pour désigner la nielle, & réciproquement on a appellé la rouille du nom de la nielle; abus dont se plaint Mr. le comte GINANNI (*d*), & il croit fermement que la rouille décrite par RAMAZZINI dans son histoire de la constitution épidémique de l'année 1692 a été une véritable nielle. Il se plaint que plusieurs ont attribué hardiment à la nielle, ce qui n'appartient uniquement qu'à la rouille, que les anciens ont aussi appellée du nom d'*ærugo*. Il cite fort au long leurs passages, par lesquels il paroît

---

Lneerne en 1707. Le titre signifie, *Description des maladies provenant de l'usage du seigle ergoté dans le pain*: on en trouve un bon extrait dans les *Acta eruditorum* de l'an 1718, pag. 309.

(*) *Fuligo.*

(**) *Uredo.*

(*d*) *Delle malattie del grano in herba, trattate fisico fisice*, 4°. in Pesaro 1759.

évidemment, que la brûlure ou la suie (car le mot *ustilago* est moderne) a été à la vérité connue dès les premiers siecles, mais seulement d'une maniere obscure.

Il y a moins de confusion dans la nomenclature du seigle cornu : quelques-uns à la vérité l'appellent *fecale luxurians* (*), d'autres *mater fecalis* (**) ce qui revient au *mutterkorn* des Allemands ; d'autres l'appellent *orga ;* LANGE lui donne le nom de *clavus fecalinus ;* mais on ne peut presque pas confondre cette maladie avec les autres. Mr. MONETA est peut-être le seul qui puisse induire en erreur à cet égard, entant qu'il affirme que le seigle cornu n'est autre chose que des grains d'une grandeur démésurée, provenant d'un accroissement excessif dans les années d'abondance, & que ces grains n'ont rien de nuisible : il ajoute, contre le sentiment général, que l'orge & le froment peuvent devenir cornus (*e*) : cependant cet homme de bien n'a sans doute jamais vu le seigle cornu, mais il aura vu de ces grains vraiment gigan-

(*) Seigle qui foisonne trop.
(**) Mere du seigle.
(*e*) *Commentarii de rebus in historia natur. & medic. gestis*, tom. III, pag. 520.

teſques, qui n'ont point d'autre défaut que celui d'être trop volumineux, & qu'on rencontre par-tout chaque année. Mr. SELERNE a fait part à la poſtérité de la lettre d'une femme, qui dit auſſi que le ſeigle ergoté eſt quelquefois plus grand, & quelquefois plus petit que le ſeigle ordinaire (*f*) ; & Mr. HANOW paroît auſſi croire que le ſeigle ergoté eſt une maladie qui tient de l'atrophie (*g*) : mais tous les autres auteurs ſont d'un avis différent de celui de ces trois. Dans la Sologne on appelle cette maladie *ergot*, on lui donne le nom de *blé cornu* dans le Gâtinois (*h*).

Toutes les fois donc qu'il s'agit de la rouille, de la nielle ou du ſeigle ergoté, il faut bien ſe ſouvenir, que ce qu'on appelle *rubigo*, *ærugo*, *ruggine*, *robbiga*, *mildew*, *rouille*, *ſuc miellé*, & peut-être

---

(*f*) Mémoire ſur les maladies que cauſe le ſeigle ergoté, dans les *mémoires de mathématique & de phyſique, préſentés à l'académie royale des ſciences*, tom. II, pag. 161.

(*g*) *Commentar. de rebus in hiſtor. &c.* à l'endroit cité plus haut.

(*h*) *Dictionnaire d'hiſtoire naturelle* de Mr. DE BOMARE, au mot *ſeigle*. Cet auteur diſtingué, dont l'utile ouvrage a été publié une année après cette lettre, définit en peu de mots, mais avec juſteſſe, ce que c'eſt que la rouille & la nielle, au mot *bled* ; & le ſeigle ergoté, à l'article *ſeigle*.

blé vanté, n'eſt qu'une ſeule maladie; que la nielle appellée *uſtilago*, *uredo*, *fuligo*, *nigella*, *volpe*, *brûlure*, eſt une autre maladie qui differe de la premiere, & qui eſt de deux eſpeces, ſavoir la carie & le charbon; qu'enfin le ſeigle ergoté, autrement dit *ſecale luxurians*, *mater ſecalis*, *mutterkorn*, *orga*, *clavus ſecalinus*, eſt un troiſieme genre de maladie, entiérement différent des deux premiers.

Les anciens n'ont pas ignoré que tous les grains corrompus donnent une mauvaiſe nourriture; & GALIEN, qui tient encore à préſent un rang diſtingué parmi les auteurs de diététique, a donné de très-bons préceptes ſur les mauvais effets du froment noir, c'eſt-à-dire de la nielle & de l'ivraie, dont il défend ſérieuſement l'uſage aux boulangers, en rendant compte en même tems des maladies qu'il en a vu réſulter (*).

Le pain fait avec des graines infectées de la poudre de la nielle, ou avec celles qui ont été attaquées du charbon, (car il ne m'eſt pas encore arrivé de voir des graines en partie cariées & en partie ſaines), fermente & ſe cuit toujours mal, il eſt viſqueux, peſant, &

(*i*) *De alimentorum facultatibus*, Liv. I. c. 37.

donne des naufées à ceux qui n'y font pas accoutumés, & si l'observation ne m'a pas trompé, il a été en 1758 la cause de plusieurs maladies chroniques du bas-ventre & de la peau, y ayant eu ici dans cette année beaucoup de ce pain. LONGOLIUS a vu un homme qui, après avoir avalé par curiosité quelques grains de froment niellé, fut attaqué de douleurs de membres, & fut guéri en faisant quelques selles.

Mais les mauvais effets qui résultent de l'usage du seigle ergoté sont très-nuisibles; & comme il est vraisemblable que cette dégénération du seigle a eu lieu de tout tems, je ne ferois pas difficulté de croire que dans tous les siecles il y a eu des hommes qui ont éprouvé les maladies qu'il occasionne, quoique les médecins de l'antiquité ne les ayent point décrites; car ce n'est qu'en 1596 qu'on les a décrites pour la premiere fois avec exactitude: depuis ce tems-là elles ont cruellement infesté divers pays de l'Europe, en excitant des spasmes ou la gangrene. Je rendrai compte de ces fléaux en peu de mots & historiquement. FRÉDERIC HOFFMANN décrit cette maladie sous ces deux faces (*k*). Je ferai en pre-

(*k*) *Pathol. gener.* Part. II. cap. 9. §. 16. dans le scolie.

mier lieu la description de l'espece spasmodique, puis celle de l'espece gangréneuse.

Il régna en 1596 dans la Hesse & dans les pays voisins une maladie épidémique spasmodique-convulsive, dont la faculté de médecine de Marbourg attribua la cause à l'usage du seigle ergoté. Elle publia en 1597 un petit traité écrit en allemand sur les symptômes, l'étiologie & le traitement de cette maladie, & c'est dans cette source que SENNERT paroît avoir puisé ce qu'il en dit (*l*). Il en donne une ample description dont je n'extrairai que ce qu'il y a de plus remarquable, parce qu'il est facile de la trouver, cet auteur étant entre les mains de tout le monde.

1°. Ceux qui étoient attaqués d'épilepsie n'étoient presque point délivrés de cette maladie par la suite.

2°. Ceux qui tomboient dans la démence demeuroient stupides jusqu'à la mort.

3°. Quoique quelques-uns vécussent encore jusques à quinze ans après avoir eu cette maladie, ils se trouvoient ce-

(*l*) *De febribus*, Lib. IV, cap. 14, *de febre maligna cum spasmo*. Dans le siecle dernier WILLIS, & tout nouvellement M. CARTHEUSER, ont décrit, d'après SENNERT, la pathologie de cette maladie.

pendant mal toutes les années aux mois de Janvier & de Février.

4°. Cette maladie n'étoit pas exempte de contagion; ce qu'on n'a obſervé nulle autre part.

5°. Les cadavres de ceux qui en étoient morts ſe corrompoient beaucoup plus vite que s'ils étoient morts d'une autre maladie (*m*).

6°. Elle n'a point non plus toujours épargné les bêtes ſauvages; les cerfs ſurtout en étoient attaqués comme les hommes, & ils reſtoient étendus par terre comme s'ils avoient été en léthargie (*n*).

Suivant le témoignage de HOFFMANN, la même maladie régna dans le Voigtland dans les années 1648, 1649 & 1675. En 1702 elle parcourut tout le territoire de Freyberg. En 1716 elle affligea la Saxe & la Luſace; cette épidémie a été décrite par G. V. WEDEL (*o*). Dans le même tems, A. O. GŒLIKE a publié une diſſertation ſur la même maladie, dans laquelle il a donné

(*m*) A. O GŒLIKE *exercitationes ſubſeciv*æ, T. II, pag. 17.

(*n*) Ibid, p. 23.

(*o*) *Diſſ. de morbo ſpaſmodico epidemico maligno, in Saxonia, Luſatia, viciniſque locis gr*æſſ*ato*, Jenæ 1717.

un précis exact de tous les auteurs qu'on avoit alors sur cette matiere, (tels étoient HORST, BUDDÆUS, LONGOLIUS, HABERKORN, WILLISK, & d'autres) & il y a soigneusement indiqué les différences de la maladie dans les diverses épidémies (*p*).

La même maladie se manifesta en 1717 dans diverses contrées de l'Allemagne. Elle se répandit en Silésie l'an 1722; c'est ce qui donna lieu à la dissertation de VATER (*q*). Elle régna en 1736 dans la dynastie de Zottenberg en Silésie & dans le district de Wartenberg en Bohême. G. H. BURGHART décrivit l'épidémie de Zottenberg, mais en allemand pour la plus grande partie (*r*). J. A. SRINC, qui avoit traité lui seul cinq cent malades, dépeignit avec exactitude la maladie de Wartenberg (*s*). Voici quels étoient ses symptômes: "Elle » commençoit par un chatouillement » incommode aux pieds, comme si on y

(*p*) A. O. GŒLIKE *exercitationes subsecivæ*, Tom. I, p. 1. Ce petit ouvrage est bon & mérite d'être lu.

(*q*) CHR. VATERI *Dissertatio de morbo spasmodico populari Silesiaco.* Wittembergæ 1723.

(*r*) *Satyræ medicorum Silesiacorum*, Specim. III. obs. 4.

(*s*) *Ibidem.* Specim. III. obs. 5.

„ eût senti marcher des fourmis ; bien-tôt
„ l'estomac étoit tourmenté d'une cardial-
„ gie grave. Le mal s'avançoit de la jus-
„ qu'aux mains, jusqu'à ce qu'il occupât
„ la tête même. Ce chatouillement étoit
„ suivi, non seulement dans les mains &
„ les pieds, mais encore dans les doigts
„ de ces membres, d'une contraction que
„ l'homme le plus robuste pouvoit à peine
„ empêcher, enforte qu'à voir comme les
„ membres étoient tordus en divers sens,
„ on auroit juré qu'ils étoient disloqués.
„ Les malades poussoient les hauts cris en
„ se plaignant que les pieds & les mains
„ leur brûloient, tandis qu'ils suoient
„ excessivement par tout le corps. La
„ tête après avoir essuyé les douleurs
„ devenoit pesante, & étoit attaquée de
„ vertiges ; la vue étoit comme offusquée
„ par des nuages. Quelques-uns étoient
„ tout-à-fait aveugles ou croyoient voir
„ les objets doubles, quoiqu'ils fussent
„ simples. Ils s'oublioient eux-mêmes
„ & chanceloient comme des gens yvres,
„ étant tout-à-fait hors de sens. Quel-
„ ques-uns devenoient maniaques, d'au-
„ tres mélancoliques, d'autres tom-
„ boient dans l'assoupissement (*). Ceux

(*) *Comatosi fiebant.*

» qui avoient passé l'âge de quinze ans,
» étoient sujets au mal caduc, & en
» mouroient pour la plupart. Cette ma-
» ladie étoit accompagnée de l'opisthо-
» tonos & d'une écume presque sanglan-
» te, ou jaune, ou bien verte, qui sor-
» toit de la bouche. La langue étoit sou-
» vent déchirée par l'effet des convul-
» sions; elle s'enfloit tellement chez
» quelques-uns qu'elle interceptoit la
» respiration, la salive s'écoulant en
» même tems en très-grande quantité.
» J'ai vu des malades qui étant attaqués
» de cardialgie, puis de l'épilepsie après
» le vomissement, ont perdu la vie. Les
» mains & les pieds éprouvoient moins
» de distension chez ceux qui avoient
» été saisis de frisson & de froid après
» le chatouillement. Toute cette iliade
» de maux étoit suivie de la faim cani-
» ne. La plupart des malades ne pou-
» voient pas se rassasier; il en étoit très-
» peu qui eussent de l'aversion pour les
» alimens. Il se forma des bubons au
» derriere du cou chez l'un d'eux; mais
» ces bubons n'ont point de rapport
» avec ceux de la peste. Il en sortit un
» pus jaune, & cet écoulement étoit
» accompagné de douleurs excessives &
» brûlantes. Il est survenu chez un au-

„ tre des taches aux pieds lesquelles sub-
„ sistent encore depuis huit semaines.
„ Chez quelques-uns le visage s'est cou-
„ vert des taches qui l'ont affreusement
„ défiguré.

„ Le pouls étoit semblable à celui de
„ la santé, & cela chez tous les mala-
„ des sans exception. Les spasmes étoient
„ suivis de roideur des membres, en-
„ sorte que les malades paroissoient être
„ impotens des pieds & des mains. Cette
„ cruelle maladie joue son rôle chez
„ quelques-uns pendant deux semaines,
„ chez d'autres pendant quatre semai-
„ nes, chez d'autres pendant six ou
„ huit, & même chez quelques-uns il
„ dure l'espace de douze semaines: elle
„ a pourtant ses entractes, pendant les-
„ quels elle laisse les malades tranquilles.
„ Dès les commencemens, elle a fait pé-
„ rir cent personnes, qui pour la plus
„ grande partie étoient des enfans. Sur
„ cinq cent malades, par exemple, il
„ s'est trouvé trois cents enfans; or je
„ mets au nombre des enfans tous ceux
„ qui étoient au dessous de l'âge de
„ quinze ans. Elle a emporté les habi-
„ tans de deux maisons sans en laisser
„ un seul. Je prends DIEU à témoin
„ qu'il n'y avoit point de contagion.

„ BURGHART dit qu'on n'a pu, par
„ aucun moyen, en arrêter les horribles
„ symptômes, non plus que les spasmes
„ qui violentoient d'une maniere ex-
„ traordinaire les extrêmités du corps,
„ savoir, les bras, les jambes, la tête,
„ les yeux & les levres, & qui ôtoient
„ absolument aux malades l'usage de la
„ raison (*t*). Il étoit rare que la maladie
„ diminuât en aucune façon avant la
„ troisieme semaine; mais plusieurs en
„ ont été détenus pendant un & même
„ pendant deux mois, sur-tout ceux qui
„ n'ont point pris de remedes, & qui
„ n'ont pas voulu observer un régime
„ convenable. Quant à ceux chez qui il
„ survenoit comme une fievre continue
„ qui leur procuroit des sueurs abon-
„ dantes, sur-tout après les accès, tant
„ de fievre que de spasmes, ils en ont
„ plus vîte réchappé. Mais ceux qui ont
„ paru, peu de tems avant leur mort,
„ être attaqués d'un relâchement des
„ membres semblable à la paralysie, &
„ même d'une véritable apoplexie. La
„ maladie a laissé de plus longs interval-

(*t*) WEDEL, qui n'a observé que quelques cas particuliers dans son district, a vu des malades attaqués de manie, du *tétanos*, de l'*emprosthotonos* & de l'*opisthotonos*.

„ les aux femmes, mais elle les maltrai-
„ toit enfin d'autant plus violemment,
„ lorſque le tems de ſubir l'évacuation
„ menſtruelle étoit arrivé : cette évacua-
„ tion finie, elles ne ſe plaignoient guere
„ d'autre choſe, pendant quelques ſe-
„ maines, que d'un abattement extrême
„ des forces, juſqu'à ce que le retour
„ d'une nouvelle lunaiſon renouvellât
„ les mêmes déſordres.

„ Ceux enfin qui ont pu en réchapper,
„ ont éprouvé, pendant un eſpace de
„ tems conſidérable, de la foibleſſe dans
„ les membres, & même comme de la roi-
„ deur, & une certaine difficulté de mou-
„ vement dans l'une ou l'autre de ces par-
„ ties, & un engourdiſſement d'eſprit ".

Enfin en 1741, la même maladie s'étant introduite dans la Nouvelle-Marche, elle régna dans ce pays juſqu'au mois de Mai de l'année 1742 : elle a été parfaitement bien dépeinte par Mr. MULLER (*u*), dont la deſcription, qui eſt très-exacte, mérite d'être lue. Vous y trouverez, monſieur, que ſes commencemens, ſes

(*u*) C. A. a BERGEN & J M. F MULLERI *Diſputatio de morbo epid. ſpaſmod. convulſ. contagii experte*, Francofurti ad Viadrum, 1742. C'eſt une diſſertation utile, qu'on trouve dans la collection des diſſertations pratiques, publiée par Mr. DE HALLER.

progrès, les symptômes convulsifs, les symptômes de paralysie, son opiniâtreté & son issue, ont été les mêmes que ceux qui sont rapportés dans la description de SRINC : mais cette épidémie-ci a été constamment accompagnée de fievre; symptôme qui etoit inconnu dans l'épidémie qui avoit régné en Bohême.

Je ne sais si depuis ce tems-là ce fléau a dévasté d'autres pays : maintenant, monsieur, je vais passer à l'autre genre de maladie qu'occasionne le seigle ergoté, savoir, la gangrene spontanée.

Il consiste, d'après ce que j'ai recueilli au sujet de cette maladie, qu'elle a déja été connue en 1630 dans certaines provinces de France, suivant le témoignage du docteur LE THUILLIER, médecin de l'illustre duc de SULLY (x). Elle régna en 1650, 1670 & 1674, en divers lieux de la Guienne, dans la Sologne, dans le Gâtinois, & particuliérement en 1674 à Montargis, suivant le témoignage de Mr. PERRAULT (y).

Le premier symptôme étoit un engourdissement des jambes; il étoit suivi de

(x) *Lettre de Mr.* DODART *au journaliste des savans*, ann. 1676, Tom. IV. p. 79.

(y) *Journ. des savans*, ibid.

douleur avec une légere tumeur ſans inflammation, puis ſuccédoient rapidement le froid, la lividité, le ſphacele & la chûte du membre. Dans la Sologne cette maladie étoit ſans fievre, & les douleurs étoient légeres. On n'employoit aucuns ſecours; mais le nez, les doigts, la main, les bras, les pieds, la jambe, la cuiſſe étoient attaqués du ſphacele & tomboient d'eux-mêmes.

En 1695, J. C. BRUNN, cet illuſtre médecin, vit à Augsbourg une femme attaquée d'une maladie ſpaſmodique & du ſphacele des mains, laquelle venoit de ce qu'elle avoit mangé du ſeigle ergoté; elle ſe portoit bien d'ailleurs: ce médecin apprit par un chirurgien qui accompagnoit cette femme, & qui avoit fait tout nouvellement l'amputation d'un pied attaqué du ſphacele par la même cauſe, *que la dégénération de ce genre de blé étoit cauſe que les habitans de la Forêt-Noire étoient non-ſeulement attaqués de convulſions extraordinaires, mais que de plus leurs extrêmités étoient mortifiées par le ſphacele* (z).

En 1709, le même fléau s'introduiſit derechef dans la Sologne, pays qui eſt

(z) *Act. Curioſ. Natur. Dec. III. Ann. II. obſ.* 224.

allumément

assurément rarement exempt de seigle ergoté, mais cette année-là, le quart du seigle étoit infecté de cette maladie. Dans l'espace d'une année, Mr. NOEL, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, traita au-delà de cinquante malades *ergotés*, comme on les appelle, tant hommes que jeunes garçons ; il n'y avoit point de femme qui fût de ce nombre, & il n'y avoit que très-peu de jeunes filles (*a*). La maladie commençoit presque toujours par les doigts des pieds (il n'y eut qu'un seul malade chez qui elle commença par la main), & elle s'étendoit souvent jusqu'au dessus de la cuisse. Le premier symptôme qui se manifestoit après l'usage du pain empoisonné étoit une espece d'yvresse. Quatre malades moururent après l'amputation, la gangrene s'étant communiquée jusqu'au tronc ; ce qui me paroît fournir un nouvel argument, qui démontre le danger de pratiquer l'amputation avant que la gangrene se soit arrêtée.

Cette amputation est aussi nuisible que la repercussion des sueurs critiques dans une maladie venimeuse. Il arriva à

(*a*) *Histoire de l'académie royale des sciences*, ann. 1710. p. 80.

Blois un terrible accident que Mr. DE FONTENELLE rapporte ainſi. " Un payſan
" fut attaqué de la maniere la plus cruel-
" le: la gangrene lui fit tomber d'abord
" tous les doigts d'un pied, enſuite ceux
" de l'autre, après cela le reſte des deux
" pieds, & enfin les chairs des deux jam-
" bes & celle des deux cuiſſes ſe détache-
" rent ſucceſſivement & ne laiſſerent que
" les os. Dans le tems qu'on en écrivit la
" relation, les cavités des os des hanches
" commençoient à ſe remplir de bonnes
" chairs qui renaiſſoient (*b*).

La même année, ſi fameuſe dans tous les pays par le froid très-rigoureux qu'il fit alors, la même maladie ſe manifeſta pour la premiere fois dans le canton de Lucerne, & pour la ſeconde fois en 1715 & 1716, & ſe répandit en même tems dans les cantons de Zurich & de Berne: c'eſt cette épidémie dont LANGE a fait l'hiſtoire. " On étoit, dit-il, attaqué de
" cette maladie ſans aucune fievre, le
" plus ſouvent après avoir éprouvé plus
" ou moins long-tems de la laſſitude.
" Le froid s'emparoit des membres qui
" devenoient pâles & ridés, tout com-

(*b*) *Hiſtoire de l'académie royale des ſciences*, ann. 1710. p. 81.

„ me s'ils eussent été plongés un peu
„ long-tems dans l'eau chaude, les vei-
„ nes disparoissant sous les rides de la
„ peau. Les malades étant ensuite dans
„ un état d'engourdissement & d'insen-
„ sibilité totale, sans être pourtant pri-
„ vés de la faculté de se mouvoir, quoi-
„ qu'ils l'exerçassent avec assez de diffi-
„ culté; ils étoient tourmentés d'une
„ douleur interne des plus atroces, qui
„ augmentoit excessivement par la cha-
„ leur de l'athmosphere ou par celle du
„ lit; elle diminuoit un peu lorsqu'ils
„ étoient dans un endroit frais, mais elle
„ faisoit place à une sensation de froid
„ presque insupportable. Cette sensation si
„ fâcheuse, après avoir commencé aux
„ extrêmités des parties, s'étendoit de
„ proche en proche & montoit des doigts
„ des mains & des pieds aux bras, aux
„ épaules, aux jambes & aux cuisses, jus-
„ qu'à ce que le sphacele survenant, la
„ partie qui en étoit attaquée, étant cor-
„ rompue & noire, elle se détachoit du
„ membre voisin ou du tronc. Il y a eu
„ des malades qui, sans ressentir aucune
„ douleur, ont perdu par le sphacele une
„ ou deux phalanges de leurs doigts
„ qu'ils ont trouvées dans leurs gants
„ ou dans leurs bas. Durant le cours de

„ la maladie, les autres parties du corps „ étoient en assez bon état, si ce n'est „ que lorsque la douleur augmentoit, „ les malades éprouvoient une légere „ chaleur fébrile, & que lorsqu'ils usoient „ d'alimens échauffans, ils suoient de- „ puis la tête jusqu'au creux de l'esto- „ mac, leur sommeil étoit laborieux & „ troublé par des rêves inquiétans (*c*) ".

Je ne sache pas que depuis ce tems-là on ait observé cette maladie en Suisse, mais dans l'espace de trente ans qui se sont écoulés depuis l'an 1709, il y en a eu trois ou quatre épidémies, qui ont été observées dans l'hôpital d'Orléans par Mr. NOEL (*d*).

Il paroît qu'elle est endémique dans ces pays-là. Car on lit dans les mémoires de l'académie royale des sciences de Paris l'histoire d'une épidémie du même genre, que M. DU HAMEL a décrite d'après la relation de Mr. MURCAILLE; elle étoit assurément des plus malignes, car le nombre de ceux qui en périssoient étoit de beaucoup plus considérable que celui de ceux qui en réchappoient. " Il regne en Sologne „ depuis la moisson une maladie appellée

(*c*) *Acta Erudit.* ann. 1718. p. 309.

(*d*) QUESNAY *traité de gangrene*, p. 408.

„ *ergot*, nom qu'on lui a donné à cauſe
„ de la figure d'un grain qui la produit,
„ qui reſſemble à un ergot de volaille :
„ c'eſt un ſeigle dégénéré, dont l'uſage
„ donne à la maſſe du ſang une qualité
„ putride & gangreneuſe, qui ſe fait d'a-
„ bord ſentir dans les pieds & dans les
„ jambes, par des laſſitudes douloureu-
„ ſes & une lividité extérieure, qui forme
„ une gangrene plus ſeche qu'humide ; il
„ s'y engendre ſouvent des vers : enfin
„ les doigts des pieds ſe détachent de
„ leurs articulations, & tombent avec
„ le métatarſe ; enſuite le pied, la jam-
„ be, & juſques au fémur, qui aban-
„ donne la cavité cotyloïde : il en arrive
„ autant aux extrêmités ſupérieures, &
„ on a vu à l'Hôtel-Dieu des gens
„ n'ayant plus que le tronc vivre néan-
„ moins pluſieurs ſemaines ; car ces chû-
„ tes des membres ne ſont jamais ſuivies
„ d'hémorrhagie. Juſques ici on n'a
„ pas réuſſi à guérir de ces maladies ; il
„ en a péri plus de ſoixante (*e*) ".

Mr. SALERNE a décrit une autre épi-
démie (*f*), dont voici quels étoient les
principaux ſymptômes.

(*e*) *Mém. de l'acad. royale des ſciences*, année 1748. p. 528.

(*f*) *Mémoires de mathématiques & de phyſique préſentés à l'acad. roy. des ſciences.* T. II. p. 155.

1°. Elle a attaqué les perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Elle ne montoit pas plus haut que le genou, au lieu que l'année précédente (c'eſt peut-être lors de l'épidémie que Mr. MULCAILLE a décrite), un garçon de dix ans perdit deux cuiſſes, & que ſon frere âgé de quatorze ans perdit une cuiſſe d'un côté & une jambe de l'autre; tous les deux périrent au bout de vingt-huit jours. 2°. Il y en a eu très-peu qui en aient réchappé, & cependant il a été rare que ceux-ci aient vécu long-tems après. 3°. L'amputation hâtoit la mort. 4°. De cent & vingt malades il en eſt à peine réchappé quatre ou cinq; tous les autres ont péri dans l'eſpace de ſix mois. 5°. Le ſang étoit extrêmement viſqueux & diſtilloit à peine de la veine. 6°. L'inflammation de la peau annonçoit la ſuppuration dans cet endroit. 7°. Après l'amputation on n'avoit beſoin ni du tourniquet, ni de la ligature. 8°. Dans la Sologne qui eſt un pays marécageux, cette maladie attaque plus fréquemment les jambes. 9°. Tous les malades étant preſque imbécilles dès le commencement, aucun d'eux ne ſait faire l'hiſtoire de ſa maladie, leur viſage jaunit, & ils maigriſſent ſi fort qu'ils paroiſſent des cadavres. 10°. Cette maladie n'eſt du tout point contagieuſe.

Mr. PUY, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, m'a raconté qu'il y avoit vu de tems en tems, & toujours dans les années pluvieuſes, quelques malades attaqués de cette maladie, leſquels on avoit amenés des campagnes voiſines; de ce nombre étoit une femme à qui les deux cuiſſes étoient tombées. Le ſymptôme dont ils ſe plaignent eſt un feu brûlant dans la partie. Il ajoutoit qu'il avoit oui dire qu'on obſervoit quelquefois la même maladie en Dauphiné.

Le ſeigle ergoté ne nuit pas aux hommes ſeulement, mais il empoiſonne auſſi les animaux.

Dans le diſtrict de Wartemberg, ſon uſage faiſoit avorter les truies, & périr les mouches.

SRINC rapporte qu'un chien qu'on avoit nourri avec du pain fait de pur ſeigle étoit péri au milieu de ſpaſmes horribles. D'autres médecins ont fait la même expérience avec des cochons, des oies & des poules. Le réſultat en a été le même (*g*).

Des cerfs qui avoient mangé du ſei-

(*g*) *Satyr. mecic. Sileſ.* à l'endroit cité plus haut, pag. 57.

gle ergoté ont auſſi péri par les convulſions (*b*).

Mr. SALERNE a vu un cochon qu'on avoit nourri pendant quelque tems avec de ce ſeigle mêlé avec deux fois autant d'orge, lequel périt ayant le bas-ventre enflé, dur, noir, & les jambes fort maltraitées par des ulceres; ſon foie & ſes inteſtins étoient en partie gangrenés. Les quatre pieds & les deux oreilles tomberent à un autre cochon pour avoir mangé du ſon de ſeigle ergoté. Quelques canards en furent très-malades, & deux périrent aſſez promptement.

On peut faire pluſieurs queſtions: 1°. quelle eſt la cauſe de cette dégénération du ſeigle? Ceci eſt encore enveloppé d'épaiſſes ténebres. Mr. AIMEN a démontré que la carie venoit de ce que les graines étoient infectées de moiſiſſure (*i*), & il a promis de faire des recherches ſur les cauſes de l'ergot du ſeigle. Je ne ſai s'il a rempli ſon engagement dans le quatrieme tome, que je n'ai pas encore vu (*).

2°. Comment le ſeigle ergoté eſt-il

(*b*) MULLER, §. XIV, 33.

(*i*) *Mémoires de mathém. &c. préſentés à l'acad.* T. III. pag. 68.

(*) Je trouve que cet auteur ne parle encore dans le tome quatrieme que de la nielle.

nuisible? On ne peut que désirer d'être éclairé sur cette matiere. Nous connoissons plusieurs poisons végétaux, dont nous ne comprenons pas le moins du monde la maniere d'agir : tel est le seigle ergoté ; il a une saveur nauséeuse & âcre, telle est celle de plusieurs poisons narcotiques. Il paroît en général que ce seigle infecte nos humeurs d'un venin qui s'est introduit dans cette graine, lequel en irritant les nerfs occasionne des spasmes, ou qui produit la gangrene en putréfiant le sang. Je n'en sais pas davantage.

3°. Comment est-ce que la nielle nuit? C'est un poison âcre & visqueux ; & si quelqu'un se promene à pieds nuds dans des prés couverts de nielle, il en rapportera de vilains ulceres aux jambes (*k*).

4°. Pourquoi est-ce que ce poison excite tantôt des spasmes, tantôt la gangrene avec de la fievre, ou le plus souvent sans fievre? Cette question est trop au-dessus de notre portée, & on ne peut espérer de la résoudre qu'à l'aide d'une infinité d'observations & d'expériences, auxquelles on n'a pas seulement songé

(*k*) LANGE à l'endroit cité plus haut, p. 313.

juſqu'à préſent. En général tout l'hiſtorique de cette matiere n'eſt pas aſſez connu, & on ne l'a pas ſuffiſamment examiné ; il mérite pourtant tout-à fait l'attention des médecins ; car il préſente pluſieurs phénomenes qui étant bien compris répandroient beaucoup de jour ſur des choſes plus difficiles qui ſont du reſſort de la médecine.

Maintenant je rendrai compte de ce que je fais par rapport au traitement.

Les médecins de Marbourg purgeoient, puis ils preſcrivoient beaucoup de ſudorifiques amers.

LONGOLIUS conſeilloit l'uſage des acides.

LANGE employoit au commencement l'émétique; après que le vomiſſement avoit ceſſé, il donnoit des ſudorifiques amers, & il ordonnoit de s'abſtenir de tous les alimens viſqueux, gras, & d'autres nourritures indigeſtes. Tous ont défendu rigoureuſement de manger du pain frais, l'obſervation ayant par-tout démontré qu'il étoit beaucoup plus pernicieux que le pain raſſis. Le grain même perd ſa virulence avec le tems ; c'eſt à cauſe de cela que l'épidémie eſt fréquente d'abord après la moiſſon, qu'enſuite elle devient inſenſiblement plus rare, & qu'enfin elle ceſſe en-

tiérement, quoiqu'il ne manque pas de ſeigle ergoté.

Le traitement de MULLER étoit ſans activité & dépourvu d'efficace, conſiſtant en des antiſpaſmodiques imaginaires ; mais il employoit avec raiſon les véſicatoires.

Dans la Sologne, la ſaignée adoucit les douleurs : une décoction de vitriol, d'alun & de ſel commun, arrête quelquefois la gangrene dans ſes commencemens (*l*).

Mr. PUY fit pluſieurs inciſions juſqu'à l'os dans la jambe gangreneuſe d'un enfant, enſuite de quoi il perça de pluſieurs trous le tibia qui éprouvoit des douleurs aiguës ; preſque tout l'os qui étoit pourri tomba ; mais il ſe régénéra inſenſiblement en entier par le moyen du calus ; & de nouvelles chairs s'étant formées, le malade ſe rétablit complettement.

S'il m'étoit permis de propoſer mes conjectures ſur cette maladie inconnue, après avoir fait précéder la ſaignée, ſuivant l'exigence du cas (*m*), j'exciterois

(*l*) *Mém. de mathém. &c. préſentés à l'acad.* T. II. p. 162.

(*m*) Il faut uſer de circonſpection dans l'emploi de la ſaignée, & WALD-SCHMIDT qui a décrit une épidémie qui régna en 1717 dans le Holſ-

le vomiſſement par le moyen de l'ipécacuanha, & cela peut-être à diverſes fois ; je purgerois enſuite avec un ſel amer ; puis je donnerois de grandes doſes de camphre, d'elixir de vitriol & de quinquina, en faiſant boire par-deſſus une décoction de camomilles ; je ferois appliquer de larges véſicatoires derriere le cou & à l'os *ſacrum*, & après avoir fait faire pluſieurs inciſions aux parties malades, j'y ferois appliquer continuellement des fomentations préparées avec du quinquina cuit dans le vin.

Se trouveroit-on bien dans cette maladie des bouillons de viperes, dont j'ai fait voir plus haut qu'on les employe abuſivement dans la paralyſie, qui arrive à la ſuite de l'apoplexie ſanguine ? On eſt porté à le croire ainſi, d'après un examen attentif de la maladie & de ce remede, dont Mr. DE HAEN a conſtaté l'efficacité il n'y a pas long-tems, par quelques obſervations de certains cas graves dans leſquels il l'a employé.

Eſt-ce avec aſſez d'exactitude qu'on a donné à cette gangrene le nom de *gan-*

---

tein, dans une diſſertation publiée la même année à Kiel, avertit qu'il a appris par des expériences multipliées que la ſaignée étant nuiſible pendant le cours de la maladie.

græna uſtilaginea (*)? Non aſſurément.

Eſt-ce le *mal des ardens?* Cette maladie paroît avoir été un érésipele qui dégénéroit ſouvent en gangrene. Mr. PUY a dit que cette maladie s'étoit quelquefois montrée ſous cette apparence en Dauphiné.

Eſt-ce la même gangrene que celle qui a été ſi funeſte à la famille de J. DOWNING, dans le diſtrict de WATTISHAM, au mois de Janvier de l'an 1762; & qui a été décrite par Mrs BONES (*n*), WOLLASTON (*o*) & PARSONS (*p*)?

Le pere, la mere & ſix enfans, ſont attaqués des plus cruelles douleurs aux jambes, aux pieds & aux cuiſſes, tandis que le reſte du corps eſt en bon état; ces parties ſe noirciſſent & tombent par la gangrene: le pere ſeul eſt plus heureux, & la maladie étant moins violente chez lui, il ne perd aucune partie de ſon corps: un petit garçon de quatre mois meurt avant l'amputation, ayant les jambes noires. La mere, trois filles & deux fils per-

(*) De mot à mot cette dénomination ſignifieroit *la gangrene produite par la nielle*; mais il paroit que c'eſt ce qu'on a déſigné en françois ſous le nom d'*ergot*; voyez SAUVAGES *noſologia methodica*, Geneve 1768, 4°, tom. 2, pag. 623, où il appelle cette maladie *necroſis uſtilaginea*.

(*n*) *Philoſoph. Tranſ.* vol. LII, n°. 84 & 85.

(*o*) *Ibid.* n°. 83 & 98.

(*p*) *Medical muſæum*, tom. I, pag. 442. tom. II, pag. 449.

dent ſept jambes & quatre pieds; de douze pieds, il en tombe donc onze d'eux-mêmes ou par l'amputation. Voilà la vraie image de la maladie de Sologne.

Elle n'a pas été produite par la même cauſe, ſavoir par le ſeigle ergoté; mais bien par un froment corrompu, dont on avoit fait un mauvais pain, duquel un autre homme ayant fait uſage, il avoit été attaqué de la même maladie, mais avec beaucoup moins de violence. Il faut donc chercher la cauſe de cette maladie dans la graine, qui, ſuivant l'obſervation de Mr. WOLLASTON, étoit noire & corrompue. MULLER a cru, mais mal-à-propos, quoique ce n'ait peut-être pas été ſans être fondé ſur quelque obſervation, que l'ergot n'a pas été nuiſible, ſans que la nielle y ait eu part.

Mais pourquoi cette famille a-t-elle été malade plutôt que d'autres?

1°. Il y a eu en Siléſie deux familles entieres qui ont péri, & chez qui il y avoit par conſéquent quelque diſpoſition nuiſible, qui les avoit préparées à recevoir cette maladie.

Il y a eu en Sologne deux freres qui ont été, plus que toute autre perſonne, cruellement maltraités de la même maladie. Il paroit qu'à Blois il n'y a eu qu'un

ſeul homme qui en ait été malade. Il eſt d'autres obſervations qui démontrent que certaines perſonnes ſont fort ſujettes à cette gangrene (*q*).

2°. En Siléſie, l'ergot a ſur-tout attaqué les enfans : ceux qui en ont été malades en Angleterre étoient des jeunes gens, & une mere affoiblie en allaitant ſon enfant.

3°. Tous ceux qu'elle a infectés étoient maigres & valétudinaires, ce qui décele un ſang appauvri.

4°. On a obſervé ailleurs que la maladie étoit devenue plus fâcheuſe, parce que l'air étoit humide & renfermé, & que les malades s'étoient nourris de cochon & de lait : tout cela avoit lieu dans la famille DOWNING.

5°. Cette famille infortunée n'a pas ſeulement uſé d'un mauvais pain, mais encore de mouton gâté, de mauvais lard, de mauvais pois, & de certaines choſes qui nuiſent ſur le champ : tout cela a contribué à leur maladie.

6°. Cette maladie n'a pas été contagieuſe.

Doit-on rapporter ici cette épidémie gangreneuſe qui a regné aux Isles en 1749 & 1750, & dont Mr. BOUCHER a donné une bonne deſcription (*r*)? Elle

(*q*) QUESNAY *de gangrena*, pag. 413.
(*r*) *Journal de médecine*, tom. XVII, p. 327, &c.

commençoit par des douleurs aiguës & par des ſpaſmes, ſur-tout aux parties inférieures, ces ſpaſmes étoient ſi terribles que les talons s'approchoient des feſſes ; il ſurvenoit après cela un engourdiſſement qui étoit ſuivi de gangrene, & quelquefois de la chûte ſpontanée des membres. L'auteur, dont les obſervations ſont bien faites & exactes, ne ſoupçonne point à la vérité que l'uſage du ſeigle ergoté en ait été la cauſe, & attribue cette maladie à la mauvaiſe qualité de l'air : je ſerois pourtant porté à croire que des alimens empoiſonnés y ont contribué ; & cette maladie a aſſurément beaucoup de rapport avec celles que le ſeigle ergoté occaſionne.

Cette maladie ſeroit-elle du même genre que cette fievre épidémique & gangreneuſe, qu'on a obſervée dans l'un des hôpitaux de Bologne, & dont on trouve une deſcription très-exacte dans ce bon journal de médecine qui ſe publie à Veniſe (*s*) ? Il ne le paroît pas du tout.

J'ai l'honneur de vous ſaluer, monſieur, & je vous prie de recevoir avec bonté ce petit mémoire tel qu'il eſt.

A Lauſanne, le 28 Juin 1764, & derechef le 16 Novembre 1769.

(*s*) *Giornale di medicina.*

CHOIX

De quelques pieces publiées en dernier lieu

SUR

LE RAPHANIA,

c'eſt-à-dire,

SUR LA MALADIE ATTRIBUÉE CI-DEVANT AU SEIGLE ERGOTÉ,

RÉDIGÉ

PAR Mr. P. R. VICAT.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Il a paru depuis 1772 *plusieurs ouvrages sur le raphania, lesquels ont été publiés à l'occasion de diverses épidémies de cette maladie qui ont régné en Allemagne, il n'y a pas long-tems. Comme* Mr. TISSOT *se plaint dans la lettre qui traite cette matiere, qu'on manquoit jusqu'alors d'observations suffisantes & d'ouvrages satisfaisans sur ce sujet, j'ai cru que, vu sa grande importance, il étoit de mon devoir de tâcher de suppléer à ce défaut, en profitant de cette occasion pour publier en françois un choix de ce que les observateurs Allemands ont donné de mieux en dernier lieu sur le raphania. Je me suis servi pour cela de l'excellent journal de médecine de* Mr. TODE, *dont* Mr. DE HALLER *faisoit très-grand cas* (*).

(*) Ce journal a pour titre, *Medicinisch-chirurgische bibliothek von Joh. Clem.* TODE, &c. c'est-à-dire, bibliotheque de médecine & de chirurgie, par Jean Clément TODE, docteur & lecteur en médecine, de l'université de Copenhague, médecine ordinaire du roi, médecin de la maison des orphelins & des autres hôpitaux de Christianshaven, membre du college royal de médecine & de la société de médecine, co-président de la société de chirurgie de Copenhague. Copenhague, 1775--1779, 8°.

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE

SUR LE RAPHANIA (*),

Publié par le college royal des médecins de Copenhague (**).

CE mémoire eſt très-intéreſſant, & on peut le regarder comme un de ceux qui contribuent le mieux à nous mettre au fait de l'hiſtoire de cette terrible maladie.

(*) Je me ſers de ce mot qui eſt de l'invention de Mr. DE LINNÉ, d'autant plus volontiers qu'il paroît avoir été adopté par pluſieurs habiles gens, & en dernier lieu par Mr. VOGEL, non pas qu'il faille entendre par-là que ce nom convient à la maladie en queſtion, à raiſon de la cauſe à laquelle Mr. DE LINNÉ l'attribuoit uniquement (dans ſa *diſſertat. de Raphania*, Upſal 1763, & qui ſe trouve dans les *Amœnitates academ.* de cet illuſtre botaniſte, tome VI, pag. 430 & ſuivantes,) ſavoir, aux graines de la rave ſauvage, appellée *raphaniſtrum*; mais parce que, comme le dit Mr. VOGEL, ce nom a la commodité de déſigner cette maladie par un ſeul mot.

(**) Voici le titre de ce mémoire : *Berichte und bedenken, die kriebel-krankheit betreffend, ſo von den Schleſwig-Holſteiniſchen phyſicis an die kœnigliche deutſche kammer zu Kopenhagen eingeſandt worden, nebſt dem desfalls von dem kœniglichen collegio medico daſelbſt aufgefertigten reſponſo und einem unterricht*

Les éditeurs ont divisé ce mémoire en deux sections, dont la premiere contient le plan envoyé par les médecins du roi de Dannemarck aux médecins des duchés de Sleswich & de Holstein.

On y trouve d'abord les relations faites d'après l'expérience des médecins mêmes, parmi lesquelles celles qui sont les mieux faites tiennent la premiere place, lors même que l'auteur de qui elles sont n'a pas eu autant d'occasions que d'autres d'apprendre à connoître la maladie par lui-même. Le plan annonce, dit Mr. TODE, un observateur clair-voyant, un jugement sûr : on y voit régner l'esprit de bienfaisance, qualités qui jointes à la noble simplicité du style, feroient reconnoître la plume du célebre HENSLER (*), quand même il ne seroit fait mention ni de son nom, ni du lieu de sa résidence.

Il a tiré de solides conséquences de ce que ces médecins estimables ont vu & expérimenté touchant le raphania, ce

für das landvolk; c'est-à-dire, réflexions & consultations, concernant le raphania, adressées par les médecins des duchés de Sleswig & de Holstein, à la chambre royale allemande de Copenhague, avec la réponse qu'y a faite le college royal de médecine, & une instruction pour les gens de la campagne. Copenhague 1772, 8°. de 140 pages.

(*) Médecin de S. M. Danoise.

qui a dû être d'un grand secours au collège royal de médecine.

Mr. HENSLER soupçonne aussi la mauvaise qualité du pain, & regarde comme très probable la présence d'une substance stupéfiante dans le seigle, sur-tout dans le seigle frais. Il n'y a jamais trouvé de graine de rave sauvage (*) : le seigle ergoté (**) lui a paru plus suspect, mais sans pouvoir éclaircir ses soupçons jusqu'au degré de la conviction. Il ne parle point, ou très-peu de la gangrene.

Dans la vue de prévenir cette maladie, il conseille avec beaucoup de raison de sécher le seigle avant que de le moudre; & il fait à cette occasion une question très-importante; savoir, si les Livoniens, qui font sécher leur seigle avant que d'en faire usage, sont aussi sujets au même fléau.

Quant au traitement de la maladie, il ne lui a pas aussi-bien réussi qu'à feu Mr. DAME, médecin de Segeberg; mais les raisons de ce manque de succès ne sont assurément point à sa charge. Cela n'empêche pas que les différentes propo-

(*) Voyez à la fin de la note (**).
(**) En allemand *kornzapfen*.

ſitions que fait Mr. HENSLER ne ſoient très-intéreſſantes. Il s'explique auſſi au ſujet de la ſaignée en déſapprouvant qu'on en faſſe uſage indiſtinctement, mais il fait ſur-tout cas de l'émétique, de l'exercice, & d'une réforme dans la diete. Il paroît qu'on peut ſe promettre beaucoup des ſudorifiques & des ulceres artificiels dont on entretient l'écoulement, du moins eſt-il ſûr que ces derniers ſont d'une grande utilité dans les maux de nerfs opiniâtres.

La concluſion qui termine cette petite, mais précieuſe diſſertation de Mr. HENSLER, pourroit bien (continue Mr. TODE) faire ſoupirer par ſympathie certains médecins étrangers. " Je voudrois, „ dit-il, & je pourrois en dire davanta„ ge; mais je doute que ni moi ni d'au„ tres puiſſions le faire, ſi on ne nous en „ fournit pas l'occaſion, en pourvoyant à „ ce que les malades ſoient traités ſous „ nos yeux ou par d'habiles chirurgiens „ de campagne, ſecours dont on éprou„ ve par-tout la plus fâcheuſe diſette : „ cela eſt d'autant plus triſte que la plu„ part de ces malades ſont ſi pauvres & „ ſi fort à l'abandon, qu'il n'eſt point de „ ſujet qui reſſente un auſſi grand beſoin „ des regards compâtiſſans & des bontés

„ du pere de la patrie. Nos établiſſemens
„ en faveur des pauvres, ſont encore trop
„ au-deſſous de leurs véritables beſoins.
„ Les rentes qui leur ſont deſtinées ſont
„ une eſpece de penſion, où l'on ne
„ trouve rien pour les cas imprévus, &
„ il eſt rare qu'on y puiſſe prendre de
„ quoi aſſiſter les malades. Cependant
„ les pauvres qui ſont malades ſont dou-
„ blement pauvres".

La ſeconde relation eſt de feu Mr. DAME, médecin de Segeberg. Il décrit le raphania d'après nature. Il ne le regarde pas comme contagieux, parce qu'il a vu des enfans tetter leurs meres qui en étoient atteintes, ſans en éprouver aucun mal. Mr. WICHMANN, médecin de la cour de Zell, a fait la même obſervation. Il conclut, ſur diverſes raiſons ſolides, que cette maladie reconnoît pour cauſe, la nielle qu'il confond à la vérité, avec le ſeigle ergoté. Il conſeille à titre de préſervatif, de nettoyer ſoigneuſement le ſeigle, de faire uſage de l'huile de lin & du lard, de cultiver davantage d'autres plantes, & de prendre un vomitif dès les premiers indices de la maladie. Les ſecours les plus efficaces, ſelon Mr. DAME, conſiſtent à prendre un émétique toutes les ſemaines, puis du gui de chêne

avec de la valériane, auxquels il a pourtant associé l'assa-fétida & le camphre. Il appaisoit les convulsions violentes avec de l'opium, & la fievre avec du nitre & du camphre. Il donna à un malade dix grains de tartre émétique, avec vingt grains d'ipécacuana, sans qu'une si forte dose pût le faire vomir : cela fait voir jusqu'à quel point les nerfs des premieres voies sont insensibles dans cette maladie ; ce qui décele cette insensibilité d'une maniere encore plus remarquable, c'est le peu d'effet qu'ont produit quarante grains de tartre émétique, suivant une observation de Mr. TAURE, aussi médecin de la cour de Zell ; en supposant cependant que ce remede antimonial n'ait pas été affoibli par la maniere de le préparer.

La troisieme & la quatrieme relation, sont de Mr. CONRADI, médecin de Rendsbourg. Il a remarqué que la mauvaise graine qui avoit donné lieu au raphania, avoit crû sur un terrein marécageux (*), tandis que tous les autres l'ont vu

(*) Il y a dans l'allemand *mohrigten boden*, ce qui de mot à mot signifieroit un sol noir comme un maure ; mais j'ai soupçonné, d'après ce que j'ai lu ailleurs, qu'il s'agissoit d'un sol marécageux, & que *mohrigten* avoit été mis par faute d'impression pour

vu croître dans des champs sablonneux. Il démontre assez clairement la qualité vénéneuse de la nielle, mais il confond aussi cette maladie avec le seigle ergoté. Il a trouvé que les émétiques, les purgations, les emplâtres vésicatoires & quelques autres remedes, étoient les plus salutaires. Il se plaint beaucoup de l'opiniâtreté des paysans, qui ne reconnoissent point de qualité nuisible à la mauvaise graine, & qui ne veulent point se laisser traiter.

La cinquieme & sixieme sont de Mr. HERMANN médecin de Plœn & autres lieux. Il a vu le raphania dans le bailliage d'Arensbœk. Il accuse pareillement la nielle, & la dépeint assez exactement aussi, si ce n'est qu'il ne la distingue pas parfaitement du seigle ergoté. L'évacuation des premieres voies a aussi été de la plus grande utilité dans ce district. Le catalogue des remedes dont il a fait usage est très ample. Il rapporte le cas remarquable d'une pauvre famille de la petite ville de Plœn, laquelle avoit été attaquée de raphania pour avoir mangé

---

pour *morastigen* qui signifie marécageux: au reste les terreins noirâtres sont souvent marécageux, & dans ce sens encore je ne crois pas m'être beaucoup trompé.

du pain où il y avoit de la nielle, ce qui donne beaucoup de poids au ſentiment auquel ſe range auſſi ce médecin, (ſavoir que l'uſage de la nielle produit le raphania).

Dans le nombre des autres médecins qui en général n'ont pas obſervé cette maladie par eux-mêmes, il faut excepter Mr. WEGNER médecin du bailliage de Hutten. Il a trouvé dans le voiſinage du diſtrict, où il avoit régné en 1713 une épidémie décrite par WALDSCHMIED, des gens d'âge qui ont eu des rechûtes de cette maladie, dont ils avoient été atteints tant d'années auparavant.

Mr. BŒSSEL médecin de Flensbourg fait mention d'une maladie ſemblable qu'on obſerva en 1766 dans une partie du bailliage qui n'étoit d'ailleurs point infertile, laquelle ſe manifeſta pourtant parmi les ſerfs, mais qui diſparut auſſitôt qu'on eut ſoigneuſement nettoyé le blé de la graine de rave ſauvage qui y étoit mêlée.

Il paroît très-évidemment par la relation de Mr. ESMARK médecin de Fonden, & par celle de Mr. FABRICIUS médecin de Sonderbourg, que le ſeigle ergoté n'a abſolument aucune part à la maladie du raphania, vu que dans ces

deux diſtricts, le ſeigle ne manque point d'être ergoté chaque année, & que cependant on n'y apperçoit point cette maladie. Et Mr. FABRICIUS a vu un fermier âgé de quarante ans manger impunément du ſeigle ergoté à pleines mains.

La ſeconde ſection de ce recueil contient la réponſe du college de médecine, & une courte inſtruction qui enſeigne les moyens de ſe garantir à tout événement du raphania, ſans le ſecours d'un médecin.

Dans cette réponſe on attribue la cauſe du mal à la nielle, ſans que ce ſoit pourtant avec la certitude de la conviction; c'eſt pourquoi on recommande auſſi à tous les médecins du Holſtein de faire toutes les recherches poſſibles pour s'en aſſurer. On conſeille à titre de préſervatif de ne pas faucher le ſeigle trop tôt, de le nettoyer & de le ſécher auſſi-bien que poſſible, d'arracher celui qui eſt atteint de la nielle, de cultiver d'autres plantes & de changer de nourriture. On propoſe enſuite de faire uſage dès les premieres attaques de la maladie d'un vomitif qui ſoit en même tems purgatif, puis d'un ſudorifique: mais on propoſe d'employer, lorſque la maladie eſt avancée, un électuaire compoſé de va-

lériane, de jalap & de myrrhe, d'uſer outre cela de toutes ſortes de plantes analogues aux oignons, & principalement d'alimens tirés du regne animal, & d'une nature huileuſe. Je dis qu'on propoſe tous ces moyens, car graces à DIEU les médecins de Copenhague n'ont point eu d'occaſion d'apprendre par leur propre expérience, quels ſont les ſecours les plus efficaces pour la guériſon du raphania.

Du reſte le college de médecine forme quelques ſouhaits très-ſages, mais qui ne s'accompliront pas ſi facilement: il ſouhaite aux ſeigneurs de terres aſſez d'humanité pour donner de bon ſeigle contre celui qui eſt gâté, aux meuniers aſſez de probité pour ſacrifier au bien public le gain illégitime qu'ils n'ont pas honte de faire; il ſouhaite aux payſans aſſez de docilité pour ſe laiſſer inſtruire; il ſouhaite qu'il y ait dans les villages des chambres pour les malades; qu'on donne aux malades de quoi adoucir leur miſere; que les médecins ſoient pourvus de machines électriques, & qu'ils emploient un traitement tout-à-fait ſimple, ce qui n'eſt pas des plus faciles pour tous les gens de l'art.

Cependant le college de médecine ne

s'en tient point à de ſimples ſouhaits ; promet aux médecins qui donneront la meilleure deſcription du raphania, d'après leur propre expérience & d'après des obſervations nouvelles, un prix de cent rixdalers. Perſonne juſqu'ici n'a encore cherché à mériter ce prix, parce que vraiſemblablement il ne s'eſt point préſenté d'occaſion convenable pour cela. Ainſi ſi on a été privé à Copenhague de la ſatisfaction qu'on ſe promettoit de découvrir de plus près la nature d'une maladie qu'il importe ſi fort de connoître, ce n'a été que par l'effet d'un bonheur bien plus grand & bien plus eſſentiel ; ſavoir la proſpérité des récoltes, avantage qui a remédié à ce fléau de la campagne bien plus efficacément que n'auroient pû le faire toutes les précautions humaines.

La petite inſtruction deſtinée au peuple de la campagne contient, outre les formules & les conſeils qui ſe trouvent dans la réponſe du college de médecine, une deſcription abrégée de la nielle.

EXTRAIT

DES OBSERVATIONS

DE

Mr. L. F. B. LENTIN (*).

LES premieres & les plus importantes de ces obſervations roulent ſur le raphania ; ce ſont auſſi celles dont nous allons nous occuper. Lorſque Mr. LENTIN entra en poſſeſſion de l'emploi de médecin penſionné du duché de Lavenbourg, il trouva qu'il y avoit dans quelques villages voiſins de Ratzebourg un bon nombre de perſonnes qui étoient

---

(*) Le titre eſt *Lebrecht Friedrich Benjam.* LENTINS, *der arzeney gelahrtheit doctors, Bergmedici und ſtadtphyſici zu Clauſthal, beobachtung einiger Krankheiten*; c'eſt-à-dire, obſervations ſur quelques maladies par L. F. B. LENTIN D. M. médecin penſionné de la ville & des mines de Clauſthal. Gottingue 1774. 8°. de onze feuilles, chez la veuve *van den Hoek*. Mr. LENTIN s'étoit déjà fait connoître avantageuſement par d'autres obſervations; celles-ci ont confirmé Mr. TODE dans la bonne idée qu'il avoit conçue des talens de cet auteur.

atteintes de cette maladie déja depuis neuf mois. Mais avant que de traiter le ſujet principal, il expoſe ſes idées ſur la cauſe du raphania, ſavoir le ſeigle ergoté : il ne paroît pas qu'il en ſoupçonne aucune autre.

Il a remarqué qu'outre la ſurabondance de ſuc particuliere à certains grains de ſeigle, laquelle fait crever la bâle, & qui eſt communément l'effet des chaleurs qui ſuccedent à un tems humide ; il y a encore une cauſe particuliere qui donne lieu à l'extravaſation & à l'épaiſſiſſement du ſuc nourricier du grain. Dans les étés où l'on trouve beaucoup de ſeigle ergoté, on voit une quantité de l'eſpece d'eſcarbot que Mr. DE LINNÉ appelle *ſcarabæus ſolſtitialis*. Ces inſectes ſe poſent ſur les grains de ſeigle pleins de ſuc, ils en percent l'enveloppe & s'en ſoulent juſqu'à en devenir comme yvres. Le ſuc qui s'écoule s'épaiſſit & ſe noircit à l'air, & il prend de l'épi dans lequel il eſt une forme à quatre pans.

Ce blé connu n'eſt pas plus nuiſible que de l'autre ſeigle ; auſſi en a-t-on mangé en quantité en 1769 & 1770 dans le bailliage de Danneberg, ſans que perſonne en ait été malade. Mais lorſque ce blé cornu occaſionne le ra-

phania, c'eſt pour avoir été gâté par la rouille (*honigthau*). Cette rouille eſt comme une roſée vénéneuſe qui fait des taches rayées & qui tombe ſur-tout ſur les grains ergotés, vu leur ſaillie conſidérable. Ce qu'il y a de nuiſible dans le ſeigle ergoté ainſi corrompu perd à la vérité un peu de ſa mauvaiſe qualité en le cuiſant au four, mais il ne la perd pas en entier. Il n'occaſionne point de cours de ventre, parce que le pain ne fermente plus dans les premieres voies, mais il peut bien cauſer de l'irritation. Lorſque le ſeigle eſt en partie ergoté, ceux qui en uſent mangent d'autant plus de grains ergotés, parce que les autres grains donnent alors moins de farine. Il arrive auſſi que dans les tems de diſette, on ſe contente communément d'égruger le blé, ce qui fait que la ſurface qui eſt infectée de rouille reſte dans la farine.

L'orge peut auſſi occaſionner le raphania, lorſque cette graine a été infectée de la nielle (*). En général cependant l'ergot & la nielle ſont ſouvent aſſez répandus, ſans que pour cela il en réſulte aucune atteinte de raphania;

(*) Je crois qu'il faut traduire ainſi le mot allemand *mehlthau*, du moins ici, quoiqu'il déſigne auſſi la rouille & la brouiſſure.

mais il faut encore, pour que les graines qui ſont ainſi infectées donnent cette maladie, un concours conſidérable de circonſtances; il faut que les grains gâtés n'aient point été lavés par la pluie, ni nettoyés, & que cette circonſtance ſoit encore accompagnée de quelques autres, qui ſont des conditions néceſſaires pour que l'uſage de ces grains puiſſe cauſer le raphania.

Toutes les propoſitions que l'auteur avance ici, dit Mr. TODE, ne ſont que de pures aſſertions de ſa part, encore les a-t-il empruntées en partie des autres écrivains. Mais elles convaincront difficilement un lecteur qui aura bien peſé les relations des médecins du Sleſwick & du Holſtein. Il eſt aſſurément ſingulier que ce concours ſi rare de diverſes circonſtances ait dû avoir lieu pendant pluſieurs années conſécutives dans la préfecture de Segeberg. Mais il eſt encore plus ſingulier qu'après tout ce que d'autres auteurs ont écrit au ſujet de la nielle, comme étant une cauſe du raphania, Mr. LENTIN n'ait pas trouvé que cette nielle méritât ſon attention, & qu'il ait mieux aimé s'en tenir à l'ergot.

Il examine enſuite la reſſemblance de cette maladie avec d'autres indiſpoſi-

tions, & entr'autres avec la colique des habitans de la province de Cornouaille, laquelle a été décrite par HUXHAM (*), celle qu'elle a avec la colique de plomb & avec les ſymptômes qu'occaſionnent les vers. Mr. LENTIN rapporte à ce ſujet quelques obſervations remarquables.

Un prédicateur étoit attaqué d'une colique hémorrhoïdale; après avoir éprouvé une ſenſation particuliere dans les membres, ces parties perdirent le ſentiment & le mouvement. Cependant une piquure de puce étoit capable d'y cauſer la ſenſation la plus déſagréable & la plus inquiétante, tandis qu'on pouvoit les pincer & les empoigner ſans y faire aucune impreſſion.

Un autre malade ſe ſentoit moins de douleur dans le ventre, toutes les fois qu'il éprouvoit de la difficulté d'uriner.

Un aveuglement cauſé par des impuretés dans les premieres voies ſe guérit en les évacuant.

Mr. LENTIN a auſſi trouvé que les muſcles qui ſont autour du pouce s'atrophient chez les perſonnes attaquées du raphania.

Des véſicatoires appliqués des deux

(*) C'eſt la même que celle de Devonshire.

côtés de la poitrine ont rétabli des ergotés, chez qui les spasmes ne souffroient déja plus d'interruption, & qui étoient tout-à-fait stupides.

Le fourmillement & l'appétit vorace sont deux symptômes de cette maladie, qui ne lui sont communs avec aucune autre affection spasmodique. Cependant, dit Mr. TODE, outre l'exemple que Mr. LENTIN en a trouvé dans les observations de Mr. HILLARY, j'ai observé une pareille sensation chez une femme hystérique attaquée de spasmes. Cette infortunée passe à l'ordinaire des heures entieres dans son lit ayant les mains élevées, les genoux ployés & les paupieres tremblantes, & ces accès sont toujours précédés d'un fourmillement dans les membres, comme si réellement elle y sentoit des fourmis.

Mr. LENTIN pense que le venin subtil qui produit le raphania passe dans le sang, & que lorsqu'il parvient au cerveau, il y occasionne ces symptômes nerveux qui sont si difficiles à guérir.

Il recherche ensuite quelle est la qualité de la rouille, & de quelle maniere l'usage du pain qui en est infecté produit le raphania. Cette substance est gluante, d'une douceur désagréable. Elle empêche que le levain ne fasse fermenter

& lever la pâte. C'eſt pour cela que le pain qu'on en fait n'eſt point ferme, qu'il eſt difforme, & qu'il a une odeur déplaiſante. Cela n'empêche pas que la faim & le beſoin ne le faſſent manger avec avidité aux ouvriers de la campagne. Mais ſa qualité glutineuſe fait qu'il reſte long-tems dans l'eſtomac; ſa douceur dégénere en une acidité extrêmement irritante; de là cette multitude d'indiſpoſitions, ſurtout une voracité inſatiable. Les matieres rendues par le vomiſſement & par les ſelles déceloient auſſi la préſence d'une forte acidité dans les premieres voies, & ce que les malades vomiſſoient leur agaçoit les dents.

Mr. LENTIN s'excuſe ſur ce qu'il ne lui paroît pas facile à expliquer comment il arrive que cette acidité a ſi long-tems de l'activité, & qu'enſuite elle paroît en être périodiquement dépourvue; en diſant qu'il ne réſoudra point cette difficulté avant qu'on ait donné la ſolution de quelques autres problèmes embarraſſans. Il me ſemble, dit Mr. TODE, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'attendre ſi long-tems pour donner cette explication; elle n'eſt pas ſi difficile pour qui a premierement démontré les faits avec certitude.

Mr. LENTIN parle enſuite des moyens

qu'on pourroit employer pour détourner les ſuites qui arrivent par l'uſage du ſeigle ergoté infecté de rouille ; & il dit là-deſſus beaucoup de bonnes choſes, mais dont la plupart ne ſont pas neuves.

Lorſqu'on apperçoit au mois de Juin pluſieurs petits ſcarabées d'un jaune obſcur, & qu'il ſurvient en même tems, lorſque le grain devient laiteux, un tems humide, on peut s'attendre alors qu'il y aura à proportion une quantité de ſeigle ergoté.

Il paroît quelquefois ſur les pois, ſur les fèves & ſur d'autres graines ſemblables, comme un fort vernis de laque, on y voit ramper des poux verds, enſuite de quoi les plantes ſe recoquillent, ſur-tout les fèves ; ou bien il arrive que les barbes des épis deviennent gluantes, ou même qu'elles ſe collent tout à fait les unes aux autres ; alors c'eſt une marque que ces plantes ſont infectées de la nielle (*mehlthau*). Là où le vent a ſoufflé, la nielle en a ſuivi la direction ; c'eſt ce qu'on peut reconnoître à l'arrangement des épis, lorſqu'on y fait attention de bonne heure.

Les grains ergotés que la rouille a infectés, ſont d'abord gluans & doux, après quoi ils ont un goût âcre & déſagréable. Lorſqu'on verſe de l'eau ſur une quantité

de ces grains, elle prend une mauvaise odeur, & il s'y forme une peau de différentes couleurs & très-déliée.

Lorsqu'on a trouvé ces caracteres à la graine, il faut la nettoyer en la lessivant & en la lavant avec soin, après quoi il faut la sécher avec beaucoup de précaution. Il est aussi nécessaire de bluter la farine, de ne prendre pour faire lever la pâte que du levain de vieux seigle, & de garder le pain quelques jours. Ce dernier avis doit être fort difficile à suivre pour des pauvres affamés.

L'auteur passe ensuite aux histoires de malades. Il y en a vingt-trois, dont quelques unes sont rapportées tout au long. On y voit qu'il a suivi une méthode qui n'est pas exactement la plus convenable. Il expose en premier lieu les changemens qui arrivent aux symptômes; après quoi il rappelle dans un tableau tres-bien fait, ce qu'il y a de plus important à savoir là-dessus. Vient ensuite l'exposé de sa méthode curative, comme il l'appelle. Voici ce qu'il y a de plus remarquable à déduire de ces observations.

Plus l'appétit étoit vorace, plus aussi les spasmes étoient violens, & plus l'esprit étoit foible. Les malades, quoique stupides pour toute autre chose, étoient atten-

tifs & alertes pour tout ce qui avoit trait à leur nourriture. — Lorſqu'ils avoient perdu l'uſage de tous les autres ſens, l'ouie devenoit plus fine. — L'engourdiſſement des doigts étoit un bon ſigne. — Le pouls n'apprenoit rien. Seulement étoit-il quelquefois très-fréquent avant ou après le repas, après quoi il redevenoit bientôt lent. — Plus la tête étoit dans un état de ſtupidité, & moins les entrailles étoient irritées. — Les accès d'épilepſie arrivoient le plus ſouvent lorſque l'eſtomac étoit vuide. Une femme qui éprouvoit de pareils accès, parce qu'elle faiſoit ſes repas plus tard qu'elle n'avoit accoutumé, en a été d'abord délivrée, en mangeant plus à bonne heure. — Ce ſymptôme étoit toujours un ſigne que la maladie étoit à ſon plus haut degré : lorſqu'il ne ſortoit point de vers, elle étoit extrêmement dangereuſe. — La maladie étoit plus fâcheuſe chez ceux qui avoient déja les bouts des doigts courbés. — Les regles étoient ordinairement ſupprimées. Le flux hémorrhoïdal ſe rétabliſſoit beaucoup plutôt. — La prunelle étoit fort dilatée chez ceux qui étoient dans un état de ſtupidité. — La peau étoit preſque toujours ſéche. — Une éruption procuroit quelquefois du

ſoulagement. — On a remarqué chez un malade un hoquet particulier.

Une diſſection a fait voir une plénitude conſidérable des vaiſſeaux ſanguins, ſur-tout dans la tête, un épanchement d'eau dans le derriere de la tête, la moëlle du cerveau étoit dans un état de molleſſe, l'épiploon étoit corrompu, il y avoit une matiere ichoreuſe dans l'eſtomac & dans la véſicule du fiel.

On n'y trouve point d'autre diſſection, le malade dont on vient de parler ayant été le ſeul qui ſoit mort pendant le traitement. Pluſieurs autres, ſur-tout de ceux qui ſont reſtés dans les villages, ont eu des rechûtes, dont Mr. LENTIN ne nous apprend point l'iſſue. Mais on voit que ces malheureux avoient déja été attaqués du raphania au printems ou pendant l'été de 1771; or Mr. LENTIN n'a entrepris leur guériſon que dans l'automne de la même année, & il n'a commencé à traiter les autres qu'au mois de Mars de 1772.

Voici quel étoit communément le traitement qu'il employoit. Il évacuoit les premieres voies en donnant un émétique & des pilules mercuriales; puis il cherchoit à porter le venin à la peau par des remedes internes & des véſicatoires; après

quoi, dans la vue de fortifier les membres, il faiſoit prendre intérieurement de l'huile de caieput. Il faiſoit auſſi obſerver une diete bien entendue, ſans oublier des bains d'eau tiede. L'auteur donnoit à ſes premiers malades du phoſphore de BRANDT, à la doſe de deux grains, toutes les deux ou trois heures dans un électuaire, afin de ranimer le ſyſtême nerveux qui étoit engourdi, & ce remede faiſoit aſſurément de bons effets. Du reſte le renouvellement continuel des véſicatoires, les bains, l'uſage interne du ſavon, & les purgations ont été les remedes qui ont le plus contribué à la guériſon. Le muſc, la valériane & le camphre diſſout dans l'éther vitriolique, n'ont été d'aucune utilité.

Cet extrait, dit Mr. TODE, s'eſt un peu étendu ſans que je m'en ſois apperçu; mais la matiere en eſt ſi intéreſſante pour quelques-uns de mes lecteurs! Et puis quand un ouvrage fait plaiſir, on en fait volontiers un extrait un peu ample.

PRÉCIS

Des relations publiées sur le raphania, par les médecins des duchés de Sleſwick & de Holſtein, & par ceux de l'électorat d'Hannover; redigé en 1775 par Mr. TODE.

HISTOIRE DE LA MALADIE.

§. 1. LE raphania qui a regné en 1770 & 1771 dans les comtés de Pinneberg, d'Arensbourg & dans les bailliages d'Arensbœck, de Segeberg & de Rendsbourg, eſt une ſeule & même maladie.

§. 2. Il ne differe de l'épidémie de Zell & de celle de Giffhorn qu'en ce que celle qui a régné cette fois dans le Holſtein, n'a été ni auſſi dangereuſe, ni auſſi meurtriere qu'elle l'a été de l'autre côté de l'Elbe.

§. 3. Cette épidémie reſſembloit beaucoup à celles qui ont eu lieu auparavant dans le Holſtein & dans d'autres provinces de l'Allemagne, ſi ce n'eſt qu'elle n'étoit pas auſſi maligne, ni auſſi mortelle que celles-là l'avoient été.

§. 4. Ce raphania se distingue en particulier des épidémies où cette maladie a été accompagnée de la gangrene seche, par l'absence de ce symptôme.

§. 5. Indépendamment de toutes les différences provenant des circonstances qui ont accompagné cette maladie, les symptômes qui la caractérisent sont presque universellement les mêmes.

§. 6. Ces symptômes caractéristiques sont le fourmillement, les spasmes qui s'ensuivent, & les accès épileptiques.

§. 7. Mais outre ces caracteres, l'indisposition des premieres voies accompagnée d'un appétit qui se soutient & même qui augmente, est une circonstance presque particuliere à cette maladie.

§. 8. Relativement à la succession des symptômes, on peut la diviser en deux ou trois périodes; mais une division qui seroit plus simple & peut-être meilleure, ce seroit d'en faire deux périodes, celui du raphania proprement dit, & celui de l'épilepsie qui lui succede.

§. 9. La succession des symptômes nous apprend que les causes prochaines de cette maladie, agissent premierement sur l'estomac & sur les intestins, puis sur le genre nerveux.

§. 10. Ce qui prouve que les premie-

res voies ſouffrent dès le commencement de l'action des cauſes prochaines, ce ſont les nauſées, le vomiſſement, &c. & puiſque cette maladie ſe guérit ſouvent dès le commencement par les évacuations.

§. 11. On juge que tout le genre nerveux eſt enſuite affecté par les ſpaſmes, par les dérangemens de l'eſprit, & par la perte des ſens, comme auſſi par le ſoulagement que procurent quelquefois les remedes nervins.

§. 12. Mais on comprend que cette affection du genre nerveux eſt toujours entretenue, & même ſouvent renouvellée par une cauſe qui réſide dans les premieres voies, parce que les malades ſe trouvent bien de manger ſouvent & d'uſer d'une meilleure nourriture, comme auſſi par le prompt retour du mal après qu'ils ont mangé de mauvais pain.

§. 13. Ce qui fait voir ſuffiſamment que le raphania eſt une maladie nerveuſe, c'eſt qu'elle n'eſt preſque jamais accompagnée de fievre, que les humeurs ne ſubiſſent aucune altération ſenſible; joint à cela les ſymptômes qui l'accompagnent & ſa marche périodique.

§. 14. Les ſignes d'un engourdiſſement du genre nerveux, les douleurs de

colique qui ſont ſi fréquentes, les ſpaſmes & le fourmillement qui ſe manifeſtent dès les commencemens dans les membres ſupérieurs, annoncent beaucoup de rapport entre les cauſes de cette maladie & celles de la colique de plomb.

§. 15. Cependant le raphania ſe diſtingue de la colique de plomb par la différence des autres ſymptômes, & par des ſoupçons très-vraiſemblables de l'exiſtence d'une autre cauſe.

§. 16. La voracité de l'appétit, la dilatation de la prunelle, les ſpaſmes & les convulſions, mais ſur-tout la ſortie des vers longs, & le ſoulagement qu'on a ſi ſouvent remarqué après cette évacuation, tout cela porteroit preſque à croire que cette maladie eſt cauſée par les vers.

§. 17. Mais il eſt très-vraiſemblable que l'affoibliſſement de la faculté vitale & du mouvement des premieres voies, lequel a lieu dans cette maladie, favoriſe le développement de la ſemence vermineuſe, & que la ſortie de ces hôtes fâcheux procure du ſoulagement, parce que les malades ſont délivrés par-là d'une cauſe concomitante qui augmentoit le déſordre du genre nerveux.

§. 18. L'obſervation des choſes avantageuſes ou nuiſibles aux malades, fait

voir que l'usage du pain ou de la farine infectés de nielle ou de rouille donne lieu au raphania; c'est ce qu'on verra aussi par les aphorismes suivans.

§. 19. Les malades se trouvent plus mal par le froid, tandis que la chaleur leur est avantageuse; différence qui a aussi lieu dans d'autres maladies nerveuses.

§. 20. On pourroit aussi attribuer en bonne partie l'adoucissement qui arrive à la maladie, lorsque le printems ramene un air chaud, à l'effet d'un meilleur régime & des remedes, dont on fait alors usage de plus en plus.

§. 21. Peut-être aussi que la virulence du mauvais grain diminuant à la longue, cela contribue de même pour quelque chose à cet adoucissement.

§. 22. Il se pourroit bien que l'amendement qu'il y a eu dans la malignité & dans la mortalité des dernieres épidémies de raphania, vient plutôt de ce qu'on a mieux traité cette maladie, que de ce que le degré de la virulence du grain gâté a été moindre.

§. 23. Les malades attaqués du raphania, peuvent en réchapper & vivre encore plusieurs années, mais ils sont sujets à des rechûtes lors même qu'ils sont avancés en âge. Il en est d'autres qui

peuvent avoir cette maladie pluſieurs années de ſuite, mais il faut enfin qu'ils en meurent.

§. 24. Les diſſections de cadavres morts du raphania ont été très-rares, & il eſt difficile qu'elles aient fait voir autre choſe que les effets de la maladie : on n'a pu en diſtinguer les cauſes que chez les malades qui ont été enlevés dès les commencemens.

§. 25. L'état des ſelles ne peut pas être bien inſtructif, quoiqu'on puiſſe en tirer quelque lumiere par rapport à la nature du mal.

Cauſes de la maladie.

§. 1. Elle n'attaque que les habitans des contrées dont le ſol eſt maigre, ou de ce qu'on appelle des contrées arides (*geeſtlænder*).

§. 2. Elle a ſur-tout lieu dans les pays où elle a déja régné une ou pluſieurs fois.

§. 3. Il eſt certains cantons où on peut preſque l'enviſager comme endémique.

§. 4. Il eſt très-rare qu'elle ait lieu dans les villes; & ce n'eſt qu'à la campagne qu'on peut dire qu'elle régne.

§. 5. Elle n'attaque quelquefois que

certains bailliages, certaines paroisses ou villages, ou seulement certaines maisons: & quelquefois elle attaque tous les membres d'une famille excepté un seul.

§. 6. Elle épargne souvent un enfant à la mamelle, tandis que la mere en est attaquée, ou même qu'elle en meurt.

§. 7. Elle se manifeste aussi dans des lieux où l'air est très-sain.

§. 8. Elle épargne par-contre telle contrée où les eaux sont des plus mauvaises; tandis que quelquefois elle se montre dans des lieux où l'eau n'a aucune mauvaise qualité.

§. 9. Elle attaque communément telles personnes qui ne boivent que peu ou point d'eau, mais qui boivent de mauvaise biere.

§. 10. Elle ne se manifeste jamais qu'après la moisson, quoique ce soit tantôt plutôt, tantôt plus tard.

§. 11. Elle a sur-tout lieu après de mauvaises moissons & chez de pauvres nécessiteux.

§. 12. Elle exerce ses ravages seulement dans les lieux où il y a disette de viande, & où la mortalité parmi le bétail fait qu'on manque de lait, de beurre, de fromage, de lard; &c. ou enfin, lorsqu'il n'y a aucun autre moyen de varier les alimens,

enſorte que le pain ſoit à-peu-près la ſeule nourriture dont on puiſſe uſer.

§. 13. On a remarqué que le raphania ſe manifeſtoit particuliérement après avoir mangé du pain chaud.

§. 14. Par-tout où cette maladie a régné, il s'eſt trouvé que le pain avoit été fait avec des graines ou de la farine ſuſpectes.

§. 15. Ces graines ne reſſembloient en rien au ſeigle ergoté.

§. 16. Et même on ne connoît point le raphania dans telles contrées où l'on a vu la plus grande quantité de ſeigle ergoté, & où on en a mangé.

§. 17. Les graines ſuſpectes paroiſſent avoir été bien plutôt infectées de la rouille que de la nielle.

§. 18. Ces graines ſont nuiſibles aux hommes & aux beſtiaux, & font les mêmes effets que du pain ou de la farine corrompus.

§. 19. Elles perdent beaucoup de leur mauvaiſe qualité en les gardant longtems, comme auſſi en les ſéchant.

§. 20. Tout comme on remarque que les épidémies de cette maladie ne commencent à régner qu'après qu'on a fait uſage de ces graines mal-ſaines, on voit auſſi que le raphania reparoît dans cer-

tains cas, après qu'on eſt revenu à cette mauvaiſe nourriture.

§. 21. Les perſonnes qui peuvent joindre à l'uſage de cet aliment nuiſible celui d'autres nourritures, ſur-tout de celles qu'on tire du regne animal; ces perſonnes-là, dis-je, ne ſe reſſentent que peu ou point du tout de cette maladie.

§. 22. A meſure que le printems ramene la chaleur, l'épidémie diminue, & elle ſe diſſipe tout-à-fait en été, quoiqu'il puiſſe arriver que certaines perſonnes continuent à en être atteintes, ſur-tout celles qui ont des rechûtes ou qui en ont conſervé des reliquats.

§. 23. Le dérangement des ſaiſons contribue à faire empirer cette maladie ou à la rendre opiniâtre, mais il n'en eſt point la cauſe.

§. 24. On rend ſouvent des vers dans cette maladie : mais tous ceux qui ſont atteints du raphania n'en ont pas, de même qu'il y a des cas où on eſt aſſuré de la préſence de ces inſectes ſans que le raphania ait lieu.

§. 25. Le raphania ne reconnoît donc point d'autre cauſe que l'uſage du pain ou de la farine faits avec des graines ſuſpectes.

§. 26. Ces graines ſuſpectes, ſoit qu'on

attribue leur mauvaiſe qualité à la rouille ou à la nielle, ſont infectées d'un poiſon de la claſſe des ſtupéfians.

§. 27. Ce poiſon agit avec plus de facilité chez les enfans, à cauſe de la grande ſenſibilité des premieres voies à cet âge.

Traitement de la maladie.

§. 1. La meilleure maniere de l'attaquer dans les commencemens, c'eſt d'évacuer à diverſes fois les premieres voies; les émétiques ſont ce qu'il y a de mieux pour cet effet.

§. 2. Les purgatifs ont auſſi leur utilité, mais c'eſt particuliérement pendant le progrès de la maladie, & en général lorſqu'il y a lieu de conclure que la cauſe morbifique réſide plutôt dans les boyaux que dans l'eſtomac.

§. 3. Par rapport aux émétiques, le mieux ſeroit de les donner en pluſieurs doſes juſqu'à ce qu'ils fiſſent leur effet, leur activité étant fort incertaine, vu l'influence de la propriété ſtupéfiante de la cauſe morbifique.

§. 4. Les purgatifs ne doivent pas être des plus doux, mais de ceux qui peuvent mettre facilement en jeu l'irritabilité;

& dont l'activité se développe beaucoup.

§. 5. Il n'est pas inutile pour les malades qui paroissent avoir des vers, d'ajouter au jalap une portion de mercure doux.

§. 6. Quant aux vermifuges tirés du régne végétal, il se peut bien qu'il n'y auroit pas de la sûreté à employer de ceux qui ont en même tems quelque chose de stupéfiant, telle est la tanaisie (l'absinthe), &c.

§. 7. Les sudorifiques sont aussi très-utiles, sur-tout le vinaigre camphré.

§. 8. Les remedes qui agissent sur les nerfs, tels que le quinquina, le camphre, le castor, l'assa-fétida & la valériane, ne promettent pas tous une utilité égale : il faudroit premierement assigner les degrés de cette utilité par des expériences exactes.

§. 9. Il paroît qu'il en coûteroit trop pour faire avec le musc des expériences, telles qu'il les faudroit pour pouvoir en déterminer quelque chose.

§. 10. L'opium ne promet absolument aucun bon effet, tant que la cause morbifique est encore retenue dans les premieres voies, ou que ces parties pechent plutôt par défaut que par excès de sensibilité.

§. 11. Les lavemens ne peuvent jamais faire de mal dans le raphania ; mais auſſi ils ne ſont pas toujours néceſſaires.

§. 12. Comme l'eſtomac & les inteſtins grêles ſont vraiſemblablement les parties ſur leſquelles le poiſon agit avec le plus de force, dans les cas où elles ſeroient trop dépourvues de ſenſibilité, pour communiquer l'impreſſion que les nervins devroient faire ſur elles à tout le genre nerveux ; ce qu'il y auroit peut-être alors de mieux à faire pour parvenir à ce but, ce ſeroit de faire paſſer de grandes doſes de ces nervins dans les inteſtins par le moyen des lavemens.

§. 13. Les ſaignées ſont fort dangereuſes, & c'eſt à cette évacuation qui eſt beaucoup trop du goût des gens de la campagne qu'il faut attribuer en bonne partie les ſymptômes fâcheux & la longue durée de cette maladie.

§. 14. L'application des ſangſues & celle des ventouſes ſcarifiées ſur les membres convulſés ne ſont pas inutiles pour le ſoulagement de ces parties.

§. 15. Mais on peut auſſi tirer de grands avantages des fomentations & des bains tiedes.

§. 16. Un bain entier d'eau tiede, qu'on peut en tout cas imprégner des vertus mé-

dicinales de plantes appropriées à cet uſage, promet de très-bons effets, vu la grande utilité qu'on retire d'un pareil bain dans d'autres maladies ſpaſmodiques qui affectent tout le corps.

§. 17. Suivant l'analogie, on peut eſpérer beaucoup des frictions, & ſur-tout de celles que l'on fait avec des remedes nervins, tels que le pétrole.

§. 18. Les emplâtres véſicatoires, à en juger par la plupart des témoignages qu'on en donne, ſont un bon moyen de dégager les parties nobles, & pour ranimer le genre nerveux engourdi.

§. 19. On fait empirer cette maladie, ſi dans les commencemens on ne fait point d'exercice & qu'on garde le lit.

§. 20. Cependant il faut auſſi éviter le froid, les mauvais tems, la pluye, &c. parce qu'il pourroit en réſulter la ſuppreſſion de la tranſpiration, dont la continuation & l'entrétien ſont ſi ſalutaires dans cette maladie.

§. 21. Mais avant toutes choſes, rien n'eſt plus utile que des alimens & des boiſſons d'une bonne qualité : ils ſont même indiſpenſablement néceſſaires pour aider à l'effet des remedes : tels ſont le lait ou le lait de beurre à titre de boiſſons ; le pain & d'autres alimens fari-

neux préparés avec de bon ſeigle, des ſoupes au vin, & des nourritures tirées de la viande à titre d'alimens ſolides.

§. 22. Peut-être que la méthode de SYDENHAM, qui conſiſtoit à donner quelque préparation d'opium après les évacuations, auroit auſſi ſon utilité dans cette maladie.

§. 23. Les remedes huileux donnés dans l'intervalle des évacuations paroiſſent convenir dans le raphania, tout comme dans la colique de plomb.

§. 24. Il ne ſeroit ſans doute pas contraire à la dignité d'un médecin de chercher, par quelque ſupercherie utile, à gagner la confiance du payſan qui s'obſtine ſi fort à ne pas reconnoître ce qui lui eſt avantageux.

§. 25. Il eſt à propos en particulier de ne pas employer ſeuls les remedes dont les effets ne tombent pas ſous les ſens.

§. 26. En conſeillant une ſaignée ſous la langue ou derriere lès oreilles, &c. comme devant être fort avantageuſe, on tranquillifera très-bien un payſan & on lui épargnera ainſi une forte ſaignée laquelle, ſans cela, il ſe ſeroit fait faire en cachette, outre que cette petite ſaignée peut être réellement utile dans certains cas.

§. 27. On peut auſſi ſe prometttre du

ſuccès des ulceres artificiels, vu qu'ils ſont d'un ſi grand ſecours dans les autres maladies nerveuſes.

PROPHYLACTIQUE DU RAPHANIA.

§. 1. Comme les graines qu'on accuſe de donner lieu à cette maladie n'acquierent communément cette mauvaiſe qualité que dans certains champs, il ſeroit à propos d'y cultiver des denrées d'un autre genre, telles que des pommes de terre, des lentilles, des fèves, &c.

§. 2. Il ne faudroit jamais faucher le bled avant qu'il fût parfaitement mûr, ni le battre trop tôt.

§. 3. Il ſeroit bien néceſſaire de faire viſiter les bleds lorſqu'ils ont grené, pour voir s'il ne s'y trouve point de rouille ou de nielle, & ſi les autres plantes de ſeigle n'en ſont point infectées, ſi les grains n'en ſont point véreux, d'une vilaine couleur, &c.

§. 4. On devroit faire des expériences avec les graines ſuſpectes, tandis qu'elles ſont encore récentes, pour découvrir ſi elles ſont nuiſibles aux animaux.

§. 5. Lorſqu'on ſe ſeroit aſſuré par ce moyen de leur qualité vénéneuſe, il faudroit répéter ces expériences en pré-

fence des payſans : quant aux expériences curieuſes que la chymie pourroit fournir, il ſe peut qu'elles ſeroient utiles, mais il ſe peut auſſi qu'elles nuiroient à l'opinion qu'on voudroit accréditer.

§. 6. Il faudroit que les habitans de la campagne fuſſent pourvus de bon ſeigle, juſqu'à ce que celui qui eſt ſuſpect eut eu aſſez de tems pour s'eſſorer, après quoi il conviendroit de s'aſſurer, en renouvellant les expériences, s'il ne ſeroit plus préjudiciable à la ſanté.

§. 7. Lors même qu'on n'auroit que de légers ſoupçons ſur la qualité du ſeigle, il faudroit pourtant, avant que d'en faire uſage, le cribler, le laver, ou même trier les grains ſuſpects.

§. 8. Pour plus de ſûreté, on pourroit le faire ſécher au four avant que de le moudre, & néanmoins ne pas l'employer d'abord à faire du pain.

§. 9. Il faudroit tâcher de diſſuader ceux dont l'appétit eſt trop vorace de manger ce pain pendant qu'il eſt encore frais, ou les en empêcher en leur fourniſſant quelque autre aliment.

§. 10. Ceux qui voudroient uſer de pain ou de farine qui ne ſeroient pas encore exempts de ſoupçon, devroient chercher à ſe garantir des mauvais effets

qui pourroient en réſulter, en mangeant du beurre, du lard, &c. ou en tout cas, une cueillerée d'huile de lin (*).

§. 11. Les peres du peuple devroient ſuppléer au défaut de ces ſecours, ou bien ce qui vaudroit encore mieux, procurer au payſan une quantité ſuffiſante de bon ſeigle.

§. 12. Il faudroit auſſi-tôt enlever tout le grain ſuſpect & le détruire.

§. 13. Il faudroit faire donner aux pauvres de la bonne farine, afin qu'ils n'euſſent pas beſoin d'en acheter de meuniers peu conſciencieux.

§. 14. Afin de pouvoir mieux ſecourir les pauvres malades, & d'être en état de mieux obſerver les véritables effets des remedes, il conviendroit d'établir des maladreries dont on donneroit la conduite à des chirurgiens de confiance ſous l'inſpection du médecin.

§. 15. Il faudroit auſſi faire inſérer dans l'almanach une inſtruction concernant la qualité nuiſible des mauvaiſes graines, avec les moyens d'y remédier, afin de diminuer l'empire des préjugés chez les payſans.

(*) Je crois que de la bonne huile d'olives ou de noix conviendroit également.

§. 16. On devroit avoir ſoin de cultiver un plus grand nombre de productions, afin qu'il fût d'autant plus facile de ſuppléer au défaut du grain.

* * *

On trouvera encore pluſieurs choſes intéreſſantes ſur cette matiere dans mon *hiſtoire des plantes vénéneuſes de la Suiſſe*, aux articles *raphanus raphaniſtrum*, *ſecale*, *triticum*.

FIN.

TABLE

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

Épitre dédicatoire à Mr. Tissot &c. . . . . . Page v
Préface du traducteur VII
Lettre sur l'inoculation de la petite vérole 1
Lettre à Mr. Zimmermann, contenant des observations sur la maladie noire, sur le ver plat, sur une céphalée, sur l'inoculation & sur l'irritabilité 25
Premiere observation . . . ibid
Seconde observation . . . 39
Troisieme observation . . . 51
Quatrieme observation . . . 64
Cinquieme observation . . . 68
Sixieme observation . . . 71
Septieme observation . . . 73
Huitieme observation . . . 75
Lettre à Mr. Albert de Haller sur la petite vérole, l'apoplexie & l'hydropisie 103

TOME SECOND.

Suite de la lettre à Mr. de Haller qui traite de l'apoplexie & de l'hydropisie . . . . Page 5.
Appendice 153
Observations sur la colique de plomb. 155
Premiere observation . . 157
Seconde observation . . 164
Troisieme observation . . 168
Lettre à Mr. Baker sur les maladies causées par l'usage du seigle ergoté. 173
Choix de quelques pieces publiées en dernier lieu sur le raphania, c'est-à-dire, sur la maladie attribuée ci-devant au seigle ergoté, rédigé par Mr. Vicat 209
Avis du traducteur . . . 210
Extrait d'un mémoire sur le raphania, publié par le college Royal des médecins de Copenhague 211
Extrait des observations de Mr. L. F. B. Lentin . . 222
Précis des relations publiées sur le raphania par les médecins des duchés de Sleswick & de Holstein, & par ceux de l'électorat d'Hanover, rédigé en 1775 par Mr. Tode . 234
Histoire de la maladie . . ibid
Causes de la maladie . . 239
Traitement de la maladie . 243
Prophylactique du raphania . 248

EXTRAIT

DU

CATALOGUE DES LIVRES

Que l'on peut se procurer chez FRANÇOIS GRASSET *& Comp. Libraires & Imprimeurs à Lausanne en Suisse.*

DE MR. TISSOT, DOCTEUR ET PROFESSEUR EN MÉDECINE A LAUSANNE.

Ce sont des éditions originales que nous avons imprimées, bien préférables aux éditions contrefaites.

	Prix en feuilles. liv.	s.
AVIS au peuple sur sa santé, nouvelle & dernière édition, corrigée & augmentée, 12. 2 *vol.* 1783.	2	....
Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres, par Mr. Bilguer, traduite & augmentée de quelques remarques par Mr. Tissot, 12. 1784.	....	15
Essai sur les maladies des gens du monde, seconde édition, augmentée, 8. 1770.	1	....
Inoculation justifiée, ou dissertation pratique & apologétique sur cette méthode, avec un essai sur la mue de la voix, 12. 1773.	....	15
Observations & dissertations de médecine pratique, traduites du latin par Mr. Vicat, médecin, 12. 2 *vol.* 1784.	1	....

Onanisme (l'), ou dissertation sur les maladies produites par la masturbation, 12. 1775. liv. s. 15

Santé (de la) des gens de lettres, 12. 1784. 1 ....

Traité de l'épilepsie, de la catalepsie, de l'extase, de la migraine & des maladies du cerveau, 12. 2 *vol.* 1783. 2 ....

Traité des nerfs & de leurs maladies, 12. 4 *vol.* *Ce livre se continue & s'imprime pour le compte de l'auteur.* ....

Oeuvres complettes de Mr. Tissot, *formant réunies* 13 *vol. in*-12. 1783. 18 ....

De Mr. le Baron de Haller.

Ouvrages en françois.

Haller (de), discours sur l'irréligion, où l'on examine ses principes & ses suites funestes, &c. 8. 1760. 10

——— lettres sur les vérités les plus importantes de la révélation, traduites de l'allemand, 8. 1772. 1 5

——— sur la formation des os, fondés sur des expériences, 12. 1758. 15

——— mémoires sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil, sur la matiere du jaune, &c. 12. 2 *vol. fig.* 1758. 2 15

——— mémoires sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal, contenant nombres d'expé-

riences faites par l'auteur, & de divers savans etrangers sur ce sujet, 12. 4 *vol. fig* 1759. liv. s. 6 ....

Haller (de), mémoires sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal, &c. *les tomes* 2, 3 & 4 *séparément*. 4 10

——— mémoires sur le mouvement du sang, & sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences, 8. 1756. 1 5

——— ses poésies, traduites de l'allemand, 8. *fig* 1775. 4 ....

——— Alfred, roi des Anglo Saxons, traduit de l'allemand, 8. 1775. 1 10

——— Usong, histoire orientale, roman moral, 12. 1772. 1 10

Ouvrages en latin.

Halleri bibliotheca chirurgica qua scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur, 4. 2 *tom.* 1755. 20 ....

——— *ejusd.* bibliotheca medicinæ practicæ qua scripta ad partem medicinæ practicæ facientia, a rerum initiis ad annum 1755, recensentur, 4. 3 *tom.* 1776 *ad* 1779. 27 ....

——— *ejusd. tom.* 3. *separatim*, 4 1779. 9 ....

——— *ejusd.* disputationum chirurgicarum, collegit, editis præfatus est, 4. 5 *tom. cum figuris*, 1756. 40 ....

——— *ejusd.* elementa physiologiæ

	liv.	f.
corporis humani, 4. 8 *tom. in* 10 *partes, cum fig.* 1757 *ad* 1778.	50	....
Halleri hiſtoria ſtirpium indigenar. Helvetiæ inchoatæ, *fol.* 3 *tom. cum mult. fig.* 1768.	38	....
——— *ejuſd.* opera minora, anatomici argumenti, 4. 3 *tom. in* 5 *part. diſtributa, cum fig.* 1763. *ad* 1768.	20	....
——— *ejuſd.* opuſcula pathologica, 8. *cum fig.* 1768.	2	....
——— *ejuſd.* de partium corporis humani fabrica & functionibus, 8. 8 *tom.* 1778.	14	....
——— *ejuſd.* primæ lineæ phyſiologiæ, 12. 1771.	1	10
——— *ejuſd.* principes artis medicæ; Hippocrates, Aretæus, Alexander Trallianus, Aurelianus, Celſus, Rhazeus, recenſuit, præfatus eſt Alb. de Haller, 8. 11 *tom.* 1769--1773.	22	....
——— *ejuſd.* de reſpiratione experimenta anatomica, 4. 1747.	1	....
——— *ejuſd.* 8. 1761.	....	6
——— *ejuſd.* ad viri illuſtris Antonii de Haen difficultates, apologia, 8. 1762.	....	6

OUVRAGES DE MÉDECINE

DE DIVERS AUTEURS.

ARNOLD (*D. Georg. Chriſt.*) tractatus de partu ſcrotino 324 dierum ex œdemate uterino cum ſingulari graviditate & puerperio, 8. *Lipſiæ*, 1775. liv. ſ. 1 10

Boſch (*J. J. van der*) hiſtoria conſtitutionis epidemicæ verminoſæ quæ annis 1760, 1761, 1762, & initio anni 1763, per inſulam Overflecque & contiguam de Gœdereerde, degraſſata fuit; cum perpetuis fere commentariis in præcipuos verminentium morbos, curante Ackermanno, med. doctor. 8. *majoris*, *Norimbergæ*, 1779. 4 ....

Büchneri (*D. A. E.*) ſynopſis obſervat. medicarum & phyſicar. quas decuriæ III ac centuria X ephemeridium academicæ Cæſareæ Leopold. Carol. Navaræ curioſor, &c. 4. *Norimbergæ*, 1739. 7 ....

Celſi (*Aur. Com.*) de re medica lib. VIII ad præſtantiſſimorum editionum fidem nunc denuo edidit, correxit, præfationibuſque illuſtrantibus locupletavit D. Alb. de Haller, 8. 2 *tom.* 1773. 4 ....

Dœveren (*G. van*) primæ lineæ de cognoſcendis mulierum morbis, 4. *Lugduni Batavor.* 1777. 1 ....

Forſten (*R. de*) diſſertatio medica de cantharidibus, 4. *Lugduni Batav.* 1778. liv. 3 f. ....

Gaubii (*H. D.*) de methodo concinnandi formulas medicamentorum, 8. *Lugduni Batavorum*, 1767 3 ....

—— *ejuſd.* ſermones duo de regimine mentis quod medicorum eſt, 4. 2 *tom. Lugd. Batav.* 1767. 4 10

Glaſs (*Thomæ*) commentarii duodecim de febribus ad Hippocratis diſciplinam accommodati, 8. *Amſtelodami* 1743. 2 ....

Gorter (*Joh.*) praxis medicæ ſyſtema reviſum & auctum a Davide de Gorter filio, 8. *Harderovici* 1767. 6 ....

Gronovii (*L. T.*) bibliotheca regni animalis & lapidei, 4. *Lugduni Batavor.* 1760. 8 ....

—— *ejuſd.* Zoophilacium exhibens animalia, quadrupedes, amphibia & piſces, *fol. in* 3 *faſcicul. cum fig. ibid.* 1763. 24 ....

Haen (*Antonii de*) ratio medendi in noſocomio practico, 8. 4. *tom. Viennæ Auſtriæ* 1760. 8 ....

—— *ejuſd* de miraculis liber, 8. *Francofurti* 1776. 2 ....

—— *ejuſd.* epitome operum omnium in uſum juniorum practicorum ſtudentiumque accommodata, per John. Schoſulan, med. doctor., 8. *Viennæ Auſtriæ* 1778. 1 10

Haris (*G.*) de morbis acutis infantum & J. Ketelaer de aphtis noſtratibus, 8. *Amſtelodami* 1736. 3 ....

Hoffmanni (*Frider.*) conſultationes & reſponſa medicinalia, 8. 3 *volum.* liv. ſ.
Amſtelodami. 1734. 4 10

Hortus Malabaricus, de variis gener. arboribus & fructibus ſiliquoſis &c. curantib. Drakeſtein, Janſon, Almeloveen, Comelin, Hill, &c. 4. *tom.* 1, *cum fig. London* 1774. 24 ....

—— Romanus, juxta ſyſtema Tournefortianum, paulo ſtrictius diſtributus, cura Borelii & Sabatti, *fol.* 2. *tom. cum multis fig. illuminat. in natural. charta magna, Romæ* 1772 *ad* 1774, *compactum.* 160 ....

Lower (*R.*) de corde & motu ſanguinis, 8. *Lugd. Batav.* 1740. 3 ....

Metzgeri (*J. D.*) adverſaria medica, 8. 2. *part. Francofurti* 1738. 2 ....

Monroi (*A.*) de nervis motu cordis & ductu thoracico, cum commentar. Coopmans, 8. *Franequer* 1763. 3 ....

Morgagni (*J. B.*) adverſaria anatomiæ, 4. *cum fig. Lugd. Batav.* 1741. 10 ...

—— *ejuſd.* in Celſum & Sammoniacum, 4. *ibid.* 3 ....

Muſchenbroeck (*P. van*) compendium phyſicæ experimentalis, 8. *Lugd. Batavor. cum fig.* 1779. 3 ....

—— *ejuſd.* phyſica experimentalis & geometrica &c. 4. *cum fig.* 1756. 10 ....

—— *ejuſd.* introductio ad philoſophiam naturalem, 4. *cum multis fig. Leid.* 1762. 10 ....

—— *ejuſd.* tentamina experimentorum naturalium captorum in aca-

demia del Cimento, 4. 2 *tom.* liv. f.
Viennæ, cum mult. fig. 1756. 10 ....

Pallas (*P. S.*) miſcellanea zoologica, quibus novæ atque obſcuræ ſpecies animalium deſcribuntur, 4. *cum fig. Lugduni Batavor.* 1778. 12 ....

Petiti (*P*) in III priores Aretæi Cappadocis libros commentarii, 4. *London.* 6 ....

Pharmacopea Leydenſis, 8. *Lugd. Batavor.* 1770. 2 10

Plinii hiſtoriæ naturalis, Lib. IX de aquatilibus cum obſervationibus L. T. Gronovii, 8. *Lugd. Batav.* 1778. 4 ....

Rahn (*J. H. Med. Doct.*) adverſaria medica practicæ, 8. *Turici* 1779. 5 ....

Robeck (*Joh.*) de morte voluntariæ exercitatio ſive examen calumniarum, nugarum & fallaciarum, &c. 4. *Marburgi* 1753.

Royen (*von*) carmen elegiacum de amoribus & connubiis plantarum, 4. *Lugd. Batavor.* 1732.

—— *ejuſd.* elegia de corporis animique moderamine, 4. *Lugd. Batavor.* 1749. 6 ....

Sandifort (*Ed.*) theſaurus diſſertationum, programmatum aliorum opuſculorum, ſelectiſſimorum ad omnem medicinæ ambitum pertinentium, 4. 3. *tom. cum fig. Lugd. Batavor.* 1778. 36 ....

Schræder (*Phil. Georgii*) opuſcula medica, antehac ſeorſim edita, nunc vero collecta ſtudio J. Chr. Acker-

manni, med. doctor., 8. 2 *tom.* liv. f.
Norimbergæ 1778. 8 ....
Scopuli (*Joh. Anton.*) Annus V hiſtorico naturalis, 8. *Lipſiæ* 1769. 4 ....
Storck (*Anton.*) tractatus medicus, cum diverſis experimentis de cicuta, 8. *cum fig. Lauſannæ* 1762. 1 10
Swieten (*Ger. L. B. von*) in Herman. Boerhaave aphoriſmos de cognoſcendis & curandis morbis, & cum indice J. A. Gladbachii, 4. 6 *vol. Lugd. Batav. editio. original. & nitidiſſima* 1766--1772. 60 ....
Terraneus (*L.*) de glandulis univerſim & ſpeciatim ad urethram virilem novis, 8. *Lugd. Batavor.* 1740. 1 10
Tralliani (*Alexandri*) de arte medica libri duodecim, curat. Joh. Andernaco interprete ex recenſione & cum præfationibus D. Alb. Halleri, 8. 2 *tom. Lauſannæ* 1772. 4 ....
Trenke (*Wencesl.*) de diabete commentarius, 8. *Vindobonæ* 1778. 1 10
Withof (*Caroli*) tractatus phyſicus & curioſus de caſtrat., 8. *Lauſannæ* 1761. 15
Witwer (*Phil. Ludov.*) delectus diſſertationum medicarum Argentoratenſium, 8. 2 *tom. Norimb.* 1777. 6 ....
Wurtz (*Georg. Chriſtoph.*) conamen mappæ generalis medicamentorum ſimplicium ſecundum affinitates virium naturalium nova methodo geographica diſpoſitorum cum tabula ænea, *Argentorati* 1778.

Zacchiæ (*Pauli*) quæſtionum medico-legales, cura Horſtii, *fol.* 3 *tom.* *Norimbergæ* 1726. L. 6 ....

Notre fond de librairie conſiſte environ en dix mille articles différents de toutes facultés, en latin, italien, françois, eſpagnol & anglois : on peut juger ſi nous pouvons bien ſervir les perſonnes qui trouveront à propos de s'adreſſer à nous, qui envoyerons le catalogue de notre librairie à ceux qui le déſireront.